

ZONES MÉMOIRES

AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

Édité par Samuel Verdan



MEMORIA ET HISTORIA

TOME 1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

Collection
Memoria et Historia

fondée et éditée par
Anastasia de la Fortelle

Impressum

Soutiens :

Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL)
Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud (SLAS) de
l'Université de Lausanne

Traductions : Natasa Simic (chap. 4 et 6), Aleksandra Svinina (chap. 11 et 17),
Alexandre Yourassoff (chap. 8)

Relecture : Anne Kenzelmann Pfyffer

Mise en page : Thierry Theurillat

Images de couverture : l'isolateur disciplinaire du camp 93 de Chtchoutchi, 1988 et 2019

© 2021, Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université
de Lausanne & Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek
Karpinski, Lausanne & Siedlce

ISBN 978-83-66597-21-1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

édité par
Samuel Verdan

avec la collaboration de
Jérôme André, Anastasia de la Fortelle,
Estelle Gapp, Éric Hoesli, Charmilie Nault

SOMMAIRE

Préface, <i>Anastasia de la Fortelle</i>	7
1. Introduction, <i>Éric Hoesli, Samuel Verdan</i>	13
2. Chtchoutchi, ou les rêveries du promeneur solitaire, <i>Estelle Gapp</i>	19
3. De la Magistrale polaire au <i>Northern Latitudinal Railway</i> : une « brève » histoire, <i>Tiffany Hemecker</i>	31
4. Au gré des prisons et des camps, <i>Iouri Petrovitch Iakimenko</i>	45
5. <i>Lagpouknt 93</i> : histoire et topographie d'un camp, <i>Samuel Verdan, Jérôme André</i>	59
6. L'allée de conifères, <i>Ivan Dmitrievitch Marmanov</i>	73
7. Les mélèzes de Sibérie, témoins silencieux de temps tumultueux, <i>Samuel Amos, Mathieu Logeais</i>	79
8. Historique des recherches sur les chantiers 501/503, <i>Vadim Gritsenko</i> ...	91
9. Réaliser une voie ferrée polaire: les défis techniques, <i>Micaël Tille, Diego Visani</i>	101
10. Construire un camp: l'architecture du froid, <i>Moana Muschietti</i>	115
11. Laisser une trace: inscriptions sur les murs de l'isolateur disciplinaire du camp 93, <i>Daria Teniounina, Vadim Gritsenko</i>	127
12. Les détenus de la voie 501/503: éclairages contrastés, <i>Alexandre Yourassoff</i>	139
13. Prisonnières du Grand Nord: les conditions de vie des femmes sur les chantiers 501/503, <i>Natasa Simic</i>	151
14. Le camp après le départ des zeks, <i>Victor Taburet</i>	165
15. Réflexions sur l'étude archéologique d'un camp du Goulag, <i>Jérôme André</i>	177
16. Gestes et objets de mémoire, <i>Jonathan Melis</i>	193
17. Mémoire vivante: un témoignage, <i>Vadim Gritsenko</i>	203
18. Retour à Chtchoutchi, <i>Samuel Verdan</i>	215
Glossaire, repères chronologiques, remerciements et crédits	221

PRÉFACE

Anastasia de la Fortelle

« Et combien de vies innocentes, là-bas, touchent à leur fin »¹

Les documents de notre passé sont anéantis, les miradors abattus, les baraques rasées de la surface de la terre, le fil de fer barbelé rouillé a été enroulé et transporté ailleurs. Sur les décombres de la Serpentine fleurit l'épilobe, fleur des incendies et de l'oubli, ennemie des archives et de la mémoire humaine. (V. Chalamov, « Le gant »²)

« Bonnes gens, n'oubliez pas, bonnes gens, racontez, bonnes gens, écrivez ! », aurait déclaré l'historien et écrivain Simon Doubnov avant de périr, tué par les nazis dans le ghetto de Riga, en 1941. C'est sur ces paroles revendiquant l'importance du souvenir et du témoignage que s'ouvre l'œuvre fondamentale d'Annette Wieviorka « L'ère du témoin », texte incontournable pour la réflexion sur la construction et la gestion de la mémoire de la Shoah³.

Or l'appel de S. Doubnov est plus que jamais d'actualité pour un autre contexte de violences politiques de masse du 20^e siècle, celui des répressions stalinienne. En 2015, l'historien et spécialiste de l'URSS Nicolas Werth livre un témoignage autant surprenant qu'alarmant sur son voyage à la Kolyma, terre de « prédilection » du Goulag : une jeune serveuse rencontrée dans un café de Magadan, ville construite pas les zeks, n'avait jamais entendu parler du Goulag, dont le nom lui faisait penser à... un groupe de rock⁴.

Ce témoignage semble donner raison à la prémonition chalamovienne : le souvenir des lieux des souffrances endurées par des millions de victimes de l'époque stalinienne s'efface progressivement de la mémoire collective ; sur leurs décombres poussent les fleurs de l'oubli. L'Union soviétique, avec ses pratiques de violence criminelles, ne représente qu'une abstraction aux yeux de nombreux jeunes gens qui semblent avoir tourné définitivement la page tragique du passé totalitaire. Ces derniers constitueraient ainsi « un matériau humain nouveau » malléable pour « recommencer une histoire de zéro »⁵.

Certes, ce processus d'effacement du passé historique peut être en partie considéré comme immanent et naturel, comme il l'est pour les camps de travail abandonnés : l'humidité, la végétation, le froid et l'activité humaine (touristique ou autre) ont un effet destructeur sur ces vestiges matériels du système concentrationnaire, provoquant la dégradation progressive et irréversible des sites du Goulag. L'un des textes du présent recueil (chapitre 14) en témoigne : il raconte, étape par étape et en détails, l'histoire de la décrépitude du camp 93, qui fait partie des quelque 140 camps du célèbre chantier stalinien 501 (celui de la Voie morte) et se trouve au centre de toutes les contributions constituant cet ouvrage.

Pendant, l'effacement du passé historique dans la mémoire collective poursuit des itinéraires plus complexes et plus tortueux que l'érosion des traces matérielles. Un autre texte du recueil en témoigne (chapitre 16) : nombreux sont ceux qui déposent spontanément des « objets de mémoire » (divers articles de la vie courante : cigarettes, briquets, allumettes, pièces de monnaie, etc.) sur des autels improvisés, au milieu des décombres des camps. Comme si le visiteur actuel, dans un élan de commémoration et de solidarité, voulait partager avec les détenus d'alors les biens matériels dont ils ont cruellement manqué. Ce geste mémoriel conscient et chargé d'un fort sens symbolique vient s'opposer et jeter un défi à la disparition naturelle des traces physiques du passé concentrationnaire ; il rappelle ainsi le vrai sens du terme de l'*oubli*, appliqué au contexte de la mémoire historique. Ce terme n'y fonctionne que comme une sorte de « métaphore psychologique », puisqu'il ne renvoie pas à la capacité mentale d'oublier, mais à l'échec, inconscient ou forcé, de la transmission du savoir historique aux générations postérieures⁶.

Ainsi, l'« innocence » de la jeune serveuse de Magadan ignorant l'existence du Goulag témoigne, par-delà les lacunes de la culture générale sur un plan individuel, des lacunes et des défaillances plus générales et plus profondes qui caractérisent la gestion du passé traumatique, dans la mémoire officielle de la Russie d'aujourd'hui. Si, en France (pour changer de la comparaison traditionnelle avec l'Allemagne), des lois mémorielles sont édictées, sanctionnant les pratiques négationnistes et stigmatisant les génocides, l'esclavage et la traite négrière, le discours mémoriel officiel en Russie, alimenté par ce que certains historiens appellent un « malaise commémoratif »⁷, est plus qu'évasif au sujet des crimes du passé soviétique et notamment des répressions staliniennes. Pour différentes raisons, en grande partie liées à la volonté politique de reconstruire une identité nationale positive et de reconstituer un grand récit national, la

mémoire officielle privilégie aujourd'hui les moments historiques de fierté et de triomphe national (avec au centre la victoire de la Seconde Guerre mondiale), tout en évacuant ce qui pourrait jeter une ombre sur cet imaginaire positif. Dans un tel paradigme historique et mémoriel, l'image d'un Staline grand modernisateur de la Russie et vainqueur du nazisme occupe une place centrale, supplantant celle du « montagnard du Kremlin »⁸ qu'on trouve dans le célèbre poème d'O. Mandelstam. C'est cette image positive qui influence à son tour la réhabilitation du « père des peuples » dans le quotidien de la société russe : on peut facilement tomber sur son portrait dans la salle d'attente d'un cabinet médical et l'une des rues centrales de Moscou accueillait sans état d'âme un restaurant au nom de « NKVD ».

Dans ce contexte de mémoire sélective et fragmentaire, de lecture partielle de l'histoire soviétique, tout nouveau témoignage sur la tragédie du Goulag et sur ses conséquences dans l'évolution des espaces post-soviétiques est d'une importance et d'une actualité incontestables.

La collection *Memoria et Historia*, fondée par la Section des langues slaves de l'Université de Lausanne (Suisse) en collaboration avec l'Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek Karpiński (Siedlce, Pologne), se veut une nouvelle plateforme éditoriale pour accueillir des réflexions et analyses pluridisciplinaires (historiques, littéraires, sociales, philosophiques, etc.) interrogeant le passé totalitaire traumatique et son rapport au présent dans les pays post-soviétiques, dont la Russie actuelle, où des visions opposées de l'époque stalinienne s'affrontent régulièrement et violemment, sur fond de mémoire divisée et « désorientée »⁹.

Le premier recueil de la série est consacré à l'histoire et au fonctionnement de l'un des derniers grands projets staliniens : les chantiers 501/503. En 1946, Staline décide la construction d'une longue voie ferrée dans le Grand Nord sibérien, dans une région à la nature hostile et au climat très rude. Comme on le sait, l'utopie n'accepte pas de réformisme graduel : elle exige, à l'exemple d'un héros dostoïevskien, « tout le capital et d'un seul coup ». L'utopie stalinienne sait où trouver rapidement et à un coût minime les moyens pour assurer sa concrétisation : des milliers de prisonniers sont transférés pour travailler dans des conditions inhumaines sur un projet qui s'avère difficilement réalisable à cause des particularités du terrain, du climat arctiques, de la logistique et des infrastructures insuffisantes, des délais imposés trop courts, etc. Il est d'ailleurs très vite abandonné après la mort de Staline.

Dans le cadre du projet pédagogique et de recherche « Changing Arctic » (EPFL, UNIL, UNIGE), plus d'un demi-siècle après la mise en chantier de la Magistrale transpolaire, un groupe d'étudiants et d'enseignants part en 2019 sur le terrain pour étudier les vestiges de l'un des camps du chantier 501. Un an après, un autre groupe d'étudiants complète ce travail en analysant la documentation de terrain et en récoltant des témoignages dans de nombreuses archives. Les résultats de ces différentes approches ont permis la constitution du présent recueil, dont les textes aux perspectives variées et nourris d'une profonde réflexion personnelle, témoignent chacun à sa manière de l'histoire et de la mémoire du camp 93, du chantier ferroviaire sibérien, et de l'ensemble du phénomène du Goulag, dans toute sa complexité. Cette dernière est de nature aussi bien intrinsèque, c'est-à-dire conditionnée par les particularités du fonctionnement des différentes parties de « l'archipel », qu'extrinsèque, renvoyant à « l'inévitable subjectivité »¹⁰ dans la transmission de l'expérience concentrationnaire vécue. Ce caractère complexe du Goulag est questionné dans plusieurs chapitres du présent ouvrage. Deux d'entre eux l'illustrent sans doute de manière particulièrement éclatante : témoignages provenant directement du passé stalinien, par l'intermédiaire des témoins oculaires et des victimes de la terreur, ce sont les mémoires de deux zeks, Iouri Iakimenko (chapitre 4) et Ivan Marmanov (chapitre 6), dont des extraits ont été traduits pour la première fois en français, par le soin d'étudiants participant au programme « Changing Arctic ».

Deux approches de la réalité du camp, deux ontologies concentrationnaires antagonistes et complémentaires à la fois se confrontent ici dans le sillage de la célèbre controverse idéologique et spirituelle du 20^e siècle, qui a opposé V. Chalamov et A. Soljénitsyne, hommes aux vécus carcéraux totalement différents. L'expérience radicale de Iakimenko rappelle celle d'un Chalamov : la réalité concentrationnaire, remplie de souffrances aiguës, d'humiliations profondes et d'abominations de toutes sortes, représente une épreuve au-dessus des forces humaines. Face à ce rejet total du camp, Marmanov, dans l'esprit d'un Soljénitsyne, essaie de distinguer une lueur d'espoir, espoir non pas immanent, mais créé volontairement par l'effort humain qui refuse, à travers l'énergie du travail, de sombrer dans l'entropie.

Ce n'est certainement pas à nous, représentants des générations suivantes, « témoins des témoins » épargnés du martyr concentrationnaire, de juger quelle représentation du camp est plus « authentique » (sauf à remettre en question la véracité et l'autorité du témoignage). Notre devoir essentiel est ailleurs. De l'intérieur du paradigme qui est le nôtre, celui de

la post-mémoire, méticuleusement et par tous les moyens possibles (cette publication en fait partie), il nous faut rassembler les fragments d'une mémoire « émietée » et occultée de ce qui fut la plus grande tragédie de l'ère soviétique. C'est ainsi qu'elle occupera un jour sa place légitime au sein des mémoires collective et officielle; le nom du Goulag ne sera plus associé à un groupe du rock et celui de Staline à un « manager efficace ». Le véritable travail de deuil pourra enfin s'accomplir et le lourd passé traumatique trouver sa juste place, permettant ainsi à l'expression « histoire post-soviétique » d'acquiescer son véritable sens.

Notes

- 1 A. Akhmatova, « Requiem », in *Requiem et autres poèmes*, Tours 1999, p. 148.
- 2 V. Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Lagrasse 2003, p. 1246.
- 3 A. Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris 1998, p. 9.
- 4 « À partir de quoi pouvait-on reconstruire ? » Les turbulences de l'écriture de l'histoire dans la Russie post-soviétique », *Politix* 110.2, 2015, p. 121.
- 5 *Ibid.*
- 6 Voir Y. H. Yerushalmi, « Réflexions sur l'oubli », in *Usages de l'oubli*, Paris 1988, p. 11-12.
- 7 E. Koustova, « Un malaise commémoratif : la Russie face au centenaire de sa révolution », in A. Dubien (dir.), *Russie 2017. Regards de l'Observatoire franco-russe*, Paris 2017, p. 497-505 ; A. Blum, « Enjeux de la mémoire et de l'histoire dans la Russie contemporaine », *Les droits de l'homme en Europe orientale et dans l'espace post-soviétique* 24, 2017, p. 4-6.
- 8 O. Mandelstam, « Nous vivons sans sentir sous nos pieds le pays », in *Œuvres complètes* vol. 1, Paris 2018, p. 439.
- 9 M. Ferretti, « Le stalinisme entre histoire et mémoire : le malaise de la mémoire russe », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 68, 2002, p. 75.
- 10 L. Jurgenson, « La trace littéraire comme document », *Revue belge de philologie et d'histoire* 95.3, 2017, p. 509.

1. INTRODUCTION

Éric Hoesli, Samuel Verdan

Lieu de rencontre : Iamal

En langue nènètse, Iamal veut dire « le bout de la terre ». Aujourd'hui, cette péninsule du nord de la Sibérie qui s'avance dans l'océan Arctique est le plus souvent associée à ses fantastiques gisements de gaz, qui font de la région l'un des principaux fournisseurs de l'énergie destinée à l'Europe. Le Iamal a aussi été le théâtre d'une expérience inédite, menée conjointement par l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), l'Université de Lausanne (UNIL) et l'Université de Genève (UNIGE), dont le présent ouvrage est le reflet.

À l'été 2019, des étudiants issus des trois institutions susmentionnées, rejoints par des collègues de l'Université de Tioumen (Sibérie occidentale), se sont établis durant trois semaines sur le site d'un ancien camp du Goulag, le camp 93 au lieu-dit « Chtchoutchi », à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de la ville de Nadym. Ce travail s'inscrivait dans le cadre du programme « Changing Arctic », conduit par le Collège des Humanités de l'EPFL et destiné à étudier les bouleversements que connaît actuellement cette partie de notre planète. En l'espèce, le travail consistait à étudier le camp, effectuer un relevé des vestiges encore présents, tenter d'en reconstituer le fonctionnement, analyser l'environnement naturel et son évolution durant les dernières décennies, et entamer une réflexion sur la mémoire de ce qui fut l'un des derniers grands chantiers de l'ère stalinienne et de l'univers du Goulag : la construction d'une voie ferrée, longue de près de 1500 km, à travers les étendues désertes du Grand Nord sibérien.

En 2020, une seconde campagne de terrain aurait dû permettre à une nouvelle équipe d'étendre l'étude à un autre camp situé le long de la voie. La pandémie de la Covid en a décidé autrement. Faute de pouvoir se rendre au Iamal, le groupe d'étudiants a approfondi l'analyse des données récoltées en 2019 et l'a complétée par des recherches menées auprès de fonds d'archives publics et privés. Ce travail débouche aujourd'hui sur la réalisation d'un site internet (yamal.ch) et sur la publication du présent

ouvrage. L'un et l'autre recensent les réflexions et les résultats auxquels les participants sont parvenus, proposant ainsi à un public curieux et non spécialisé d'en prendre connaissance.

Pour rigoureux qu'il soit, le travail ne prétend nullement être l'œuvre de professionnels aguerris. Il n'est ni exhaustif ni achevé. L'expérience réalisée et décrite dans les pages qui suivent visait davantage à permettre à des étudiants d'origines et de disciplines fort différentes d'associer leurs compétences pour s'atteler à un projet commun. Dans le cas présent, les participants au programme proviennent de sections ou de facultés aussi différentes que l'archéologie, l'histoire, le génie civil, les sciences de l'environnement, les sciences politiques, les *data sciences*, les sciences de la vie, les études européennes, la physique et les langues slaves. Certains sont Suisses, d'autres Russes, Français ou Italiens. Confrontés à un objet d'étude ressortissant à l'histoire globale, celle de l'une des tragédies du 20^e siècle, ils ont conjugué leurs connaissances et se sont souvent initiés aux disciplines de leurs partenaires pour tenter de résoudre, de façon commune, les questions qui se sont posées tout au long du projet.

Cette expérience est donc aussi l'histoire de multiples rencontres. Rencontres avec des collègues étrangers dont la langue, la culture, mais parfois aussi les perspectives historiques étaient différentes. Fouiller dans un passé aussi récent et douloureux que celui des bagnes staliniens en compagnie de collègues russes s'apparente à une plongée dans leurs secrets de famille. Ce fut par moments l'objet de discussions passionnées et passionnantes.

Rencontres entre disciplines académiques aussi : les collaborations entre les chercheurs en dendrochronologie, les archéologues et les étudiants explorant les témoignages tirés des archives, recoupant leurs sources pour reconstituer le fonctionnement du camp, ou s'interrogeant sur l'effet des changements climatiques sur le site et sa couverture végétale, ont constitué quelques exemples stimulants nés de cet exercice d'interdisciplinarité.

Pour l'équipe de 2019, ce fut enfin une rencontre avec la toundra, un univers marécageux bruisant en permanence de nuées de moustiques. Une rencontre avec une nature puissante, rapidement qualifiée d'hostile, imposant sa loi aux visiteurs même éphémères ; avec le Grand Nord russe et ses habitants, encore empreints de l'esprit pionnier des conquêtes soviétiques des années 1970–80, qui ont réservé un accueil chaleureux à ces jeunes étrangers venus se pencher sur leur histoire. Une projection dans le temps et dans l'espace, la confrontation féconde de représentations culturelles profondément diverses que l'on tente d'identifier et de

comparer. Du « bout de la terre », on voit aisément le monde et l'histoire de façons différentes.

Du camp 93 au Goulag

Le modeste camp 93, lieu de la rencontre et point de départ des réflexions proposées ici, renvoie à des entités autrement plus vastes que lui, c'est-à-dire non seulement aux chantiers 501 et 503, créés à la fin des années 1940 pour la construction d'une voie ferrée polaire, mais également à l'ensemble du « système Goulag ». C'est une évidence : examiner un camp, c'est aussi devoir s'intéresser à la globalité du phénomène auquel il doit son existence. Or aborder un tel sujet est loin d'être anodin. Concernant ce choix et la démarche qui s'ensuit, un commentaire s'impose.

Suscitant une littérature abondante et sans cesse enrichie par de nouveaux travaux, le Goulag représente un vaste et complexe champ d'exploration. Des archives et des témoignages restent à exploiter ; des vestiges mériteraient d'être tirés de l'oubli, inventoriés et étudiés ; on ne compte pas les aspects historiques, économiques et sociaux qui attendent encore une analyse approfondie. Poursuivre les recherches, présenter les informations de la manière la plus objective possible et proposer des réflexions mesurées sont des tâches d'autant plus nécessaires que les débats sur le Goulag — et sur la période stalinienne en général — donnent aussi lieu à des récupérations à des fins idéologiques. Le présent ouvrage a donc été conçu pour apporter des éclairages nuancés sur des documents et des vestiges peu connus.

Le travail a également été motivé par un constat, celui de la lente mais inéluctable disparition des vestiges des camps. Comme les anciens détenus et témoins directs de la période du Goulag, les traces matérielles se font de plus en plus rares. En de nombreux lieux, elles sont déjà devenues invisibles, tantôt victimes du temps, tantôt effacées intentionnellement, ou par négligence. Par contraste, les vestiges encore présents sur le tracé des chantiers 501/503 retiennent l'attention : éloignés de tout lieu de vie et bénéficiant du climat polaire, ils sont relativement bien préservés. Mais pour combien de temps ? L'observation permet de mesurer la dégradation de leur état, année après année. Face à ce processus, on ne peut qu'être saisi par l'urgente nécessité de dresser un inventaire. Certains visiteurs le font individuellement, en prenant quelques photographies et en les publiant sur internet. De manière plus organisée, plusieurs expéditions ont déjà procédé à des relevés systématiques. La nôtre en est une parmi d'autres¹.

Cet ouvrage ne constitue pas pour autant une étude approfondie des camps disposés le long de la voie ferrée polaire. Il ne s'agit pas d'une synthèse, mais d'une collecte de points de vue, dont la diversité reflète les profils, parcours et intérêts propres aux différents auteurs. L'ordre dans lequel les contributions se succèdent, pour peu qu'on accepte de le suivre, propose un itinéraire en zigzag, illustrant les directions variées prises par notre exploration ; itinéraire également représentatif d'un savoir en construction, avec ses hésitations et ses tâtonnements, d'une recherche d'abord motivée par la curiosité et orientée par les découvertes faites sur le terrain.

Ainsi, si le **chapitre 2** invite immédiatement le lecteur à découvrir Chtchoutchi et son environnement, sur un mode personnel et immersif, le **chapitre 3** revient au cadre historique, décrivant de manière très factuelle les principales étapes de la construction de la voie ferrée polaire et de son abandon. Pour donner vie à cette succession de dates et de chiffres (nombre de kilomètres, de détenus), le **chapitre 4** livre le récit, jusqu'ici inédit, d'un ancien détenu envoyé sur le chantier 501. Extraites des mémoires de I. P. Iakimenko, ces pages font écho au vaste ensemble de témoignages existant sur le Goulag, tout en détaillant les conditions de vie et de travail des constructeurs de la voie polaire. Le **chapitre 5** nous ramène à Chtchoutchi et au camp 93, dont les bâtiments, l'organisation spatiale et le fonctionnement sont précisément décrits. C'est dans ce cadre qu'il est ensuite possible de replacer le récit du détenu Marmanov (**chapitre 6**), qui a vécu et travaillé à Chtchoutchi même, au début des années 1950. À la suite de ce témoignage, qui mentionne des pins plantés dans le camp par les prisonniers, le **chapitre 7** interroge les arbres, dont la mémoire vient compléter celle des hommes : une occasion de lire l'histoire du lieu sur le temps long et d'adopter une perspective environnementale large. Le **chapitre 8** constitue quant à lui une forme de parenthèse bibliographique, faisant l'historique des recherches consacrées aux chantiers 501/503 ; hommage nécessaire aux personnes qui ont tiré de l'oubli les documents d'archives, ainsi que les vestiges. Ces derniers sont au centre des **chapitres 9 et 10**, qui s'intéressent aux techniques de construction, celles de la voie ferrée polaire et celles des bâtiments du camp, mises en œuvre en urgence et dans un environnement naturel très inhospitalier.

Les chapitres qui suivent donnent la « parole » aux détenus, de diverses manières. Le **chapitre 11** révèle les inscriptions laissées par des prisonniers sur les parois d'une cellule, dans l'isolateur disciplinaire du camp 93, et

ébauche une réflexion sur la base de ces témoignages singuliers. Le **chapitre 12** apporte un éclairage sur plusieurs aspects concernant les conditions de vie et de travail sur les chantiers 501/503, en s'appuyant sur les récits d'anciens détenus ; le **chapitre 13** suit la même ligne, en mettant l'accent sur la composante féminine de la population carcérale.

La dernière partie de l'ouvrage s'interroge sur ce qu'il advient de la voie ferrée et des camps après leur abandon, sur ce que l'on peut ou doit faire des ruines et de leur souvenir. Le **chapitre 14** montre le camp 93 en train de disparaître, avec les divers facteurs qui contribuent à cet inéluctable effacement, tandis que le **chapitre 15** suit le questionnement du chercheur de terrain, face à ces vestiges en devenir : que peut apporter la démarche archéologique, appliquée à un camp du Goulag ? Et en retour, qu'apprend l'archéologue au contact du camp ? L'inventaire proposé dans le **chapitre 16** est celui des marques laissées par les personnes qui se rendent actuellement à Chtchoutchi : objets et gestes servant à invoquer le souvenir des détenus, à réactiver le passé des lieux. Le **chapitre 17** porte sur le sujet un regard large, celui d'un historien russe qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la voie ferrée polaire ; l'auteur explique pourquoi il est nécessaire de préserver les traces de cette voie et comment il s'est appliqué à le faire jusqu'ici.

Si la plupart des chapitres ne traitent pas directement de la question de la mémoire, tous esquissent, à leur manière, les contours de « zones mémoires »², espaces de natures variées où le rapport au passé s'élabore, se perpétue, se vit : lieux concrets et physiques, comme l'enceinte du camp ou l'intérieur d'une cellule, mais également écrits d'anciens détenus, sites internet surchargés d'images, pratiques commémoratives, individuelles ou collectives, et jusqu'à la part d'histoire du Goulag que chacun peut porter en soi.

La complémentarité des contributions réunies ici et la cohérence de l'ensemble sont garanties par l'intention qui sous-tend l'entier de notre démarche : à partir d'un exemple bien circonscrit, susciter des réflexions plus larges sur le Goulag, sur la place qui lui revient aujourd'hui et sur les multiples significations qui lui sont données. Insistons sur ce point : même si un seul camp a servi de point de départ au travail, l'intérêt des résultats n'est pas anecdotique. Le lieu est à la fois unique et semblable à d'autres. Par sa singularité même, il est représentatif d'une myriade de camps, chacun doté de sa propre histoire, tous déterminés par les logiques régissant le monde du Goulag. Distincts, ces points sont reliés entre eux en un immense « réseau » — une façon contemporaine de dire cette entité

qualifiée « d'archipel » depuis Soljénitsyne. Ils s'orientent en fonction des mêmes lignes de force ; en chacun, l'écho des grandes constantes du système est perceptible. En tenant compte des inévitables déformations, il est possible d'observer le Goulag par le prisme de l'un de ses camps.

Notes

1 Pour une liste des expéditions organisées depuis la fin des années 1980 le long de la voie 501/503, voir le chapitre 8. Sites internet présentant des expéditions récentes :

<https://gulag.cz/en/projects/expeditions>

<https://gulag.online/articles/mrtva-trat-vyzkum?locale=en>

<http://stalinbahn-trilogie.de>

2 L'expression fait référence au concept de « lieu de mémoire », développé par l'historien français Pierre Nora. Quant au terme « zone », il évoque notamment une manière très soviétique de concevoir et de délimiter l'espace.

2. CHTCHOUTCHI, OU LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE

Estelle Gapp

Lundi 12 août 2019

Quelques kilomètres encore, et nous découvrons enfin ce paysage de toundra que nous avons tant désiré. Une immense plaine marécageuse, recouverte d'un épais tapis de végétation. Entre les arbrisseaux et les buissons, de longues traînées claires, humides et sales. Ce n'est pas de la terre, mais du sable. Je m'étonne de ce décor presque méditerranéen, si éloigné des panoramas enneigés, de ces photographies en noir et blanc que nous avons tous en tête avant le départ. Déjà, la Sibérie nous surprend et nous emmène ailleurs, loin des clichés. Au lieu de l'immensité immaculée, c'est une variation de teintes verdoyantes, tantôt claires, tantôt sombres. Ça et là, des trouées d'eau à la surface grise, lisse comme du mercure. Juste au-dessus, un ciel cotonneux, lézardé de bleu. Et cette pluie fine qui ruisselle sur les vitres du car.

Bercée par le ronronnement du moteur, une étrange mélancolie m'envahit. Dehors, la nature chatoyante laisse place à quelque chose de plus triste. Une plaine désertique, comme un long corps à l'abandon, déroule ses plis et ses replis, dévoile ses secrets. Je pense à l'atmosphère si particulière des champs de bataille, dans ma Lorraine natale, du côté de Verdun. Des prairies d'un même vert tendre, sous le même silence pesant. Le même sentiment de désolation. Comme une longue plainte sourde, qui se propage à travers le temps et l'espace. Une onde invisible qui fait frémir les bosquets d'herbes, et vient s'éteindre à nos pieds.

Le long de la route, des ombres apparaissent soudain. C'est un long défilé, lugubre et nu, de conifères et de bouleaux. Des arbres squelettiques, comme des silhouettes au garde-à-vous. Depuis un moment, je ne les quitte pas des yeux. D'un blanc presque phosphorescent, les bouleaux me fascinent, avec leurs troncs décharnés et leurs membres efflanqués. Impression de corps qui vous tendent les bras, vous appellent au secours. Une armée arrêtée en plein mouvement, figée dans le temps. Plus loin, des bosquets entiers, calcinés, dont il ne reste que quelques troncs noircis, décapités. Est-ce la

foudre ? Au mois de juin, des incendies ont ravagé le sud de la Russie, à des milliers de kilomètres de là. Une terre exposée à tous les extrêmes : le froid, le feu, les inondations. Il y a un mot pour décrire la fonte des glaces, au printemps : la débâcle. Un mot de tumulte, d'entrechocs. Un mot de guerre.

À une centaine de mètres de la route, entre les arbustes épars, je devine enfin l'ancienne voie de chemin de fer. Celle que les historiens ont surnommée la Voie morte. C'est pour elle que je suis venue. Pour arpenter de mes pas ce tronçon d'histoire. Pour voir de mes yeux ce témoin du passé. Des rails rouillés disparaissent et réapparaissent au milieu des fourrés, se faufilant à travers les herbes. On dirait qu'ils s'animent, qu'ils nous suivent, de loin, comme un animal de compagnie vous accompagne encore sur quelques mètres, quand la voiture s'éloigne. La Voie morte semble reprendre vie, avec ces deux lignes parallèles, qui filent à l'infini. Qui nous ouvrent le chemin. Comme si elles n'attendaient que nous, pour vibrer à nouveau.

La voilà. La fameuse ligne 501, reliant les villes de Salekhard et Nadym, à 350 kilomètres l'une de l'autre.

La Voie morte est le dernier tronçon du dernier chantier pharaonique de Staline. En décembre 1946, le dictateur décidait de lancer la construction, dans le Grand Nord, d'une ligne parallèle au Transsibérien, pour assurer l'accès aux ressources énergétiques. Et pour former, le long de la frontière arctique, une ligne de défense stratégique contre le nouvel ennemi, les États-Unis, qui venaient de se doter de l'arme nucléaire. Jusqu'en 1952, 100'000 prisonniers du Goulag sont déportés dans cette région désertique, pour fournir une main-d'œuvre corvéable à merci. Ils sont hébergés dans des camps temporaires, qu'ils bâtissent eux-mêmes, tous les 15 kilomètres, le long de la voie, au fur et à mesure de l'avancée des travaux. Mais la ligne ne parviendra jamais à destination. Le chantier s'interrompt chaque été, lorsque la fonte des neiges provoque l'effondrement du ballast. Chaque hiver, quand le sol est de nouveau gelé, il faut tout recommencer : monter les remblais, poser les traverses, sceller les rails. Un supplice de Sisyphe. Ambitieux jusqu'à l'absurde, le projet est abandonné immédiatement après la mort de Staline, en 1953.

Pendant trois semaines, nous allons camper sur l'un des sites les mieux préservés du parcours, le « Camp Kilomètre 42 », situé à 42 kilomètres de Nadym. On l'appelle aussi le « Camp 93 », selon son immatriculation officielle, dans les archives soviétiques. Pour nous, ce sera cet autre nom, si difficile à prononcer : le camp de Chtchoutchi, qui signifie « brochet ». Sans doute à cause de la proximité d'une rivière, bien connue des pêcheurs du coin. Un nom bucolique, qui contraste avec la réalité historique. Nous

nous préparons à vivre au milieu des baraquements, en pleine forêt. Au milieu du silence et des vestiges du passé. Je note, pêle-mêle, dans mon carnet :

*Un pont en ruine, bois et carcasse de fer,
comme les pattes d'une énorme araignée écartelée
Partout des éclats de vert, une mosaïque d'étangs, paysage troué
Au loin, des poteaux du télégraphe, penchés, comme les croix d'un cimetière
Des kilomètres de voie ferrée, au milieu de nulle part
Un arbre à deux cimes, comme une fourche, le visage du diable*

Nous avons parcouru à peine 40 kilomètres depuis la ville de Nadym, mais comment imaginer ce paysage magnifique bientôt parsemé de gares ou de péages routiers ? Car, jouxtant l'ancienne voie ferrée, nous empruntons la nouvelle route en cours de construction, future voie rapide vers la capitale, Salekhard. Les travaux s'arrêtent brusquement, à quelques kilomètres de là, le bitume laissant place à la rocaille. Nous l'apprendrons plus tard, il y a aussi le projet de construire une nouvelle voie ferrée, une liaison express, pour désenclaver la région la plus riche de Russie, qui assure l'approvisionnement en énergie — pétrole et gaz — de toute l'Europe. Curieuse ironie de l'histoire: soixante-dix ans après l'échec du chantier stalinien, le projet serait relancé. Ainsi, le présent semble donner raison à Staline, en exaltant son courage visionnaire et l'esprit pionnier du Goulag. Je ne peux m'empêcher d'y voir là quelque chose de choquant, de cynique.

Avec ses rails rouillés, ses ponts de bois écroulés, ses talus de sable effondrés, la plaine dégage une atmosphère sombre et fascinante. Elle n'est pas vide, elle est habitée par le souvenir des hommes et des femmes qui y ont travaillé. Elle n'est pas morte, elle vibre de leur présence. Toucher à ce paysage de ruines, ce serait sacrifier un peu de leur âme.

L'enjeu est de taille: comment transmettre la mémoire du passé, en répondant aux exigences du présent, tout en pensant aux générations futures ? Un compromis est-il possible, souhaitable ? Comment concilier le passé, le présent et le futur ? Difficile conjugaison des temps.

Mardi 13 août 2019

En bordure de camp, assez discrète, c'est elle que j'ai tout de suite remarquée. Une baraque de petite taille, en rondins de bois, assez solide, bien que bancal. Avec son toit et ses murs plutôt intacts, elle a fière allure et semble défier le temps. Campée sur ses positions, elle paraît guetter le

passant improbable, comme une fille de mauvaise vie guette le client. Car elle en a vu passer. Des hommes en guenilles, venus se défaire de ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs dernières économies, des photos de famille, des lettres intimes. Ils sont tous venus lui confier leurs modestes trésors. Cette petite baraque, proche du portail, comme je l'apprendrai plus tard, faisait probablement office de vestiaire. Un lieu où l'on se déshabille pour revêtir l'uniforme de zek, où l'on abdique son identité, son humanité.

Chaque matin, au réveil, je saluerai cette vieille dame respectable. Chaque matin, je craindrai qu'elle ne s'affaisse, dans la nuit, de quelques millimètres, imperceptibles, mais déjà fatals. Comme une peau humaine, qui vieillit, se creuse, et finit par renoncer. Une lutte de chaque instant, contre le poids des ans, pour tenir, rester debout, témoigner encore. Et chaque soir, le contour sombre de l'entrée (il n'y a plus de porte) me fixera de son vide béant. Chaque soir, la vieille dame me toisera, avec sa bouche édentée, son rictus de travers. Mais je n'aurai pas peur. Je veillerai sur elle. Car, de l'autre côté de l'allée, on peut voir quel sort l'attend. Une baraque, complètement effondrée, n'est plus qu'un amas de planches, envahi par les mousses et la pourriture. Certains pans de murs, avec leur encadrement de fenêtre, reposent au sol, comme s'ils étaient tombés, essoufflés, assoupis, vaincus par la lassitude.

Soixante-dix ans après la disparition des hommes, les baraquements sont en train de mourir à leur tour. Non pas de mort brutale et arbitraire, comme celle qui s'abattait sur les prisonniers, mais d'une mort lente, indolore, presque imperceptible. Comme des animaux blessés, qui se cachent et se couchent pour mourir.

Ici, au camp de Chtchoutchi, un camp d'après-guerre, de taille modeste et de réputation plutôt calme, ce n'est pas la violence que je ressens, mais, paradoxalement, une certaine douceur, quelque chose d'étouffé, d'enseveli sous d'épaisses couches de végétation. Une sorte de pudeur qui viendrait recouvrir les souffrances des hommes du passé, pour leur redonner leur dignité. Une mélancolie lancinante, qui ne me quittera plus. Je note dans mon carnet :

Camp fantôme

Une croix orthodoxe au milieu de la forêt, avec deux petites bougies rouges

Au détour d'un baraquement, brusquement : des barbelés

Longs fils entremêlés aux branches,

Presque invisibles au premier regard

Invisible, ce qui est devenu le symbole des camps du 20^e siècle

Invisible, le signe de la terreur



Mardi 20 août 2019

De loin, on l'aperçoit à peine. Elle se fond dans le décor, comme tapie, dissimulée par l'épaisse barrière de buissons et d'arbustes. On dirait qu'elle tend le dos, pour supporter le ciel gris, lourd et pesant. Comme un enfant qui se cache, elle retient son souffle, immobile, et écoute les bruits, alentour. Quelqu'un approche. Au fil des pas, elle se laisse découvrir, et dévoile un peu de sa silhouette. Bien charpentée, le front haut, les flancs solides. Avec ses zones d'ombre qui lui donnent du mystère. Elle est seule, au milieu de la plaine. Non loin d'elle, deux sentinelles ne la quittent pas des yeux. Deux pantins rouillés, désarticulés, la poulie supérieure dressée comme un visage qui se tend. Indifférente, elle reste en retrait. Elle veille. Elle attend. Elle compte le passage des trains de marchandises, devenus des trains fantômes. Elle, c'est la « gare » de Chtchoutchi.



À 500 mètres de l'entrée du camp, à mi-chemin entre la voie et la forêt, elle est située à un endroit stratégique: là où la voie se dédouble, où une seconde rangée de rails semble émerger du sol. C'est le point d'aiguillage, où deux trains pouvaient se croiser. Mais aucun train n'est jamais passé, excepté les convois de matériaux nécessaires au chantier, transportant les traverses, fabriquées ailleurs (car ici les arbres sont trop chétifs), et les rails, pour la majorité des rails de recyclage, importés. Certains viennent des États-Unis, ou d'Inde. Beaucoup proviennent d'Allemagne, où ils ont été récupérés en paiement de la dette de guerre. Sur l'un d'eux, justement, une inscription est encore visible, malgré la poussière: Bochum 1906. Bochum, ville industrielle de la Ruhr. Plus loin, un mot russe, *Stal*, « l'acier ». J'ai l'impression d'y lire la signature même de Staline, l'homme de fer.

On l'appelle « la gare », mais elle n'a jamais accueilli de voyageurs. Avec son architecture carrée et massive, elle ressemble plutôt à un chalet de montagne, avec des éléments de confort qui prouvent qu'il s'agissait bien d'une baraque à l'usage de gardiens, et non de prisonniers: un poêle en brique, pour le chauffage, des fenêtres à double vitrage, pour l'isolation.

C'est Chiara et Dacha, deux étudiantes du groupe Archéologie, qui m'ont parlé de la « gare ». Mais ce jour-là, je m'y rends en compagnie d'un expert en transports, Micaël. Chargé de cours en ingénierie civile à l'École polytechnique de Lausanne, Micaël est aussi un passionné d'histoire. Rigoureux, il décrit les lieux avec son regard technique, précis et fiable. Il remarque aussitôt l'écartement des rails, de 1,60 m en Russie, alors qu'il est de 1,40 m en Europe. Un détail d'importance, qui a freiné l'invasion des Allemands, lors de la Seconde Guerre mondiale. Il observe l'état de dégradation des traverses de bois, qui vont bientôt être réduites en poussière. Sur le bas-côté, les sentinelles de fer sont des signaux mécaniques, des sémaphores. Et la « gare » n'est pas, comme on pourrait le croire, le bureau d'un hypothétique chef de gare. C'est le lieu où travaillait la personne chargée d'actionner l'aiguillage. Car, à l'époque de sa construction, on croyait au développement futur de la région, et à l'utilisation de la voie de chemin de fer pour le transport des voyageurs. Après la fermeture du camp, la baraque a servi au personnel chargé de l'entretien de la voie, puis au personnel chargé de l'entretien du télégraphe, installé le long de la ligne. Voilà tout le destin contrarié de cette gare.

Abandonné à son tour, un poteau du télégraphe gît là, au sol, non loin du baraquement. Sur le bord d'une fenêtre, deux objets ronds et brillants attirent le regard. Des cuillères. L'ovale de la cuillère, auquel manque le manche. À côté, quelques boîtes de conserve, rouillées. Selon Micaël, on ne

peut pas être sûr que ces ustensiles datent de la période du Goulag. Pour Chiara et Dacha, au contraire, cette découverte reste chargée d'émotion : « Sur une boîte, il y avait encore des inscriptions... C'est comme si on voyait passer la vie de cette époque », m'ont-elles confié.

Je suis Micaël à l'intérieur de la baraque. Il faut se déplacer avec précaution, éviter les nombreux trous du plancher. Deux grandes pièces, séparées par le mur en briques du poêle, intact et debout. Sur la surface recouverte de chaux, on aperçoit encore de fins traits de peinture, rouges et bleus, des motifs de décoration. Étonnant souci d'esthétique. Sur le mur d'en face, une vitre est calfeutrée par un vieux journal, collé au coin de la fenêtre. Nous approchons. Micaël se penche et reconnaît quelques mots :

— *Pravda*, le journal officiel du Parti, *dien*, « le jour », *strana*, « le pays »... Mais impossible de trouver la date. Chiara et Dacha m'avaient pourtant parlé d'un titre : « La fête de la mère-patrie ». Elles ont prévu de revenir sur le site, afin d'en déchiffrer un peu plus. Je me promets de revenir plus tard, avec elles.

Pour l'heure, je marche prudemment dans les pas de Micaël. Nous quittons la gare, par l'ancienne entrée, d'où la porte a disparu. À quelques enjambées, nous empruntons un petit escalier de bois, qui mène directement sur la voie. Au milieu des buissons, la porte gît là, abandonnée, jetée en travers des rails. Curieuse image, chargée de violence. J'imagine cette planche massive arrachée et projetée à des mètres de là. Mais l'explication est simple, logique.

— Après l'arrêt du chantier, poursuit Micaël, les habitants de la région ont volé des matériaux, des planches pour faire du bois de chauffage, ou des rails pour revendre le fer. La baraque de la gare, elle, était construite pour durer. Car l'idée, dans certains camps, était de transformer les baraquements en maisons, pour en faire des villages. Il y avait cette volonté de dompter la nature, avec l'esprit pionnier typique de l'ère soviétique, avec le projet de faire habiter des gens ici, mais personne n'est resté. C'est très dur de vivre ici. L'hiver, il n'y a pas de jour, ou à peine une heure de luminosité, il ne faut pas oublier qu'on est proche du cercle polaire.

Nous reprenons notre marche, direction Salekhard.

— On remonte la voie, mais on remonte aussi le temps, dit Micaël, car nous allons dans le sens inverse de la construction.

Les rails se perdent dans le sable et les broussailles. Les traverses, rongées par l'humidité, ressemblent à d'énormes échardes hérissées dans le sol. Soudain, le rail de droite s'écarte brusquement.

— À droite, il y a une zone de marécage, à gauche, vous vous enfoncez dans l'eau. On a tous fait des châteaux de sable, on voit le résultat, le remblai a disparu et la voie s'est affaissée de 5 ou 6 mètres.



À quelques mètres, nous arrivons devant un pont de bois, où Micaël poursuit ses explications, en m'indiquant que le « tablier » et les « piles » sont plutôt bien conservés. Mais impossible d'aller plus loin : sous nos pieds, le talus s'est lui aussi effondré. Entre la voie et le pont, sur 2 mètres de long, les rails sont suspendus au-dessus du vide. Puis, de l'autre côté, ils reprennent leur course folle, zigzaguant en d'étonnantes courbes.

— Contrairement à ce que l'on pense, les rails sont souples, précise Micaël, c'est comme un fil d'acier, on dirait des spaghettis.

La vue est impressionnante. Elle l'est encore plus, lorsque nous descendons sous le pont. Une magnifique arche de bois gris, avec ses courbes harmonieuses. J'admire l'esthétique, Micaël admire le défi technique :

— Oui, on voit bien les piles en diagonale.

Devant la beauté de l'édifice, j'interroge Micaël sur son sentiment face à l'état de la ligne. Que faire ?



— On ne peut pas tout préserver comme témoin historique. On ne peut pas figer le cours du temps. Pour moi, il faut la laisser comme elle est, en la protégeant des intempéries par une tente au-dessus, par exemple, mais il ne faut pas vouloir la reconstituer comme à l'époque, cela n'a aucun sens... Ce serait une aberration.

Le temps semble suspendu. Nos regards se perdent à l'infini, filant le long des voies, vers nulle part. Je tente de reprendre le fil de l'entretien :

— Est-ce que nous ne sommes pas, ici, sur cet aiguillage, au croisement entre le passé et l'avenir ?

En réponse, Micaël se fait soudain très philosophe :

— On est toujours entre le passé et l'avenir, surtout dans le génie civil, où les archéologues peuvent retarder un chantier. Il y a toujours de l'Histoire qui intervient dans le présent. On doit vivre avec ça.

Plus loin, dans les broussailles, la voie nous réserve une nouvelle surprise. Un wagon renversé, composé d'une simple plateforme en planches, et de rouages rouillés. Pas de parois, ni de toit. Non pas une voiture servant au transport de passagers, mais du matériel roulant, servant à l'alimentation du chantier.

— Quand tout a été arrêté, après la mort de Staline, les wagons ont été renversés hors de la voie, comme ce wagon de marchandise. Les roues ont été volées ; il y avait aussi une petite grue qui a disparu. Je pense qu'il transportait des traverses, car ce wagon est trop court pour transporter des rails. À travers ce wagon pourri, dont il ne reste plus grand-chose, on remarque l'énorme gaspillage de ce chantier. Pourquoi tant de souffrances, de matériel, pour une voie qui n'a jamais été utilisée ?

Un soupir. Une respiration. Micaël poursuit :

— Comme pour beaucoup d'objets ici, on a plus de questions que de réponses.

Sa réflexion résonne en moi. « Des chemins qui ne mènent nulle part », écrivait le philosophe Heidegger. Les trains, la guerre, les Allemands, les Russes, le Goulag. « Oui Micaël, on doit vivre avec ça. »



3. DE LA MAGISTRALE POLAIRE AU NORTHERN LATITUDINAL RAILWAY : UNE « BRÈVE » HISTOIRE

Tiffany Hemecker

La construction de la Magistrale polaire¹ est emblématique du principe soviétique de conquête du Grand Nord : agir rapidement, à large échelle, sans considération pour les coûts financiers et surtout humains. Lancé à la hâte, placé un temps au sommet des priorités de l'État, puis mis en pause, partiellement démantelé et jamais réactivé, ce chantier de voie ferrée avait cependant des finalités qui sont toujours d'actualité près de trois quarts de siècle plus tard, dans un contexte où l'exploitation des énergies fossiles de la région est d'une importance stratégique pour la Russie. Dans cette zone de l'Arctique, de nouvelles lignes polaires voient le jour : le passé tout à la fois refait surface et s'efface.

Aux origines du réseau ferroviaire russe

Pour replacer dans son contexte le projet de ligne ferroviaire polaire élaboré à la période soviétique, il n'est pas inutile de revenir sur les origines du chemin de fer en Russie et sur ses spécificités. La pose des premiers kilomètres de rail démarre en 1837, avec une ligne qui dessert la cour impériale, reliant la capitale aux résidences d'été du tsar. La première grande ligne (Moscou – Saint-Pétersbourg), toujours en service actuellement, est quant à elle achevée en 1851. Le réseau se développe ensuite vers Varsovie et Nijni Novgorod sur la Volga, en fonction de considérations tantôt militaires (comme c'est le cas pour la Pologne en 1863), tantôt commerciales. À cette époque, les réseaux ferroviaires allemands, américains et britanniques sont de cinq à vingt fois plus développés que celui de l'Empire russe. Apparus avec la révolution industrielle, ils ont avant tout des fonctions commerciales et industrielles, reliant différents centres industriels et urbains entre eux. Le réseau russe, quant à lui, est conçu dans une autre optique.

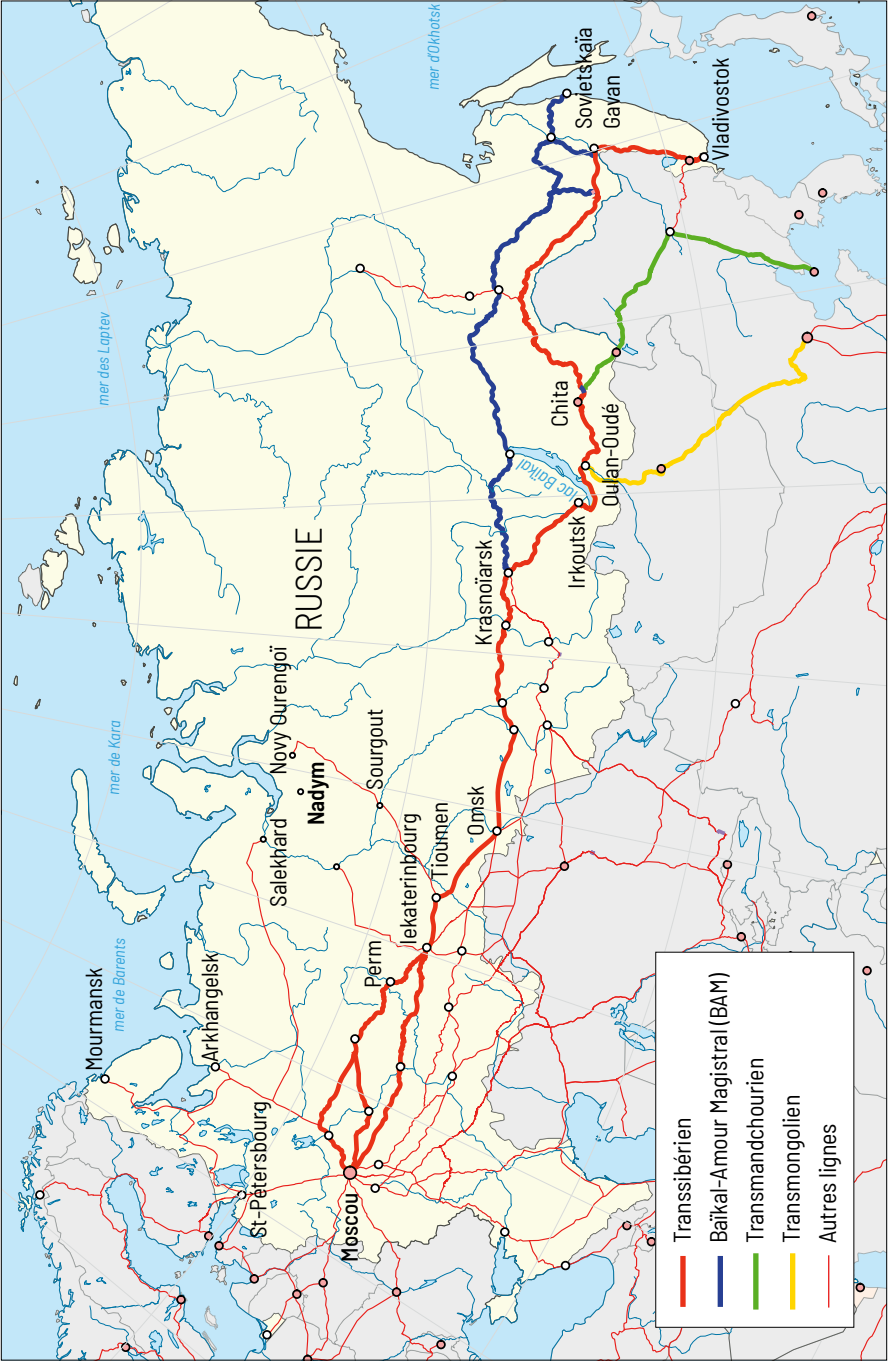
La conception en « ligne droite », où l'objectif du lien ferroviaire est étatique (fonctions administrative et militaire), s'applique également pour le Transsibérien. Les premiers projets de cette ligne sont élaborés dès les

années 1860, mais il faut attendre une trentaine d'années (1891) avant que sa construction démarre, sur ordre impérial. L'enjeu stratégique est évident : il faut créer une voie de communication rapide entre la Russie occidentale et l'Extrême-Orient, afin de peupler cette partie « vierge » de l'Empire et d'y assurer une présence forte face à la Chine et aux Britanniques. La ligne est achevée en 1904. Dès 1895, le Japon menace en outre l'Extrême-Orient russe. D'autres lignes viendront par conséquent compléter le Transsibérien : le Transmandchourien, mis en service dès 1903, qui permet de rallier Port-Arthur ou Pékin via Harbin, et plus tard le Transmongolien. En 1932 débute aussi la construction de la *Baïkal-Amour Magistral* (BAM)², qui se détache du Transsibérien au nord du lac Baïkal et suit un tracé parallèle, mais à distance respectable de la frontière sino-russe. La première phase de construction est réalisée par les détenus du Goulag (section du *Bamlag*). Ce chantier constitue un précédent et un modèle pour la construction de la voie polaire dont il est question ici.

Vers une voie polaire

« Il y a un départ et une arrivée, et l'espace intermédiaire n'est pas pris en compte. »³

La volonté de relier par le chemin de fer le Nord de la Sibérie au centre du pays, afin de développer les régions polaires, remonte au 19^e siècle. L'idée directrice est de construire une voie ferrée le long de l'océan Arctique, allant de l'Oural au fleuve Iénisseï, puis jusqu'à la Tchoukotka, afin de peupler cet immense territoire et d'en exploiter les innombrables ressources naturelles : bois, charbon, minerais de fer, métaux non ferreux (cuivre, cobalt, nickel, platine, or, etc.). La ligne devrait permettre de doubler la Route maritime du Nord⁴, uniquement praticable durant une courte saison estivale. Dès les années 1860, des hommes d'affaires comme M. K. Sidorov, intéressés par ce lien Europe-Asie, étudient la possibilité de franchir l'Oural et de relier l'Ob à l'Iénisseï. Au début du 20^e siècle, avec l'achèvement du Transsibérien, d'autres rêvent même d'une ligne allant du lac Baïkal à la Tchoukotka, puis poursuivant sous le détroit de Béring jusqu'aux États-Unis (Mote 2003, p. 81 ; Grützmacher 2012, p. 85–86). Aucun de ces projets ne se concrétise ; aux obstacles techniques et financiers viennent s'ajouter des circonstances historiques peu favorables : la Première Guerre mondiale, la Révolution et la guerre civile. L'idée d'une voie ferrée polaire reste cependant dans l'air. Lorsque Staline la réactive, dans les années 1940, les objectifs sont toujours les mêmes : renforcer la présence russe



Carte 1. Principales lignes du réseau ferroviaire russe actuel.

sur les rives de l'océan Arctique et garantir l'acheminement, vers le centre de l'Union soviétique, des richesses naturelles extraites dans les régions polaires (en particulier dans les mines de Norilsk).

La Seconde Guerre mondiale a mobilisé toutes les ressources disponibles et les priorités stratégiques ont évolué au gré de la situation. À partir de 1942, la marine de guerre allemande faisant peser une forte menace sur la Route maritime du Nord, la construction d'une voie ferrée polaire est envisagée. En 1943–1944, des prospections commencent sur son tracé potentiel (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 19–22). Le NKVD⁵ étudie la possibilité de construire une ligne allant de Vorkouta et ses mines à Salekhard et ses gisements de pétrole, avec une extension possible en direction d'Igarka et finalement de Norilsk. Les perspectives changent encore à la suite du bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945. L'URSS estime alors qu'il est urgent de mettre au point un plan d'action pour se protéger d'une attaque nucléaire américaine pouvant atteindre son territoire par l'océan Arctique ou le détroit de Béring. La flotte soviétique est réduite et en mauvaise état. La solution consiste donc à renforcer la défense côtière par l'installation de ports et de bases aériennes militaires.

La construction de la Magistrale polaire (chantiers 501/503): chronologie des événements⁶

Le 26 décembre 1946, Staline convoque une réunion ministérielle, à laquelle assistent notamment Beria, Molotov, Khrouchtchev, le ministre de la Défense Vorochilov, l'amiral de la flotte arctique Chirchov, le ministre de l'Intérieur Krouglov (dont dépend le Goulag) et Gvozdvieski, le chef du département ferroviaire du Goulag. Il y ordonne la construction, à l'embouchure de l'Ob, d'un nouveau port maritime et d'une ligne de chemin de fer reliant ce dernier au réseau ferroviaire russe. Le projet est validé en quelque quarante minutes; sa mise à exécution fera ensuite l'objet de plusieurs arrêtés du Conseil des ministres.

Les travaux de reconnaissance sont lancés dès février 1947, afin de définir l'emplacement exact du port et le tracé de la ligne. Le projet est considéré comme hautement prioritaire. Les moyens nécessaires doivent être fournis par différents ministères et les expéditions de prospection démarrent précipitamment, malgré la rudesse de l'hiver arctique. La responsabilité du projet est confiée à la Direction générale des camps de construction ferroviaire, qui a déjà réalisé, avec les camps de la Petchora, la pose d'une voie ferrée entre Kotlas et l'importante région minière de Vorkouta.



- / — Chantier 501 (planifié / construit)
- / — Chantier 503 (planifié / construit)
- Autres voies déjà existantes

Carte 2. Tracé de la voie polaire, chantiers 501/503.

En avril 1947, l'ordre est définitivement donné de créer un port au cap Kamenny et de le relier à la ligne de la Petchora. La nouvelle voie ferrée doit partir de Tchoum, dans la République des Komis, franchir l'Oural, rejoindre le fleuve Ob à la hauteur de Salekhard, puis remonter la péninsule du Iamal, le long du golfe de l'Ob, jusqu'au cap. La distance à franchir est de près de 700 km. Le projet devient alors le « Chantier N° 501 » (ci-après « chantier 501 ») de la Direction Nord des camps de construction ferroviaire. Les délais fixés sont très serrés : un premier tronçon de plus de 100 km doit être achevé en décembre de la même année et la ligne doit atteindre l'Ob (190 km au total) en décembre de l'année suivante.

La pose de la nouvelle voie au départ de Tchoum débute à la mi-mai 1947, après acheminement sur place du matériel et de la main-d'œuvre nécessaires. La construction commence avec quelque 8'000 détenus, mais de nouveaux contingents ne cessent ensuite d'arriver, au fur et à mesure de l'avancement des travaux : au mois d'octobre, plus de 30'000 détenus travaillent déjà sur la ligne. Malgré un terrain et des conditions climatiques difficiles, le chantier avance rapidement et le premier tronçon est achevé, comme prévu, à la fin de l'année.

Les travaux se poursuivent au même rythme en 1948. Le nombre de détenus employés sur le chantier passe à près de 35'000. Tandis que la voie en provenance de Tchoum continue de progresser vers l'est, la construction d'une autre section est lancée, partant depuis Labytnangui, sur les bords de l'Ob, pour aller vers l'ouest. Les deux chantiers font leur jonction le 5 novembre ; le même jour, le premier train en provenance de Tchoum arrive à Labytnangui.

En parallèle à ces travaux, les préparatifs pour la pose de la ligne en direction du cap Kamenny s'intensifient, avec l'acheminement de matériel et la construction de camps. Pour l'établissement du port, le « Chantier N° 503 » (ci-après « chantier 503 ») est créé. Durant la saison navigable, des matériaux, de l'équipement et des réserves de vivres sont apportés par bateau, d'abord à Novy Port, puis au cap Kamenny. Ce dernier, cependant, s'avère difficile d'approche : les eaux y sont peu profondes ; la navigation y est rendue difficile par la présence de bancs de sable aux contours mouvants. À la fin de l'année 1948, les planificateurs doivent se rendre à l'évidence : l'emplacement ne se prête pas à la construction d'un port maritime devant accueillir des navires de gros tonnage. Cette partie du projet doit donc être abandonnée, malgré les efforts déjà consentis.

À la suite de ce constat, un arrêté du Conseil des ministres daté du 29 janvier 1949 annonce un changement radical de stratégie : il n'est plus question

de développer un port à l'embouchure de l'Ob, mais à Igarka sur l'Ienisseï, près de 1'000 km plus à l'est. La voie ferrée doit dès lors relier Salekhard à Igarka, un trajet long d'environ 1'250 km. Pour la réalisation de ce nouveau plan, la Direction Nord des camps de construction ferroviaire est réorganisée. Le chantier 501 (aussi appelé ITL de l'Ob), basé à Salekhard, couvre le tracé allant de cette ville jusqu'au fleuve Pour. Le chantier 503 (ITL de l'Ienisseï), d'abord basé à Igarka puis à Iermakovo, est chargé de la section entre Igarka et le Pour. Les deux voies en construction doivent progresser dans la direction l'une de l'autre. Il est prévu que la ligne entière soit posée à la fin de 1952 (trois ans plus tard) et soit pleinement opérationnelle en 1955.

Sur le nouveau tracé, des prospections avaient été réalisées durant la Seconde Guerre mondiale, signe que les autorités envisageaient déjà sérieusement de construire une voie ferrée reliant l'Ob à l'Ienisseï, avant que l'option d'un port profond à l'embouchure de l'Ob ne s'avère irréalisable. Bénéficiant sans doute de ces premiers travaux, de nouvelles expéditions de prospection sont mises sur pied dans les premiers mois de 1949. Pour ne pas perdre de temps, la construction démarre à peu près simultanément. À ce moment, le projet mobilise environ 48'000 détenus.

Et le chantier 502 ?

Si les chantiers dédiés à la construction de la Magistrale polaire Tchoum – Igarka portent les numéros 501 et 503, où donc est le 502 ? Plusieurs publications, cartes à l'appui, indiquent que le chantier 502 est celui de la voie ferrée devant relier le cap Kamenny à la ligne de Tchoum (avec jonction à la gare d'Obskaïa, non loin de Labytnangui). Or, comme le montre V. N. Gritsenko (voir notamment Gritsenko 2014), il s'agit d'une information erronée, apparue dans un ouvrage de 1994 dû à l'historien A. S. Pimanov et reprise par la suite. En réalité, aucun document connu ne mentionne l'existence d'un chantier 502 au lamal. Le numéro a certainement été attribué à l'un des multiples projets élaborés par le Goulag, mais sans rapport avec la construction de la Magistrale polaire.

Du côté du chantier 501, les conditions sont relativement favorables. L'administration est déjà sur place, à Salekhard, tout comme la main-d'œuvre et le matériel. De plus, la ligne Tchoum – Labytnangui permet désormais d'approvisionner le chantier et d'acheminer de nouveaux contingents de travailleurs. Entre Labytnangui et Salekhard, le passage de l'Ob s'effectue en ferry durant la belle saison et grâce à une voie ferrée provisoirement posée sur la glace en hiver. Pour le chantier 503, initialement chargé de l'aménagement du port au cap Kamenny, la tâche est nettement plus complexe. Basée à Novy Port, son administration doit être relocalisée sur l'Ienisseï. Pour cela, elle passe par Salekhard, Omsk, Krasnoïarsk et Igarka, avant de s'installer à Iermakovo. Le transfert du matériel et de la main-d'œuvre par voie maritime et fluviale prend beaucoup de temps. En décembre 1949, le bilan est le suivant : au départ de Salekhard, 132 km de rails ont été posés en direction de l'est, contre 16 km seulement sur le tracé assigné au chantier 503.

Précédée d'intenses préparatifs durant l'hiver 1949–1950, la construction de la ligne connaît sa progression maximale en 1950. Au début de l'année, le projet est toujours hautement prioritaire aux yeux des dirigeants : dans un mémorandum du ministre de l'Intérieur Krouglov, daté de la mi-janvier, les chantiers 501/503 sont mentionnés avant celui du BAM. L'objectif fixé par les planificateurs est ambitieux : poser 400 km de voie, dont 250 km du côté ouest et 150 km du côté est. Ce plan ne sera pas entièrement réalisé mais, compte tenu des conditions de travail et des obstacles à surmonter, les résultats pour 1950 relèvent de l'exploit : la ligne progresse de 210 km sur le chantier 501 et de près de 140 km sur le chantier 503. Des ouvrages d'importance, comme le pont franchissant la rivière Nady, sont réalisés. En novembre, le ministre de l'Intérieur peut adresser au Conseil des ministres un rapport détaillant le succès de l'entreprise, chiffres à l'appui.

Durant cette même année 1950, cependant, les premiers signes d'un fléchissement se font jour. Le chef de la Direction Nord des camps de construction ferroviaire, le colonel V. A. Barabanov, est muté dans un autre département du Goulag. Le départ de cet organisateur efficace suggère que les chantiers 501/503 sont en train de perdre leur caractère prioritaire. On commence également à se rendre compte que le projet coûte beaucoup plus cher que prévu et qu'une part importante des ressources qui lui ont été allouées sont mal gérées, gaspillées, détournées, ou volées. En août déjà, un arrêté du Conseil des ministres ordonne que les coûts soient revus à la baisse.

Conséquemment, la progression du chantier ralentit significativement en 1951. L'accent est davantage mis sur la consolidation des voies déjà existantes et sur la construction de ponts. Il est aussi décidé de réduire la taille des installations initialement prévues pour le port d'Igarka. La quantité de main-d'œuvre employée reste cependant élevée : en mai 1951, rien que sur le chantier 503, il y a environ 27'000 détenus, dont plus de 3'500 femmes.

En 1952, tandis que le travail se poursuit, des contrôles révèlent les carences organisationnelles des chantiers 501 et 503. En juillet, le ministère de l'Intérieur émet une ordonnance visant à réduire les coûts de construction de la voie. Une des mesures consiste à mettre l'intégralité de la ligne, de Tchoum à Igarka, sous la responsabilité de l'administration du chantier 501. L'année 1952 voit toutefois la mise en circulation régulière de trains sur le tronçon Salekhard – Nadym ; celui d'Iermakovo à Ianov Stan, sur la rivière Touroukhan, sera ouvert en 1953.

Au début de l'année 1953, les responsables du projet sont dans la plus grande incertitude, malgré l'approbation du budget. Les priorités ne sont pas fixées. La voie est utilisable, de manière permanente ou temporaire, sur plus de 800 km, mais il reste environ 650 km de rails à poser. En outre, le franchissement de l'Ob et de l'Ienisseï reste problématique. Aucun pont n'est prévu. La traversée s'effectue par ferry en été et grâce à une voie provisoirement construite sur la glace en hiver. Cela implique de longues interruptions du trafic lors de la débâcle de printemps et de l'embâcle automnal.

Staline meurt le 5 mars 1953. Le 21 du même mois, Beria adresse au Conseil des ministres une liste de projets dont la planification doit être radicalement revue. Il propose notamment d'interrompre la construction de la ligne Tchoum – Igarka. Quatre jours plus tard, le Conseil des ministres décrète l'arrêt des travaux. En mai, le chantier 501, désormais au point mort, est transféré au ministère des Chemins de fer. En novembre, un arrêté du Conseil des ministres ordonne la liquidation définitive du chantier. L'abandon du projet, qui prend les constructeurs par surprise, se fait de manière aussi précipitée que son lancement. Dès le printemps, les camps liés à la construction de la voie sont vidés de leurs détenus. Certains bénéficient des amnisties qui font suite à la mort de Staline. Ceux qui n'ont pas cette chance sont transférés dans d'autres camps de travail du Goulag, toujours demandeurs de main-d'œuvre. L'évacuation se poursuivra jusqu'en 1954.

Si rapatrier des dizaines de milliers de détenus disséminés sur un vaste territoire est déjà une tâche complexe, la récupération du matériel, des équipements et des infrastructures pose des problèmes logistiques

encore plus considérables ; à tel point que, selon l'estimation de certains, liquider le chantier risque de coûter plus cher que l'achèvement de la voie. Cet argument en faveur de la poursuite des travaux ne convainc néanmoins pas les décideurs. La liquidation doit avoir lieu, coûte que coûte. Une partie du matériel et des infrastructures est récupérée, revendue, envoyée vers d'autres chantiers. Ce qui ne peut être emporté est détruit sur place, ou simplement abandonné : locomotives, wagons, bâtiments des camps et des gares, etc. C'est la fin d'un projet grandiose, qui aura coûté entre 3 et 4 milliards de roubles. Sur plus de 850 km de rails posés, de nombreuses sections sont rapidement rendues inutilisables en raison de dégradations dues à des facteurs naturels (cycle gel-dégel, crues). Seule la liaison Tchoum – Labytngui (190 km, avec passage jusqu'à Salekhard) sera maintenue. La Magistrale polaire devient la Voie morte.

Ressusciter la Voie morte ?

Dans les décennies qui suivent l'abandon du chantier 501, plusieurs projets visant à restaurer et à poursuivre la construction de la voie polaire sont élaborés. Dès 1956, dans le cadre d'une réforme du système pénitentiaire, il est proposé de créer deux prisons de travail correctif de haute sécurité entre Salekhard et Igarka et d'employer les détenus, des criminels récidivistes, à la construction de la voie ferrée. Une inspection de la ligne entre Salekhard et Nadym est même effectuée en 1957. Elle révèle que l'entier de la voie n'est plus utilisable, certains tronçons étant particulièrement endommagés. Ce constat influence-t-il les planificateurs ? Quoi qu'il en soit, le projet ne voit pas le jour.

À partir du milieu des années 1960, la découverte et la première exploitation des richesses gazières et pétrolières dans les bassins de l'Ob et de l'Ienisseï suscitent un regain d'intérêt pour la voie polaire : avec le développement des activités extractives dans la région, l'existence d'un axe ferroviaire semble prendre tout son sens. C'est du moins l'avis de plusieurs spécialistes, parmi lesquels se trouvent d'anciens responsables des chantiers 501/503. Cependant, les ministères concernés ne semblent guère disposés à relancer un projet de voie ferrée de grande ampleur. De manière plus pragmatique et en parant au plus pressé, ils soutiennent l'extraction gazière par d'autres moyens de transport : voies fluviales, lignes aériennes, routes d'hiver. Le rail vient en complément, lorsque cela s'avère possible ou nécessaire. C'est ainsi qu'une section de la voie 501, entre la rive droite de la rivière Nadym et Pangody (120 km), est reconstruite dans les années 1970.

À la même période, la construction d'une ligne partant de Tioumen et passant par Sourgout progresse vers le Nord. Le premier train de voyageurs en provenance de Tioumen arrive à Novy Ourengoï en novembre 1985. La région de Nadym est désormais reliée au réseau ferroviaire russe selon un axe sud-nord. La ligne est d'ailleurs prolongée en direction du nord jusqu'à Iambourg, sur le golfe de l'Ob (mise en service en 1986). Le projet d'un axe ouest-est, tel qu'il avait été prévu avec la Magistrale polaire, n'est en revanche pas relancé. Dans les années 1990, la disparition de l'Union soviétique et la crise économique qui s'ensuit interrompent tout développement des infrastructures ferroviaires dans l'Arctique russe.

Les temps changent...

Dans les années 2000, le contexte politique et économique change radicalement. Après la période d'éclatement des années 1990, Moscou exerce de nouveau un contrôle fort sur les régions périphériques et sur leur devenir. Dans ce cadre, un accent est mis sur le développement de l'Arctique. Cette zone, en effet, recèle toujours le plus grand potentiel d'exploitation des hydrocarbures en Russie. Or la demande énergétique mondiale est en constante croissance et l'écoulement vers l'étranger du pétrole et du gaz russes permet de remplir les caisses de l'État, comme celles des entreprises privées. Cette abondante manne énergétique permet de nouveau de voir les choses en grand. Aux facteurs économiques s'ajoutent celui du climat, le réchauffement global offrant, en parallèle aux problèmes qu'il pose, de nouvelles perspectives de développement dans l'Arctique (notamment pour la Route maritime du Nord : Laruelle 2014, p. 168-196).

C'est dans ce contexte favorable que les infrastructures de la région du lamal sont modernisées ou créées *ex nihilo*, comme la ligne Obskaïa – Bovanenkovo, construite par Gazprom à partir de 2005⁷. Désormais longue de 572 km (avec plusieurs extensions en cours de réalisation), cette voie ferrée est la plus nordique au monde. Véritable prouesse technique, notamment avec son pont long de 3,9 km au-dessus du fleuve Iouribeï, elle est un signe des « temps nouveaux » : dans cette même péninsule où, soixante ans plus tôt, l'un des plans de Staline avait dû être abandonné (le port du cap Kamenny et la ligne le desservant), les ressources gazières ont donné les moyens à une société privée de réaliser un projet plus ambitieux encore. Au passage, on notera que le développement des axes de transport et des sites gaziers qu'ils desservent complique considérablement l'élevage du renne, base de l'économie traditionnelle des populations locales nénétses.



- lignes construites avant les années 1990
- ligne Obskaïa - Bovanenkovo (2011)
- projets de prolongations
- projet de ligne « Chemin de fer du Nord »

Carte 3. Nouvelles lignes ferroviaires dans la région du Yamal.

On pourrait s'étonner qu'une nouvelle voie reprenant intégralement le tracé des chantiers 501/503 n'ait pas encore été construite. Le projet d'un « Chemin de fer du Nord » (*Northern Latitudinal Railway* en anglais) a bien été relancé dès les années 2000, mais il tarde à se concrétiser⁸. Il reste toujours un vide sur la carte, entre Salekhard et Nadym. Ce tronçon n'est-il pas essentiel pour l'exploitation des champs gaziers de la région ? Le franchissement de l'Ob et de la rivière Nadym constitue-t-il des obstacles techniques et financiers trop importants ? En tous les cas, les délais annoncés pour la construction ne cessent d'être repoussés. Depuis 2020, les villes de Salekhard et Nadym sont reliées par une route utilisable en toute saison (bien qu'encore en travaux)⁹ et non par le rail. Mais ce n'est sans doute qu'une question de temps : bientôt, une ligne ferroviaire devrait passer là où les zeks ont érigé les premiers remblais et posé les premiers rails, au début des années 1950. D'une certaine manière, cela donnera enfin raison aux planificateurs soviétiques et fera renaître la Voie morte ; selon un processus inverse, cela accélèrera aussi la disparition de nombreux vestiges des chantiers 501/503. Certains acteurs locaux sont conscients de l'enjeu et font tout ce qu'ils peuvent pour protéger et mettre en valeur ces vestiges (voir chapitre 17). Mais la volonté de préserver les traces matérielles et la mémoire de ce passé par ailleurs problématique, celui du Goulag, fera-t-elle le poids face aux impératifs du développement économique ?

Notes

1 La voie ferrée construite par les détenus des chantiers 501/503 a reçu différents noms, dont celui de « Magistrale polaire » (magistrale désignant en russe un axe principal dans un réseau de voies). Le projet ayant été lancé sur ordre de Staline, la ligne est aussi connue sous le nom de *Stalinka*.

2 Sur l'histoire de cette ligne, voir Grützmacher 2012.

3 F. Schenk, historien des chemins de fer, cité dans Hoesli 2018, p. 447.

4 Sur la Route maritime du Nord, voir Thorez 2008 ; Laruelle 2016.

5 Explications des acronymes et d'autres termes spécifiques dans le glossaire en fin d'ouvrage.

6 Cette partie est essentiellement basée sur les informations fournies par Gritsenko - Kalinine 2010 (chap. 2, 3 et 12), sans doute l'ouvrage le plus complet publié à ce jour sur l'histoire des chantiers 501/503.

7 <https://www.gazprom.com/projects/obskaya-bovanenkovo/> (consulté le 15.06.2021).

8 Pour les étapes du projet, voir par exemple les nouvelles publiées sur le site arctic.ru, de 2015 (<https://arctic.ru/infrastructure/20150723/102697.html>) à 2021 (<https://arctic.ru/infrastructure/20210421/992950.html>).

9 <https://tass.com/economy/1235787> (publié le 16.12.2020, consulté 15.06.2021).

Bibliographie

Gritsenko 2014 = V. N. Gritsenko, « Стройки 502 на Ямале не было » (Il n'y a pas eu de chantier 502 au lamal), *Научный Вестник Ямало-Ненецкого автономного округа (Bulletin scientifique du district autonome de lamalo-Nénétsie)* 1(82), 2014, p. 59-62.

Gritsenko – Kalinine 2010 = V. N. Gritsenko – V. A. Kalinine, *501/503. История « мертвой дороги » (501/503. Histoire de la « Voie morte »)*, Iekaterinbourg 2010.

Grützmacher 2012 = J. Grützmacher, *Die Baikal-Amur-Magistrale: Vom stalinistischen Lager zum Mobilisierungsprojekt unter Brežnev*, Munich 2012.

Hoesli 2018 = É. Hoesli, *L'épopée sibérienne: la Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Genève 2018.

Laruelle 2014 = M. Laruelle, *Russia's Arctic Strategies and the Future of the Far North*, New York & Londres 2014.

Laruelle 2016 = M. Laruelle, « La Route du Nord. Rêves et réalités dans le Grand Nord arctique », in A. Dubien (éd.), *Russie 2016. Regards de l'Observatoire franco-russe*, Paris 2016, p. 385-394.

Mote 2003 = V. Mote, « Stalin's railway to nowhere: 'the Dead Road' (1947-1953), *Sibirica: Journal of Siberian Studies* 3.1, 2003, p. 48-63.

Thorez 2008 = P. Thorez, « La Route maritime du Nord: les promesses d'une seconde vie », *Le Courrier des pays de l'Est* 1066, 2008, p. 48-59.

4. AU GRÉ DES PRISONS ET DES CAMPS

Iouri Petrovitch Iakimenko

«Au gré des prisons et des camps»¹ est le titre des mémoires d'une victime des répressions staliniennes. Dans son écrit, qui n'a jamais été publié, Iouri Petrovitch Iakimenko (1929- ?) revient sur les trente-cinq premières années de sa vie, dont seize passées en détention dans divers camps soviétiques. Après trois années de prison, Iakimenko écope de dix ans de camp de travail pénitentiaire pour vol de propriété d'État, comme cela est prévu dans l'oukase de juin 1947. Il est d'abord envoyé au sud de l'Union soviétique, pour travailler à la construction du canal Volga-Don, puis transféré dans le Grand Nord, sur le chantier 501, en 1950. Les passages traduits ci-dessous retracent précisément cette période.



À partir de ce camp de transit, on s'est mis à préparer notre transfert plus loin dans le cercle polaire, sur le chantier 501, pour construire une voie ferrée à travers la toundra. Rares étaient ceux qui souhaitaient se retrouver là-bas, ils avaient entendu dire qu'il y régnait un arbitraire absolu. Un endroit où la toundra a le pouvoir et où l'ours est le procureur. Beaucoup se fichaient du lieu où mourir et de toute façon, rien à faire, tu seras transféré. La seule manière pour ne pas être emmené et qu'on te laisse tranquille était de se taillader les veines ou de s'éventrer.

On a réuni un millier d'entre nous, puis rebelote : encore un transfert, encore des wagons à bestiaux. Avec du hareng et du pain comme bagage, nous voilà partis sur la nouvelle voie ferrée pour le terminus de Labytnangui, là où il n'y a plus de route, à l'entrée du golfe de l'Ob, le grand fleuve du Nord.

On nous a déchargés wagon par wagon, puis chaque groupe a été mené jusqu'à la zone d'exploitation, où on nous fouillait minutieusement. Un à un, on nous a laissés entrer dans la zone de transit, où nous étions accueillis par des chiennes² armées de couteaux, de pics, de barres métalliques et même de

fléaux improvisés à partir de tiges de métal arrondies et de chaînes. Ces derniers étaient destinés à ceux qui maîtrisaient bien le couteau : comme il était impossible de les approcher, on les tuait avec ça. Moi, j'étais maigre et avais l'air jeune, donc personne ne m'a prêté attention, mais un des voleurs qui se trouvait devant moi, Michanka, a été retenu. Je suis entré dans la baraque et me suis couché dans le coin, à l'étage du bat-flanc d'un seul tenant, pour ne pas avoir à me lever lorsque les chiennes entraient dans le dortoir. Leur but consistait à faire plier les voleurs, c'est-à-dire à les intégrer dans leur milieu.

Elles vivaient dans une baraque à part, propre et confortable. En plus, on leur préparait de la nourriture séparément. Elles dépouillaient librement les moujiks qui se trouvaient avec elles dans la zone de transit. À côté se trouvait le camp des femmes et les chiennes y avaient pleinement accès. L'administration les soutenait puisqu'elle était leur complice. Parfois, j'écoutais les femmes chanter dans leur camp :

*Peut-être qu'en bas du remblai,
La poitrine broyée je m'écraserai
Et les Tchékistes de leurs bottes bardées de fer
Écraseront ma soyeuse crinière.
Tu m'appelais ta fiancée,
Je m'attendais à un mariage heureux.
À présent, on me nomme déportée
Quel surnom malicieux. [...]*

Le chef de la zone de transfert était le capitaine Komarov, un homme robuste, véritable buveur de sang. Il était responsable du décès de plus d'une centaine de martyrs. Derrière la zone de transit se trouvait un cimetière portant son nom, où étaient ensevelis les prisonniers. Il était le souverain absolu des gens qui se retrouvaient dans ce camp de transit. C'était à cause de ce genre d'êtres vils, agissant dans l'impunité, que la situation se détériorait grandement pour les prisonniers. Ils étaient incontrôlables et n'avaient de compte à rendre à personne. Aucun zek ne rédigeait de plainte contre l'arbitraire dont il était victime : « Pour l'adresser où ? Le pouvoir soviétique est partout. » Les chiennes partageaient tout avec le chef, tandis que lui de son côté les entretenait.

Le camp de transit se trouvait sur une colline et, de là, on voyait bien l'Ob s'étalant sur 18 kilomètres, jusqu'à la ville de Salekhard. J'ai passé une dizaine de jours dans ce camp.

À Labytnangui, on nous a chargés sur l'allège³ qui se trouvait sur l'Ob, spécialement affrétée pour le transport des prisonniers à l'endroit où dé-

butait la voie ferrée en construction. Dans les cales, il y avait des bat-flanc en bois à cinq niveaux, bondés de prisonniers.

Les entrées des cales étaient fermées et on ne pouvait sortir que pour faire ses besoins, avec la permission de l'escorte et un par un. Les gardiens vivaient dans des cabines en haut de l'allège, sur lesquelles se trouvaient deux mitrailleuses « Maxim » ; deux mitrailleurs se tenaient à côté des cales. L'embarcation était tirée par deux remorqueurs. Un gardien racontait qu'une allège comme celle-ci avait récemment coulé dans le golfe de l'Ob, où une faible houle renversait facilement les bateaux. Près d'un millier de prisonniers s'étaient noyés, avec des gardiens ; un seul gardien s'en était sorti. Les remorqueurs tiraient très lentement l'allège sur l'eau et à cet endroit, le golfe de l'Ob est large de 90 kilomètres. Soudain une lame de fond avait surgi, ce qui avait fait osciller l'allège ; il suffisait de tomber des bat-flanc supérieurs pour se casser un bras ou une jambe, ou tout simplement se tuer. [...]

Notre voyage a duré en tout dix jours, on nous a débarqués dans un endroit appelé « Les sables d'Ivlevsk ». Même l'allège ne pouvait naviguer dans les basses eaux, parce qu'il fallait s'engager sur la rivière Nadym. On voyait du sable tout autour de nous comme dans le désert du Sahara. Il y avait un petit entrepôt en bois vide, c'est là que se trouvait la base de transit. Un brouillard froid et humide flottait dans l'air. Les plus vifs sont allés se réfugier dans l'entrepôt vide, pas plus de 200 personnes en tout, tandis que les 800 autres sont restés dehors sous le brouillard humide. Où pouvait-on aller ? Nous avons commencé à creuser des terriers dans le sable mouillé pour ne pas être trempés par l'humidité tombant du ciel. Dans l'entrepôt, certains s'agrippaient même aux poutres, ne serait-ce que pour être sous un toit. Nous sommes restés là pendant cinq jours et le temps ne s'améliorait pas. Finalement, trois péniches en bois, à fond plat et à bords bas, ainsi que deux bateaux à vapeur — des remorqueurs à roues — sont arrivés. On nous a entassés sur les péniches, où on ne pouvait ni s'asseoir ni se retourner. Et pendant trois jours, nous avons navigué sur la rivière, sous la pluie, trempés jusqu'aux os, en direction du village de Nadym. [...]

* * *

Le chef du secteur des camps a rejoint nos péniches en bateau. Il portait une tenue de marin pêcheur et se fichait complètement de la pluie. D'abord, il s'est mis à crier sur le convoi, donnant des instructions, puis nous avons compris pourquoi il était venu : il fallait renforcer l'escorte. D'autres gardiens ont accouru et commencé sans se presser à nous décharger par groupes

de cinq. Ils nous ont alignés en une colonne pour nous compter. Le chef de l'escorte lut son avertissement :

— En chemin, ne pas traîner, ne pas parler, un pas à gauche ou à droite sera considéré comme une tentative d'évasion et en cas de désobéissance, les gardiens utiliseront leur arme sans avertissement. Est-ce clair ? En avant, marche !

Cette masse composée de 1 000 prisonniers, la tête baissée, le visage morne, se déplaçait lentement. La peur de ce qui nous attendait s'est emparée de nous, comme si nous nous dirigeons vers l'abîme. Nous marchions en silence, pensifs, éprouvant une oppression physique et mentale. Et de quoi pouvait-on bien parler quand ce qui nous attendait était le pire châtement terrestre ? Ici, les gardiens se sentaient encore plus impunis. Ils ne discutent pas, ils te tirent dessus et c'est réglé. Nous devons les appeler « citoyen chef », tous sans exception. Cela flattait leur amour-propre.

On nous a conduits jusqu'à la colonne 108⁴, une zone clôturée par des barbelés, et on nous a fait longuement attendre devant un portail à double battant. Certains ont commencé à ressentir des crampes aux bras et aux jambes. Se plaindre était interdit, sous peine de tomber en disgrâce, ou de se faire passer à tabac. Même pour un simple mot. Ils n'attendaient que cela, les mains leur « démangeaient ». Telles étaient les règles, chaque gardien ou chef était une personne importante. Le zek, lui, n'était rien pour eux. Mi-homme, mi-animal, amené à travailler péniblement jusqu'à son anéantissement. Finalement, on nous a laissé entrer dans la zone et casés dans les baraques vides en panneaux, équipées de bat-flanc en bois nus. Tous mouillés jusqu'aux os, nous séchions nos affaires à la chaleur de notre corps. Certains se sont endormis habillés, encore trempés, à même les bat-flanc.

Nous y sommes restés trois jours. Une fois réchauffés et nourris de soupe d'orge chaude, nous avons repris la route en plusieurs colonnes. Aucun moyen de transport, des étendues de toundra forestière, de la mousse épaisse d'un demi-mètre et des marécages semblables à des sables mouvants. On nous a séparés en groupes de 20 personnes, accompagnés par trois gardiens armés de fusils. Tout au long du tracé sur lequel devait passer la ligne ferroviaire se trouvaient des colonnes d'environ 600 hommes. Ces dernières devaient former des remblais pour la ligne de chemin de fer. Quatorze kilomètres de part et d'autre de la colonne, à travers les marécages, les ravins et toutes sortes d'obstacles.

Notre convoi était destiné au renforcement de la main-d'œuvre. Chaque groupe a été affecté à une colonne. J'ai été assigné à la dernière d'entre elles, à une centaine de kilomètres de Nadym, une distance qu'il fallait

parcourir à pied à travers la mousse de la toundra forestière. Se déplacer était très difficile, les jambes s'enlisaient jusqu'aux genoux dans cette mousse humide qui recouvrait l'éternelle merzlota⁵. L'été, elle était molle et l'hiver dure comme du béton.

C'était en août 1950, la période la plus chaude dans ces régions. Marcher était pénible, tout était mouillé, nos vêtements tombaient en loques et se décomposaient chez certains. Nous rattachions nos semelles à l'aide de cordes improvisées à partir de chaussettes. Cela faisait trois jours que nous étions en route, nous enviions ceux qui avaient été affectés aux colonnes les plus proches. La nuit, nous nous arrêtions et dormions sur des branches cassées.

J'ai eu des crampes aux jambes : mes mollets se sont durcis, je ne pouvais plus marcher et ne faisais que tomber. Les gardiens criaient : « Marche ou on t'abat ! » Alors qu'ils arrivaient à peine à mettre un pied devant l'autre, mes compagnons sont venus m'aider. Nous avançons bras dessus bras dessous jusqu'à ce qu'ils soient trop fatigués pour continuer. Je leur ai dit :

— Laissez-moi, qu'ils tirent.

Ils ont essayé de me porter encore un bout de chemin, mais eux aussi tombaient, ils n'en pouvaient plus. Je me reposais, avançais d'environ 5 mètres et tombais de nouveau. Puis je me suis effondré au point de ne plus pouvoir me relever. Le gardien s'est mis à hurler :

— Arrête de faire semblant, ou je t'abats !

— Tire, je ne peux plus marcher !

— Debout ! a-t-il dit en tirant en l'air.

Je me levais, faisais deux pas et tombais de nouveau. Alors il a demandé à un gardien de rester avec moi, tandis que les autres ont repris la route.

Vingt minutes après les coups de feu, un supérieur chaussé de bottes en caoutchouc nous a rejoints, accompagné de deux chiens de berger qui le tiraient à travers la toundra. Durant l'attente, le gardien, voyant mon uniforme militaire effiloché, m'a demandé pourquoi j'avais été emprisonné. Je lui ai répondu que j'étais élève-pilote et que j'avais fini ici par bêtise. Il m'a dit, comme pris de pitié :

— Tu devrais être en train de voler dans les cieux, et non de te traîner ici à quatre pattes.

Le supérieur s'est précipité et lui a demandé :

— Quel est le problème ?

Le gardien lui a expliqué que mes jambes avaient fléchi et que je ne pouvais plus marcher. Le supérieur s'est tourné immédiatement vers moi :

— Eh bien, lève-toi et marche !

Je me suis levé, j'ai fait quelques pas et me suis effondré à cause de mes crampes aux jambes. Il s'est précipité sur moi et, me traitant de tous les noms, a crié :

— Je vais t'abattre !

J'étais couché au sol et me cachais la tête entre les mains. Il a lâché les chiens sur moi. Le premier m'a mordu la jambe et l'autre a déchiré ma vareuse. Finalement, il a attrapé d'une main les laisses, sorti un pistolet de son étui et dit fermement :

— Si tu ne marches pas, je t'achève !

Je me suis levé, j'ai refait quelques pas et me suis effondré une nouvelle fois. Il s'est approché et a tiré à côté de moi. Je me suis couvert la tête des mains et des larmes se sont échappées involontairement de mes yeux. Il a alors demandé au gardien :

— C'est un voleur ?

— Non, c'est un élève-pilote. Regarde son uniforme militaire.

Il a rangé le pistolet dans son étui, dit quelque chose au gardien et repris la route, tiré par ses chiens dans la toundra. Le gardien m'a dit :

— Tu vois, ton grade d'élève-pilote t'a sauvé. Sinon, tu aurais pu dire adieu à la vie.

Il se trouvait que plusieurs personnes avaient été abattues. Malgré cela, plus d'une dizaine d'hommes s'étaient encore effondrés de douleur. On en a constitué un groupe à part pour mener chacun d'entre nous à sa destination. J'ai remercié le gardien de m'avoir soutenu, ce à quoi il a rétorqué :

— Beaucoup de vos frères meurent ici, que ce soit à cause des conditions difficiles ou parce qu'ils s'entretuent.

— Dis-moi, brave homme, pourquoi êtes-vous si méchants avec nous, les zeks ? Nous sommes nous aussi des citoyens de ce grand pays. Mais certains ont fait un faux pas dans leur vie, d'autres, dans le besoin, ont été obligés de voler pour se nourrir. Cela peut arriver à tout le monde.

— Oui, beaucoup d'entre nous le comprennent, mais selon les autorités, ceux qui se retrouvent en prison sont les ennemis de notre société communiste pour laquelle nous luttons. Ils nous ont même interdit de parler avec vous. Si je discute avec toi, c'est parce que nous sommes tous les deux dans la toundra, là où personne ne nous entend. Et que j'ai moi aussi envie de causer.

Le groupe de retardataires que nous attendions est arrivé. Il était composé d'environ 17 hommes. Le gardien m'a livré à une autre escorte et a pris congé en me regardant. Nous avançons lentement. Si l'un de nous tombait, tout le monde s'arrêterait et attendait. Les gardiens étaient gentils, ils ne

nous criaient pas dessus, ne nous menaçaient pas de leur arme. La nuit, nous allumions un feu avec les branches arrachées des bouleaux nains et nous nous installions comme nous pouvions pour dormir. Sur le chemin, l'escorte nous assignait au fur et à mesure à nos colonnes respectives.

C'est ainsi que je me suis retrouvé dans la colonne 91, où il y avait deux baraques en bois et deux grandes tentes. Elles étaient équipées de bat-flanc en bois massif et chauffées par deux poêles en fer disposés dans les angles. On m'a intégré à la brigade des travaux généraux, qui devait élever le remblai de la voie. Depuis deux dunes, il nous fallait transporter le sable jaune dans des brouettes et le décharger à l'aide de pelles. Nous remblayions les grands marais, là où la voie devait passer. Durant toute la semaine, environ 40 hommes exécutaient cette tâche affligeante, transportant le sable que le marais engloutissait le lendemain matin. Alors, nous recommencions depuis le début et cela durant des mois, mais le marais continuait de tout avaler. Ce travail-là n'était pas pris en compte, parce qu'il n'était pas visible. C'est pour cela que nous recevions des rations réduites alors même que nous travaillions comme des bœufs. Nous étions tous maigres, mais endurants, fournissant constamment un effort physique, et pas des moindres !

Grâce à Dieu, on pouvait au moins boire autant d'eau que l'on voulait. On disait qu'un seau d'eau remplaçait 100 grammes de sucre. Alors, nous nous en remplissions la panse, et en repensant aux transferts lors desquels on mourait de soif, on buvait encore quelques gorgées supplémentaires. Alors qu'il commençait à faire froid, nous sommes parvenus à combler ce marais et à former un remblai pour la voie de chemin de fer. Des pluies froides se sont mises à tomber, nous travaillions trempés. Impossible de s'abriter, nous nous réchauffions uniquement à la pelle et à la brouette. Le chef de la colonne venait vérifier notre travail. Il pleuvait et, tous mouillés, nous lui demandions de nous ramener au camp pour nous sécher. Il nous répondait toujours aussi sarcastiquement : « Au travail, il ne pleut pas sur la voie. » Quand il revenait, il nous demandait :

— Alors ?

— Il ne pleut pas sur la voie, lui répondions-nous.

— C'est bien, vous avez compris, disait-il.

Le 7 novembre 1950, on nous a donné de la farine à la place du pain. À la boulangerie, en l'honneur de la fête communiste, l'administration du camp s'était fait préparer des *pirogis*. De notre côté, nous mangions la farine diluée avec de l'eau froide dans nos écuelles, tout en respirant l'odeur des pâtés qui se répandait dans le camp.

Puis notre équipe a été assignée à l'approvisionnement en bois. On a été amené là où des arbres avaient été abattus, des quatre côtés du site, tous surveillés par des gardiens. L'un d'eux, du nom de Roussakov, était particulièrement mauvais et odieux. Il a ordonné à un zek, Litvinov Arkady, de lui préparer un feu. Litvinov s'est détourné et est allé remplir sa norme. En voyant qu'il n'allait pas lui allumer son feu, Roussakov a demandé à un autre zek de s'en occuper, ce que celui-ci fit. Après un certain temps, j'ai entendu un coup de feu dans la forêt, suivi d'un cri étouffé. J'ai accouru aussitôt vers le bruit et vu Litvinov Arkady couché près d'un tas de bois. Du sang coulait à travers sa veste matelassée détachée et ses yeux se tournaient frénétiquement vers moi. Il criait :

— Iourka, aide-moi ! Iourka, à l'aide !

En soulevant sa chemise ensanglantée, j'ai vu qu'une balle avait traversé son ventre de gauche à droite, laissant les tripes s'en échapper, tandis que lui gémissait « Iourka, aide-moi ! », me regardant de ses yeux à moitié morts. Je lui disais :

— Tiens bon, Arkacha, ils vont te recoudre le ventre et tout ira bien !

D'autres zeks ont accouru, les gardiens se sont mis à tirer et nous ont ordonné de nous coucher. Peu après les coups de feu, un gradé de relève est arrivé au galop et s'est mis à inspecter les lieux de l'incident. Le gardien était assis à gauche, du côté où la balle avait touché Litvinov. Si ce dernier avait tenté de fuir, elle l'aurait percuté à droite.

Arkacha avait abattu un sapin, puis s'était occupé de l'ébranchage pour débiter le bois et l'ajouter à la pile. Alors qu'il coupait les branches du tronc, il s'était dirigé vers le sommet de l'arbre couché, le visage tourné en direction du site de coupe. À 3 mètres de la trouée de la forêt, Roussakov lui avait tiré dans le ventre parce qu'Arkacha ne lui avait pas préparé son feu. Fort du sentiment de son impunité, le gardien avait tué le jeune homme de 20 ans, une victime de plus de ce grand arbitraire. Litvinov est mort lorsqu'on le déposa sur la télègue⁶ pour l'emmener à l'hôpital. Enterré par des travailleurs libres non loin de la zone, il a été jeté complètement nu dans la tombe. Nous y avons déposé une croix en bois fabriquée de nos mains, sur laquelle était inscrit au crayon « Litvinov Arkady ». Lorsqu'on nous menait au travail, chacun d'entre nous enlevait sa chapka en passant devant la tombe. Elle nous rappelait le destin qui nous attendait tous. Roussakov, le meurtrier, a pris un congé et reçu une prime pour avoir tué le fugitif. Mais où pouvait-on fuir ? Il fallait parcourir des milliers de kilomètres avant d'atteindre l'embranchement principal de la ligne ferroviaire et nous étions encerclés de marais et de toundra forestière. Ici, on te

laisse partir en te disant : « Vas-y, tout seul tu ne partiras pas. Et si tu pars, tu n'arriveras pas. » [...]

Le soir, lors de l'inspection, le responsable de cellule nous a comptés avant de prendre la relève et nous a donné l'ordre de nous en aller. Le chef de la section culturelle et éducative KVTCH, sortant des rangs, s'est écrié :

— Ne partez pas ! Citoyens prisonniers ! Je dois vous faire part d'une bonne nouvelle. Le parti communiste et le gouvernement font preuve d'humanité envers vous. À présent, vous serez enterrés en sous-vêtements et nous vous octroierons deux nouveaux draps.

Il avait l'air satisfait de nous avoir annoncé l'heureuse nouvelle. Jusque-là, on jetait les zeks nus dans les tombes et leurs vêtements étaient lavés, puis attribués à un autre prisonnier. On en déduisait la valeur de son salaire, pour faire des économies. Mais comment pouvait-on savoir que les habits avaient été retirés d'un mort ? Certains zeks, recevant des vêtements de seconde main, demandaient au chef : « Combien d'hommes sont morts là-dedans ? » Il leur répondait avec un sourire sarcastique : « Toi non plus, tu ne survivras pas longtemps ! »

Plus l'hiver avançait, plus les tempêtes et le gel étaient violents. Au travail, on s'éloignait toujours plus de la colonne. Nous marchions et nous nous regardions mutuellement : c'était tantôt le nez qui jaunissait, tantôt les joues, alors nous couvriions immédiatement cette partie avec une moufle. L'homme ne peut pas lui-même sentir lorsqu'une partie de son corps commence à geler. C'est pour cela que nous nous regardions les uns les autres.

On dit que la meilleure mort possible vient par le froid. Elle s'accompagne de rêves et de visions agréables. Quand il fait très froid, il devient difficile de respirer, il y a peu d'oxygène dans l'air, un air vide. On ne respire qu'avec la partie médiane des poumons (les inspirations profondes sont impossibles), car nos poumons ne fonctionnent pas sans oxygène.

En ce qui concerne la nourriture, nous avons droit à du pain et du gruau concassé, en plus du travail difficile et éprouvant pour les nerfs. La ration dépendait de la tâche accomplie, tandis que la douzaine de kilomètres parcourue, elle, ne comptait pas. Il n'y avait que le travail à proprement parler qui entrait en ligne de compte : des journées de dix heures qui commençaient une fois la masse entre les mains et duraient jusqu'au soir. En hiver, le travail sur la voie était difficile : nous aménagions des talus pour permettre à l'eau de s'écouler sans endommager les remblais et empêcher l'affaissement de la ligne de chemin de fer. L'été, il était impossible d'effectuer ces travaux sans s'enliser jusqu'aux genoux et l'hiver, le sol gelait et devenait aussi dur que du béton.

La norme s'élevait à 2 mètres cubes par personne, avec une masse et un coin pour deux. D'abord, c'est toi qui frappes à la masse durant toute la journée et l'autre tient le coin, puis c'est à son tour de frapper et à toi de tenir. Et ainsi les dix heures entières avec un court répit entre deux, parce que tu gèles si tu te reposes trop longtemps. Et si tu ne remplis pas la norme, tu ne reçois qu'une petite ration. On ne nous amenait pas de repas et il était impossible de prendre sa ration de pain avec soi. De toute façon, tu ne le mangerais pas. Il est tellement gelé que, même à la hache, tu ne parviendrais pas à le couper. Les gardiens, eux, ont droit à de la nourriture chaude, contrairement à nous. Tu manges de la neige au lieu de boire de l'eau, tu essaies même de manger de la mousse, celle dont se nourrissent les rennes, mais ce n'était pas bon. De retour à la baraque, tu te laisses tomber sur les bat-flanc et tu n'as aucune envie de manger. Le repos d'abord, le repas ensuite. Quand tu rentres, c'est la nuit. Dans la baraque aussi il fait sombre, tu n'y vois rien. La louche est petite, la *kacha* liquide. Quelle vie... [...]

Le zek se remémore des milliers de fois sa vie passée. Il repère ses erreurs, analyse les premières fois où il a commis un faux pas et fouille constamment dans ses souvenirs. Il se crée des illusions pour l'avenir et fait naître en lui l'espoir. « Ô espoir, doux sentiment du malheureux, sois avec moi ! » Le plus horrible, c'est lorsque le zek a perdu tout espoir. Il est alors capable de tout et ne pense que rarement au présent, car ce dernier lui est insupportable. Heureux sont ceux qui ont écopé d'une courte peine, qui voient une fin à leurs tourments, mais qu'en est-il des autres ? Cela t'accable et tu as l'impression que tu es voué à souffrir pour le reste de ta vie. Tu cherches une issue à ta situation, mais il n'y en a pas. Alors, il ne te reste qu'une alternative : soit t'élever jusqu'au sommet de l'inspiration, soit tomber dans l'abîme de tes tourments. [...]

Une fois le remblai élevé, on nous a chargés de construire un pont en bois sur la rivière Pyrkha. Nous portions les pieux par groupes de neuf, une tâche lourde et dangereuse. Si tu ne parvenais pas à lâcher le rondin en même temps que les autres, tu pouvais te casser une épaule. Les passerelles en bois sur lesquelles nous travaillions étaient glissantes. Il suffisait d'un faux pas pour tomber sur la glace et se casser une jambe. Si, durant la pause, tu te réchauffais près du feu, tu risquais de mouiller les semelles de tes bottes et de glisser sur la passerelle une fois les chaussures gelées à cause du froid. De retour à la tente, on tâchait d'être le premier à déposer ses souliers près du poêle en fer pour qu'ils soient secs le lendemain matin. Lorsque la pile de bottes formait un tas d'environ 3 mètres de haut, un zek tentait de déposer les siennes au sommet

et les faisait toutes tomber. Tous se mettaient alors à injurier le fautif, voire à le frapper.

Une fois couchés, nous nous enveloppions dans une couverture faite de chutes de coton, la rendant semblable à une passoire. Le matin, alors qu'il faisait très froid, nous nous levions et entendions le crépitement du tissu qui était recouvert d'une fine couche de glace provenant de l'évaporation de la chaleur de nos corps. [...]

* * *

Nous avions préparé le remblai du tracé dévolu à notre colonne et l'installation des rails pouvait commencer. On nous a donc envoyés à la colonne 85, une colonne de voleurs. Ils étaient une quarantaine à avoir affronté toutes les difficultés de la vie, tout en ayant quelques meurtres à leur actif. Ils étaient tous assez âgés et regardaient de haut les jeunes voleurs à peine arrivés. Ils occupaient des postes de chefs d'équipe, de surveillants de *bania* ou de plantons. Ils ne lavaient pas les sols, c'était aux moujiks de s'y coller. Le chef de la colonne était aussi dans le coup, parce que les truands l'avaient soudoyé : ils récupéraient l'argent et les biens des moujiks pour les donner au chef. L'ordre régnait dans la colonne : il était interdit de jouer aux cartes ou de se battre et chaque homme, jusqu'au dernier, allait au travail. Lorsqu'une brigade ou une unité en rencontrait une autre sur la voie, elles se saluaient ainsi : « Bonjour truands ! Les hommes libres vous saluent ! »

Bien que, selon la loi tacite du milieu, tous les voleurs eussent les mêmes droits, les anciens considéraient qu'ils avaient tenu bon et déjà fait leurs preuves, contrairement aux jeunes, qui venaient de plonger dans la dure vie des truands, à leurs risques et périls. Ainsi, ils représentaient selon eux l'autorité parmi les voleurs. Plus vieux et plus truands que nous, les jeunes voleurs, ils faisaient bande à part. Cette situation ne me plaisait pas, je commençais donc progressivement à m'éloigner de ce milieu. Je me tournais davantage vers des moujiks intelligents et j'ai beaucoup appris d'eux.

Le chantier se trouvait loin du camp et le travail était difficile. Des fossés avaient été creusés des deux côtés de la voie. C'était le même sol, semblable à du béton, et la même norme de rendement, soit 2 mètres cubes par personne. Seulement, ils avaient mis en place un dispositif de garde pour conduire l'équivalent de 300 prisonniers au travail. Dans les autres colonnes, les hommes se massacraient entre eux, on lâchait les voleurs sur les chiennes, qui soit les faisaient plier, soit les saignaient, puis les chiennes sur les voleurs, et elles les décimaient. Il n'y avait rien de tout cela dans notre colonne parce que l'administration savait qu'il y avait

beaucoup de voleurs et que les moujiks les soutenaient. C'est ainsi que, dans le Grand Nord, au-delà du cercle polaire arctique, dans un froid extrême et des conditions inhumaines, nous construisions le chemin de fer pour une ration de pain et une louche de *kacha*. Il arrivait régulièrement qu'en travaillant, des prisonniers affaiblis s'étouffent à cause du froid intense, s'effondrent et meurent.

Lorsque les températures avoisinaient les -42 degrés et que les vents allaient jusqu'à 18 mètres par seconde, dans ces cas-là uniquement, on invalidait⁷ la journée et nous restions dans nos baraques. Il y avait un planton dans notre camp, un vieux zek qui s'appelait Apolonytch. Il se levait tôt le matin, trempait une de ses vieilles chaussures, l'attachait à une ficelle et la jetait dans le froid. Une demi-heure plus tard, il ouvrait la porte, récupérait la botte gelée qui lui permettait de mesurer précisément la température. Le thermomètre était toujours suspendu à l'extérieur de la zone et personne, hormis les autorités, ne savait quelle température il faisait. On ne mentait pas qu'à nous, mais aussi aux gardiens. Ces derniers ne voulaient pas plus que nous se rendre au travail, car eux aussi avaient froid. Pourtant, ils étaient habillés chaudement. Ils portaient un manteau et une touloupe en fourrure, tandis que nous, une veste matelassée et un caban en coton. En cas de fortes gelées et de tempête, le vent froid balayait nos habits, causant des douleurs articulaires aux mains. C'était comme si le cartilage des articulations gelait. J'ai toujours été frappé par la force d'adaptation du corps humain. Tu rentres complètement gelé, au point d'en avoir des convulsions, tu penses que le lendemain tu n'arriveras pas à te lever, que tu seras malade. Mais le matin, tu te lèves, comme si rien ne s'était passé [...].

Les chefs commençaient à dire que le travail sur ce chantier était, dans l'ensemble, déjà terminé et que nous allions être transférés. Tous étaient heureux à l'idée d'être libérés de ce calvaire. [...]

* * *

On a réuni un convoi pour Labytnangui, pour le transit. On nous a regroupés, puis chargés dans des wagons de marchandises et nous nous sommes mis en route sur la voie ferrée que nous avons nous-mêmes construite. Une fois à Salekhard, on nous a fait traverser l'Ob sur une épaisse couche de glace, nous faisant passer par groupes de deux wagons sur les rails installés temporairement. Nous sommes arrivés à la zone de transit de Labytnangui, puis, deux semaines plus tard, on nous a embarqués de nouveau dans des wagons à bestiaux équipés pour le transfert. Alors que nous passions la

gare de Djintouï, mon voisin regardait dehors et ses yeux se sont emplis de larmes. Il y avait été en 1948. Ce qui se passait dans ce camp, maintenant fermé, était un véritable enfer sur terre.

— Ce qu'on vient de vivre toi et moi, c'était du gâteau, m'a-t-il dit, plongé dans un profond désarroi, préférant ne rien me raconter de plus.

Introduction et traduction N. Simic

Notes

1 *По тюрьмам и лагерям*, mémoires dactylographiés, 371 pages, disponibles au centre d'archives Memorial à Moscou. Ouvrage répertorié sur le site <https://memoirs.memo.ru/memoir/show/id/207>. Les extraits traduits ici se trouvent aux pages 88 à 113 du manuscrit. Nous remercions Memorial de nous avoir donné accès à ce document.

2 Voir glossaire.

3 Sorte de chaland ; navire à fond plat et faible tirant d'eau, adapté à la navigation fluviale (*n.d.t.*).

4 D'après un schéma du chantier 501 daté de 1952, la colonne (ou camp) 108 se trouvait à 12,5 km à l'est de Nadym (*n.d.t.*).

5 Mot russe dérivé de *merznut'*, « geler ». Dans les régions arctiques et subarctiques, la partie du sol qui reste gelée en permanence (aussi pergélisol, en anglais *permafrost*) (*n.d.t.*).

6 Charrette à quatre roues, utilisée en Russie pour le transport des marchandises (*n.d.t.*).

7 Voir glossaire.



5. LAGPOUNKT 93 : HISTOIRE ET TOPOGRAPHIE D'UN CAMP

Samuel Verdan, Jérôme André

Chiffres et numéros

Camp de travail (ITL) de l'Ob, chantier 501: la voie ferrée qui doit relier Tchoum au fleuve Pour, en passant par Salekhard, est longue de 896 km. Au kilomètre 519, à compter depuis Tchoum, se trouve le *lagpouknt* 93, l'un des 140 camps du chantier 501, tels que répertoriés sur un schéma datant de juillet 1952 (fig. 1). Le camp jouxte la voie d'évitement de Chtchoutchi. En direction de l'ouest, la gare la plus proche se trouve à 10 km, le prochain camp à 11 km. La ville de Salekhard, quant à elle, est à plus de 300 km. En se déplaçant vers l'est, on arrive d'abord à une nouvelle voie d'évitement, après 6 km, puis au *lagpouknt* 95, 2,5 km plus loin. La prochaine station est à 44 km: c'est celle de Nadym, où la voie doit franchir le fleuve du même nom.

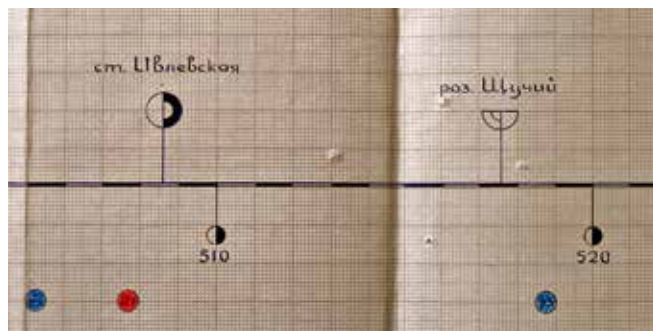


Fig. 1. Chtchoutchi et le *lagpouknt* 93 sur un schéma du chantier 501, juillet 1952.

Le *lagpouknt* 93 est un point parmi d'autres sur une ligne: vision linéaire déterminée par cette voie ferrée qui traverse les étendues désertes de la toundra sans se ramifier, sans être reliée au territoire alentour qui semble vide, presque inexistant. C'est en tout cas l'impression que donnent les schémas et les cartes du chantier 501, dressés au moment de la construction de la ligne. Si l'on s'en tenait aux archives, au point de vue de l'administration, des ingénieurs de la voie, du cartographe, on risquerait d'en rester à

cette vision réduite. Mais au-delà de la trace archivistique, le *lagpounkt* 93 est un lieu bien réel, dans toutes ses dimensions, avec son environnement naturel, ses aménagements et son histoire. C'est un camp qui mérite d'être scrupuleusement visité, étudié, décrit, interprété¹.

L'histoire

Son histoire est brève, peu documentée et cependant très riche, comparée à ce que l'on sait d'autres camps similaires. Elle est brève, car le *lagpounkt* 93 n'existe que le temps de la construction du tronçon de voie situé à proximité. Il est certainement érigé en 1950, année durant laquelle le chantier 501 au départ de Salekhard progresse de plus de 200 km en direction de Nadym. Jusqu'à quand reste-t-il en fonction ? Pour le déterminer, on dispose de deux dates. Début avril 1951, des festivités y sont organisées, pour célébrer l'achèvement de plusieurs ponts (voir le témoignage d'I. D. Marmanov, chapitre 6). On peut imaginer qu'à partir de cette date, l'occupation du camp diminue, la main-d'œuvre étant déplacée vers d'autres tronçons en construction. Moins d'une année après, le *lagpounkt* 93 n'est plus utilisé : il ne figure pas dans une liste des camps en activité le long de la voie 501, dressée en mars 1952. Le schéma de la ligne établi en juillet 1952 (fig. 1) en apporte la confirmation : le petit cercle portant le numéro 93 est colorié en bleu, signe que le camp correspondant est inactif ou désaffecté.

S'il fallait compter sur les documents d'archives, on ne saurait presque rien de l'histoire du *lagpounkt* 93. Or le hasard a voulu qu'un détenu ayant séjourné dans ce camp lui consacre un chapitre entier, dans l'ouvrage où il relate son expérience du Goulag. Grâce à ce témoignage de première main, auquel on se référera tout au long de ce chapitre, le camp devient plus compréhensible, s'anime et prend sens.

Chtchoutchi

L'endroit s'appelle Chtchoutchi, « le brochet ». Du moins est-ce le nom donné à la voie d'évitement pour la construction de laquelle le *lagpounkt* 93 a été établi. D'où sort ce toponyme, en pleine toundra, loin de tout lieu habité ? A-t-il été attribué par les premiers prospecteurs de la voie, à cause d'une heureuse pêche faite dans la rivière toute proche ? Ou emprunté aux Nénètes, qui circulent dans la région avec leurs rennes ? Quoiqu'il en soit, l'emplacement était désigné d'avance : la voie d'évitement devait être située à cet endroit précis, pour correspondre au schéma de circulation des

trains sur la ligne. Le camp qui l'accompagne, en revanche, a été judicieusement placé en fonction de critères topographiques. Ici, la toundra est gorgée d'eau, comme le montre la carte (fig. 2), constellée de petits étangs et de zones marécageuses. Les constructeurs ont dû chercher un espace propice à l'installation des bâtiments, c'est-à-dire légèrement surélevé et pouvant être drainé. Dans le périmètre du camp, les constructions se concentrent d'ailleurs dans la partie nord, plus haute que la partie sud, et sont entourées d'un réseau de drains grâce auxquels l'eau est évacuée hors de l'enceinte (voir fig. 5).

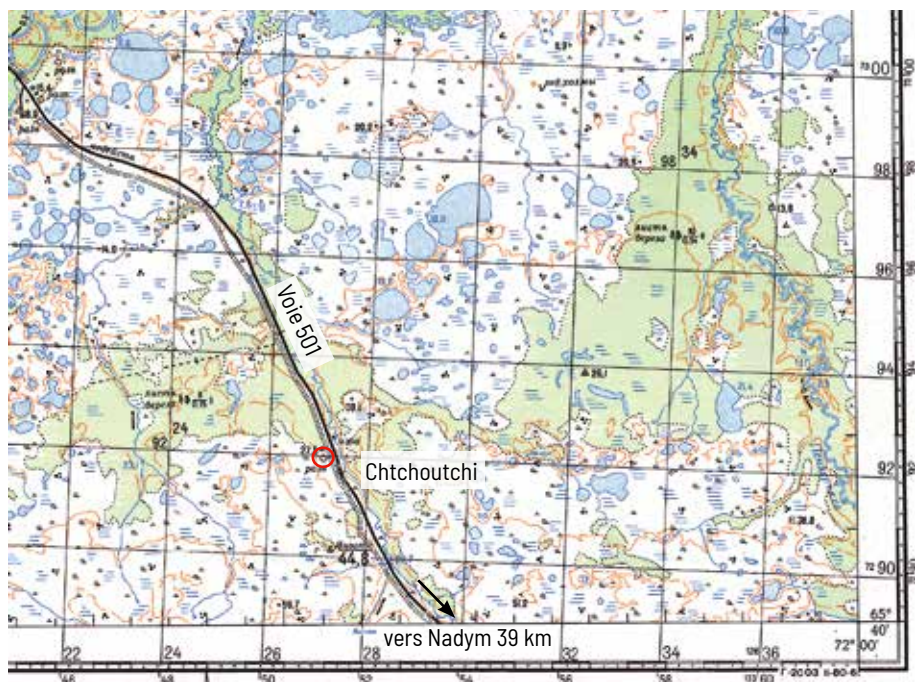


Fig. 2. L'emplacement du lagpointk 93 sur une carte de la région.

Le camp n'existe que pour le chantier. Sa seule entrée donne en direction de la voie, située moins de 150 m à l'est. Aujourd'hui, la route nouvellement construite passe de l'autre côté. Les visiteurs y parquent leur véhicule et abordent le camp par l'ouest. Ce faisant, ils ne perçoivent plus directement la logique qui, à l'origine, a présidé à l'aménagement des lieux: le cheminement premier était celui qui reliait le camp à la voie.

Aux abords du camp

L'espace du *lagpouknt* 93, comme celui de tous les camps, est d'abord défini par l'enceinte de barbelés, dont il sera question par la suite. Toutefois, des constructions s'élèvent également à l'extérieur de ce périmètre (fig. 3). Au nord de l'enceinte, un ensemble de bâtiments est destiné à ceux qui n'appartiennent pas à la catégorie des détenus : membres du personnel technique et administratif employés à la construction de la voie et à la gestion du camp, soldats de la garde et travailleurs libres. Il est difficile d'estimer combien de personnes cela peut représenter : sans doute entre 30 et 50, en partant du principe que le camp accueille environ 300 détenus et en reprenant une proportion libres/détenus telle que suggérée par les archives (Michetchkina 2000, p. 21). Ces gens logent principalement dans de grands baraquements, dont l'intérieur est cependant subdivisé en petites pièces, offrant un semblant d'intimité. Peut-être bénéficient-ils de leur propre cuisine, avec réfectoire, à moins qu'ils ne doivent aller prendre leurs repas dans l'enceinte du camp. Le groupe de bâtiments en question comprend aussi une écurie pouvant abriter une dizaine de chevaux.

À quelque 100 m de ces bâtiments, aux abords directs de la voie, s'élèvent aussi deux constructions liées à l'exploitation ferroviaire. La première sert de local de travail pour le personnel qui s'occupe de la voie d'évitement, tandis que la seconde, une simple guérite, abrite le responsable de l'aiguillage et du sémaphore.

Toujours à l'extérieur de l'enceinte, mais à proximité immédiate de l'entrée, se trouve un petit bâtiment servant d'entrepôt à outils (voir fig. 5, BIO). Ces derniers, en effet, n'entrent pas dans le camp avec les détenus, pour d'évidentes raisons de sécurité. Une forge permet d'effectuer sur place les réparations nécessaires : l'outillage employé a beau être simple (pics, pelles, masses, leviers), il n'en demande pas moins un entretien constant. La présence du local à outils souligne le lien consubstantiel entre le camp et la voie en construction. Tous les matins, les détenus y passent, pour se rendre ensuite sur le chantier.

La zone

Dans son organisation, le *lagpouknt* 93 est à la fois typique d'un camp du Goulag et unique en son genre. Il en va sans doute de même pour la plupart des camps qui jalonnent la voie 501. À ce sujet, il existe d'intéressants documents d'archives : les plans de plus d'une trentaine de camps appartenant au chantier 503, celui de la ligne venant de l'est et censée faire

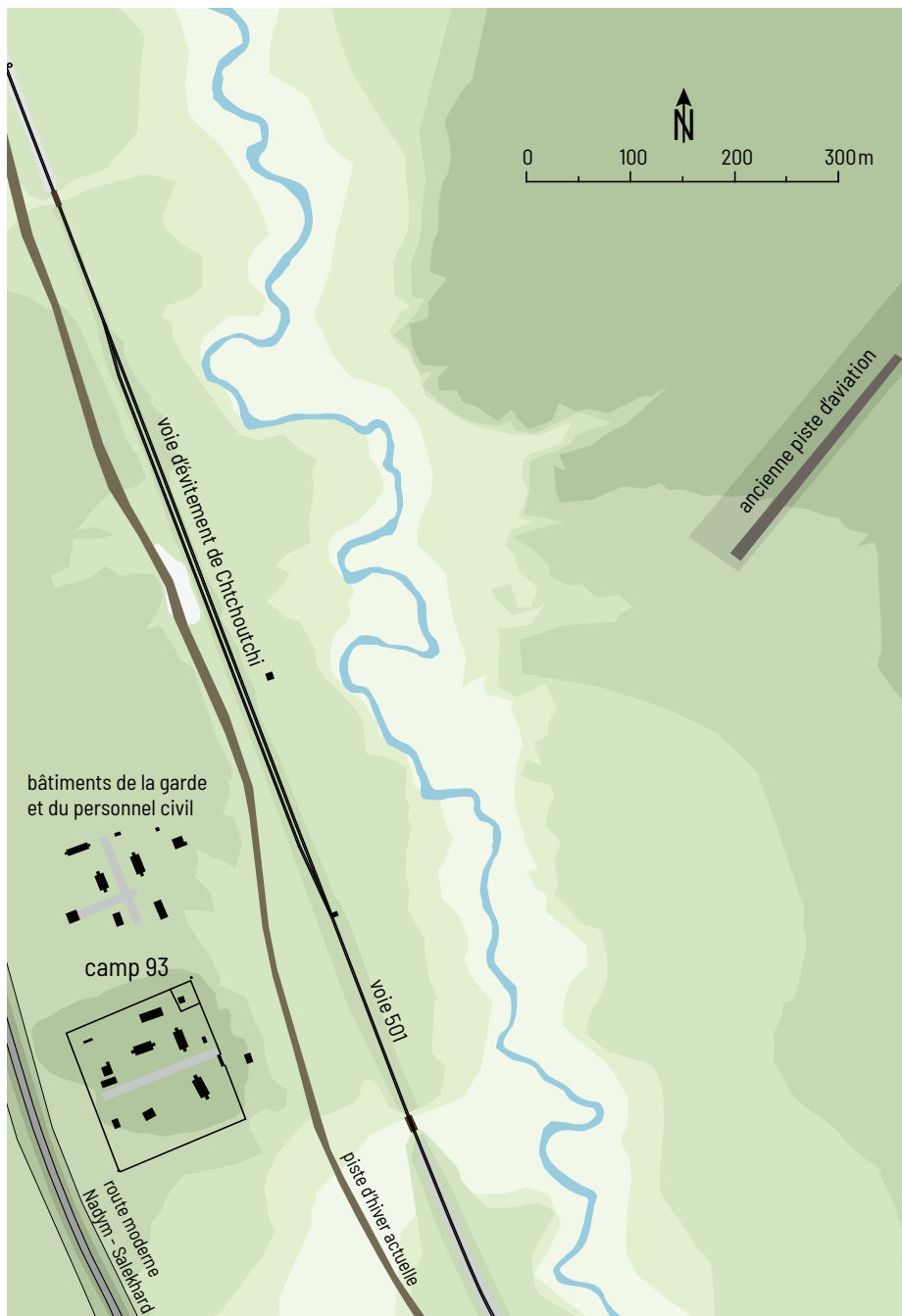


Fig. 3. Plan du lagpouknt 93 et de ses alentours.

sa jonction avec la 501 (fig. 4). À comparer ces relevés, on constate que les camps comprennent un certain nombre d'éléments récurrents, mais qu'ils sont tous différents. Variations et répétitions sur un thème donné : à partir d'un répertoire limité d'éléments préétablis, chaque camp est composé en fonction de son importance, de son emplacement et de son rôle sur la ligne, du type de détenus qu'il accueille, des besoins et de l'histoire du chantier. La simple lecture du plan ne permet pas de reconnaître tous ces paramètres, mais chaque présence ou absence constitue un indice. Ainsi convient-il de déchiffrer le plan du *lagpouknt* 93 (fig. 5).

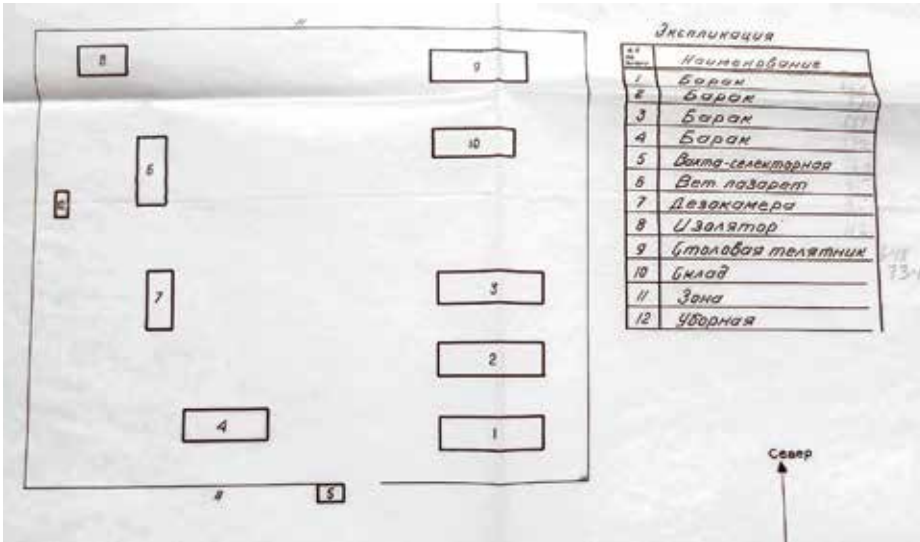
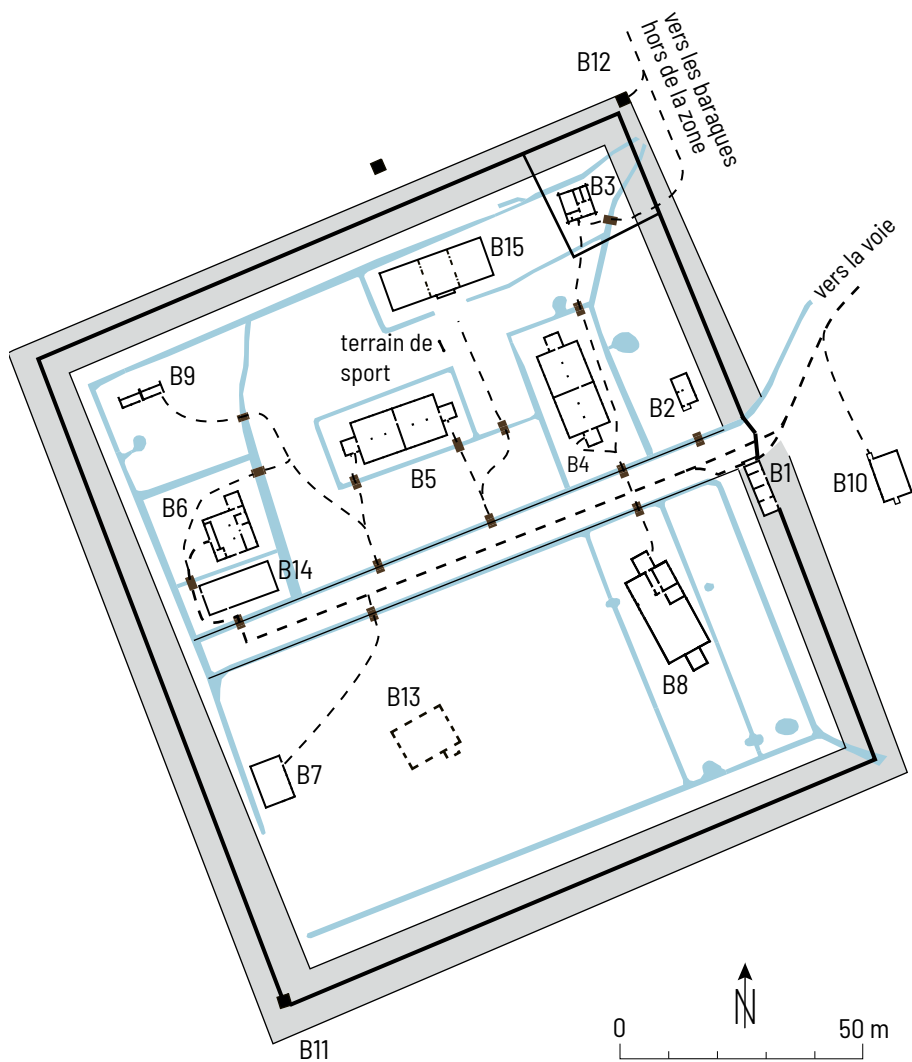


Fig. 4. Plan du camp 50 sur le chantier 503 (relevé du début des années 1950): 1-4 barak (dortoirs des détenus); 5 vakhta-selektornaïa (poste de garde); 6 vet. lazaret (infirmerie); 7 dezokamera (local de désinfection); 8 izoliator (isolateur disciplinaire); 9 stolovaïa teliatnik (réfectoire); 10 sklad (entrepôt); 11 zona (enceinte); 12 oubornaïa (latrines).

L'enceinte de barbelés constitue l'élément de base. À elle seule, elle incarne le camp, la *zona*. Elle en exprime la fonction essentielle, celle du système « Goulag » dans son entier : l'enfermement. Sur les plans des camps du chantier 503, mentionnés ci-dessus, elle ne fait jamais défaut. Quatre de ces camps semblent en cours d'installation, ou inachevés : ils ne comptent que quelques bâtiments épars, mais l'enceinte est là, même pour entourer une aire aux trois quarts vide. Il s'agit certainement de la première structure



— (thick grey line) : zone interdite	B4 : baraque est	B11 : mirador sud-ouest
— (blue line) : drains	B5 : baraque ouest	B12 : mirador nord-est
■ (brown square) : passerelles	B6 : cuisine	B13 : fondations
- - - (dashed line) : circulation dans la zone	B7 : bâtiment administratif est (?)	B14 : réfectoire (?)
B1 : poste de contrôle	B8 : bâtiment administratif ouest	B15 : baraque nord
B2 : cantine (<i>lariok</i>)	B9 : latrines	
B3 : isolateur disciplinaire	B10 : entrepôt et atelier	

Fig. 5. Plan détaillé du lagpunkt 93.

érigée par les constructeurs. Le procédé rappelle la coutume des sociétés anciennes : pour fonder une ville nouvelle, ou un lieu sacré, on en traçait d'abord le périmètre, pour créer l'espace réservé, signifier dès l'abord une limite irréductible entre le dedans et le dehors.

Cette limite fait l'objet d'une étroite surveillance, raison d'être du poste de garde et des miradors. Le premier (B1) se situe à côté du portail du camp et contrôle toutes les entrées et les sorties. On franchit l'enceinte en passant soit par le portail, qui s'ouvre pour laisser passer des groupes de détenus et des véhicules, soit par un étroit couloir attenant au poste de garde lui-même. Dans les deux cas, les procédures sont les mêmes : contrôles d'identité, décomptes, fouille. Deux miradors, quant à eux, offrent un point de vue sur la « zone interdite », le long de l'enceinte barbelée (en grisé sur le plan). Parallèlement à cette dernière, en effet, se trouvent des barrières placées à environ 5 m de distance, à l'intérieur comme à l'extérieur. Ces barrières ne constituent pas un obstacle physiquement infranchissable, comme on peut l'observer au *lagpouknt* 93, mais elles signalent la bande de terrain dans laquelle il est interdit de pénétrer, sous peine de devenir la cible des gardes placés sur les miradors.

Dans le camp, un bâtiment résume le principe de l'enfermement. C'est l'isolateur disciplinaire (B3), le *chizo*, la « prison dans la prison » (à ce propos, voir le chapitre 11). Sauf exception, chaque *lagpouknt* a le sien : il faut pouvoir enfermer sans délai et sans complication les détenus punis. La construction est solide. Souvent, elle a mieux résisté au passage du temps que les bâtiments avoisinants. Le plan est simple : un local de garde, des cachots. Si l'on se représente le système soviétique de contrôle de l'individu comme une succession de cercles concentriques, le *chizo* en est le point central. Le territoire entier de l'Union soviétique, géographiquement et idéologiquement séparé du monde qui l'entoure, forme le cercle le plus large, la « grande zone », comme l'appellent les détenus (Rossi 1997, p. 298). Vient ensuite le monde à part des détenus, le Goulag, qui comprend lui-même toute une série de subdivisions administratives, dessinant autant de cercles de taille décroissante. Ceux-là restent peut-être abstraits pour la majorité de la population carcérale. Il en va tout autrement du cercle matérialisé par l'enceinte du *lagpouknt*, cadre de vie quotidien du détenu. À l'intérieur du camp enfin, l'isolateur disciplinaire, d'ailleurs doté de sa propre clôture barbelée, contient le dernier cercle, celui du cachot individuel. Il y en a deux dans le *chizo* du camp 93, auxquels s'ajoute une cellule plus large, où plusieurs détenus peuvent être enfermés.



Fig. 6. Intérieur d'un dortoir. Au premier plan, deux supports de couchettes, déplacés de leur position initiale.

Espaces de vie

Lieu de vie des détenus, le camp est d'abord aménagé, de la manière la plus simple possible, pour répondre à quelques besoins fondamentaux : dormir, manger, se soulager, se laver. De grandes baraques permettent de loger une centaine de détenus, répartis dans deux dortoirs séparés. Le *lagpouknt* 93 en comptait probablement trois, situées dans le même secteur (B4, 5, 15). L'une d'entre elles (B15), qui était encore debout plus de dix ans après l'abandon du camp, a entièrement disparu depuis ; ses matériaux ont été récupérés, soit comme bois de chauffage, soit pour servir à d'autres constructions, ailleurs que sur le site. Dans un dortoir, chaque détenu dispose d'une étroite et courte couchette en bois. Tout est fait pour maximiser l'utilisation de l'espace : chaque châlit supporte deux doubles couchettes superposées (fig. 6).

À ce jour, l'un des bâtiments les mieux préservés du *lagpouknt* 93 est la cuisine (B6). On peut notamment y voir trois larges cuves en fonte, reposant sur les restes d'un long foyer en briques, aux trois quarts écroulé (fig. 7). La nourriture étant l'une des principales préoccupations des détenus, la



Fig. 7. À l'intérieur de la cuisine du camp. Au fond, l'étroit guichet par lequel les rations étaient servies aux détenus.

cuisine est un lieu central dans le camp. Son importance semble encore reconnue à l'heure actuelle, si l'on en croit les photographies réalisées par de nombreux visiteurs : les trois cuves y sont un sujet privilégié, à tel point qu'elles sont devenues une image emblématique du camp. Qui sait quelles quantités de *kacha*² et de soupe y ont été préparées ? La cuisine possède aussi un poêle, mais apparemment aucun four pour cuire le pain, cet autre composant essentiel de la ration du détenu. Le pain distribué sur place doit être fait dans un camp voisin, doté d'une « boulangerie », ou dans un des bâtiments situés au nord de l'enceinte.

En principe, dans les camps, les repas sont pris dans un réfectoire situé dans le même bâtiment que la cuisine, ou à proximité immédiate. Dans le *lagpouknt* 93, s'agit-il de la baraque entièrement effondrée mais encore visible, à côté de la cuisine (B14) ? C'est ce que suggère le témoignage du détenu Marmanov, qui parle d'une « voie centrale allant de l'entrée au réfectoire, qui se trouvait tout au fond de la zone ».

Dans l'angle nord-ouest du camp, à distance respectable des autres constructions, se trouvent les latrines : deux petites cahutes allongées, accolées l'une à l'autre (B9, voir fig. 8). À l'intérieur, les détenus s'asseyent



Fig. 8. Les latrines.

côte à côte, sur une longue planche surplombant la fosse. Les latrines ne sont pas chauffées. Par grand froid, il n'est assurément pas plaisant de s'y rendre, qui plus est en devant parcourir de 50 à 100 m depuis les baraques.

Pour le maintien de l'hygiène, tout rudimentaire soit-il, la plupart des camps sont dotés d'un local de douche (*bania*), accompagné d'une chambre de désinfection (*dezokamera*), où les effets des détenus sont épouillés par étuvage. Ces deux éléments semblent absents du *lagpouknt* 93. Les détenus doivent se déplacer pour avoir accès à une *bania*. En existe-t-il une dans le groupe de bâtiments situés directement au nord du camp, destinée aux travailleurs libres, mais utilisable par les détenus à intervalle régulier ? Dans ce cas, le trajet est court. Mais il se peut aussi que la *bania* la plus proche se trouve dans un camp voisin, à une distance de plus de dix kilomètres.

En revanche, le *lagpouknt* 93 dispose d'une « cantine », le *lariok* (B2), voire de plusieurs (un pour les détenus, l'autre pour les libres ?), d'après le témoignage de Marmanov. Dans ces bâtiments servant de magasin, il est possible d'acheter différents produits, en particulier des denrées alimentaires permettant d'améliorer l'ordinaire, ainsi que du tabac. À l'intérieur de la

zone, le *lariok* prend la forme d'une petite bâtisse à deux pièces (voir chapitre 2, fig. 1). Son « arrière-boutique », servant sans doute aussi de dépôt pour les effets personnels des détenus, possède une fenêtre fermée par de lourds barreaux.



Fig. 9. Fenêtre de « l'arrière-boutique » de la cantine.

Lieux de travail forcé... et de loisir

En se tenant à l'énumération qui précède, on pourrait oublier que le camp n'est pas une simple prison. Créé pour la voie ferrée, il accueille la main-d'œuvre nécessaire au chantier. Il abrite aussi différentes activités liées à la construction de la voie. Aux dires de Marmanov, un groupe d'ingénieurs et de spécialistes des ponts y ont résidé et œuvré pendant un temps. Les locaux où travaillaient ces détenus au bénéfice d'un traitement particulier se trouvaient apparemment dans l'enceinte du *lagpoungkt* 93. Dans les baraques B7 et B8 ? Il est difficile de s'en assurer aujourd'hui.

Autour des structures construites, le camp présente aussi des espaces « vides ». La partie située au sud de l'allée centrale, en particulier, est occupée par deux bâtiments seulement (abstraction faite du poste de garde, qui appartient au système de l'enceinte), séparés par une aire dégagée. Cette dernière aurait pu accueillir des baraques, mais les besoins du chantier en ont probablement décidé autrement⁵. Dès lors, elle sert peut-être de place d'appel, où l'ensemble du contingent des détenus est réuni, matin et soir, pour un décompte.

Dans la partie au nord de l'allée, entre les baraques des détenus, un autre espace dégagé sert de terrain de gymnastique durant l'été. D'après Marmanov, il s'y trouvait « une barre fixe, des barres parallèles, des anneaux et des haltères faites maison ». À ce jour, les poteaux de la barre fixe sont encore debout. La présence de ces installations a de quoi surprendre. Les détenus employés à la construction de la voie ferrée manquent-ils d'exercice physique au point de devoir s'entraîner durant leur temps libre ? Cette interrogation appelle deux remarques. Premièrement, à l'époque où Marmanov y séjourne, le *lagpoungkt* 93 a un statut particulier. Les spécialistes réunis à cet endroit afin d'accélérer la réalisation des ponts dans le secteur sont des techniciens et des ouvriers qualifiés ; ils ne sont assurément pas astreints aux travaux

physiques les plus pénibles. Ceux qui dessinent les plans restent même au bureau. C'est sans doute pour ce type de détenus que le « terrain de sport » est prévu. Seconde remarque : avec ces engins de gymnastique improvisés, c'est un aspect inattendu du camp qui se révèle, en décalage avec l'image du Goulag telle qu'elle apparaît le plus souvent (mauvais traitements, asservissement par le travail, violences). Il ne s'agit pas ici de faire une généralisation à partir d'un camp particulier, pour proposer un tableau édulcoré des conditions de vie des détenus. Mais le cas du *lagpunkt* 93, qui n'était probablement pas unique, oblige à reconnaître la coexistence de réalités variées, au sein d'un phénomène d'une grande complexité.



Fig. 10. Pins bordant l'allée centrale du camp visibles sur une photographie drone (juin 2019).

L'allée de conifères

La présence d'un terrain de gymnastique n'est pas la seule particularité, ni même la plus notable, du camp de Chtchoutchi. L'endroit se distingue davantage encore par les alignements de pins qui bordent son allée centrale (fig. 10), témoins d'un épisode singulier : des détenus, désireux

d'agrémenter leur lieu de vie et soucieux de son aspect futur, demandent de pouvoir planter des arbres à l'intérieur de la zone et en obtiennent de droit, malgré la réticence initiale des autorités du camp (voir chapitre 6).

Le projet a bénéficié de circonstances favorables. Ses instigateurs ont certainement un statut plus élevé que la moyenne au sein de la population carcérale et contribuent substantiellement à l'avancement des travaux. Plus généralement, la nature même du chantier 501, ses objectifs déclarés, les qualifications requises et les types de tâches accomplies, la manière dont les progrès sont mesurables aux kilomètres de voies posés et aux ouvrages achevés, tout cela devait avoir un effet non négligeable sur la motivation et le comportement des détenus, ainsi que sur leurs rapports avec la hiérarchie du camp. Construire une ligne de chemin de fer pionnière dans les régions polaires a peu de choses en commun avec l'extraction du charbon à Vorkouta ou de l'or dans les mines de la Kolyma, ou avec l'abattage du bois. C'est ainsi que le camp de Chtchoutchi possède sa singularité, parmi ceux des chantiers 501/ 503, et ces derniers au sein du Goulag dans son entier.

Notes

- 1 En complément à la présentation qui en est faite dans ce chapitre, le lecteur peut découvrir le *lagpouknt* 93 sur le site yamal.ch.
- 2 Bouillie à base de céréale, met de base dans l'alimentation russe.
- 3 L'élément B13, qui apparaît sur le plan, n'est pas une baraque ; il s'agit de fondations appartenant peut-être à une construction inachevée, ou plus probablement à une estrade.

Bibliographie

Michetchkina 2000 = M. Michetchkina, « О чём поведали архивы » (Ce que disent les archives), in M. Michetchkina - A. Tochtchev, *Стройка №503 (1947-1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier No 503 [1947-1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 1, Krasnoïarsk 2000, p. 15-36 (en ligne : <https://memorial.krsk.ru/Articles/503/03.htm>). Traductions de l'article dans M. Michetchkina - A. Tochtchev, *Стройка №503 (1947-1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier No 503 [1947-1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 2, Krasnoïarsk 2007, p. 27-51 (allemand, également en ligne : <https://memorial.krsk.ru/deu/Dokument/Ariicles/199850303.htm>) et p. 52-72 (anglais).

Rossi 1997 = J. Rossi, *Le Manuel du Goulag : dictionnaire historique*, Paris 1997.

6. L'ALLÉE DE CONIFÈRES

Ivan Dmitrievitch Marmanov

Ivan Dmitrievitch Marmanov (1931–2020) est un ancien prisonnier ayant travaillé sur le chantier de la voie ferroviaire Tchoum – Salekhard – Igarka. L'auteur est arrêté en 1949 à l'âge de 19 ans et écope d'une peine de dix ans de camp de travail pénitentiaire. Il est envoyé à Nadym pour travailler sur le chantier 501 en tant que géologue, puis transféré à Omsk, le 18 août 1953, où il purge sa peine jusqu'à sa libération le 23 janvier 1957. Ce n'est que cinquante ans plus tard qu'il publie son témoignage, « Le pays du soleil de bois »¹, dans lequel se trouve un chapitre entier sur Chtchoutchi, un des camps par lesquels il est passé.



La mise en circulation des trains sur le tronçon Salekhard – Nadym de la voie de chemin de fer stalinienne « Tchoum – Salekhard – Igarka » dans les délais impartis était presque impossible. Les cours d'eau y étaient pour quelque chose. Le temps pressait et cinq autres ponts franchissant rivières et ruisseaux étaient encore à l'état de projet. Il a été décidé de ne pas attendre la documentation des projets et de construire les ponts en mobilisant des constructeurs de ponts expérimentés qui purgeaient leur peine dans les camps du chantier 501. En l'espace d'une semaine, les constructeurs émérites ont été réunis en une seule colonne. En quelques jours, ils ont pu, après inspection des points de passage, rassembler tout le matériel nécessaire à la détermination des longueurs et des structures des ponts, à l'exception des données géologiques. La collecte de ces données avait été réalisée trois mois auparavant pour trois cours d'eau, mais il en restait encore deux.

Les constructeurs de ponts élaboraient jusqu'au couvre-feu des plans de travail dans les locaux de la PPU², situés dans la partie administrative du camp et dont l'entrée se faisait par un passage supplémentaire surveillé par des gardiens non armés, en service 24 heures sur 24.

Les constructeurs de ponts travaillaient de 8 h du matin à 10 h du soir. Le repas leur était apporté sur le lieu de travail afin de gagner du temps. Ils dînaient à différents moments de la journée également dans les locaux de la PPU. La nourriture était abondante. En plus de ce qui était prévu dans le menu du jour, on leur apportait des *pirojki*, des beignets, du poisson frit, du *kompot* et du thé; ils pouvaient à tout moment prendre un en-cas sans quitter la pièce. Le chef du camp et l'ingénieur en chef de la colonne rendaient souvent visite aux responsables de projet pendant la journée et le soir. Les structures des ponts devaient être conçues en tenant compte des matériaux de construction disponibles. Les structures métalliques ou en béton armé étaient exclues en raison de la durée de livraison. La mise en place de ponts provisoires en treillis métalliques avec des poutres de type Howe était interdite sauf autorisation spéciale du ministre des Chemins de fer. Ces ponts, où l'on utilisait des structures métalliques de toutes sortes, étaient automatiquement nommés « constructions ministérielles ».

Les constructeurs de ponts de tout le chantier 501, tous réunis dans un seul et même camp, se sont rapidement montrés dignes de la confiance qu'on leur avait accordée. La construction des cinq ponts a débuté simultanément. Des projets de caissons servant d'appuis aux tabliers des ponts ont été établis pour les cours d'eau et les lits fluviaux sur lesquels les données géologiques n'avaient pas été collectées. On avait tout pour construire ces ponts: les charpentiers hautement qualifiés, les rondins de bois, le matériel pour traiter le bois et de l'enrochement. Il y avait aussi des contremaîtres qui, alors qu'ils étaient encore en liberté, avaient dû construire des caissons sur des petits cours d'eau.

Le succès fut inattendu. Tous les ponts ont été construits avant l'échéance prévue. Ce sont ces mêmes constructeurs de ponts qui ont, avec l'aide des ingénieurs, installé en deux jours une scène en plein air avec de nombreuses rangées de bancs dans le camp.

Avant la fête, on avait installé à l'entrée du réfectoire du camp d'énormes pancartes annonçant un ensemble de représentations artistiques le 6 avril pour les participants au rassemblement.

On se préparait non seulement à l'arrivée des artistes, mais aussi à celle des constructeurs d'autres colonnes, qui avaient mis en œuvre les ponts, dont les projets avaient été établis dans l'ITL.

La construction des ponts avait permis de livrer, par wagons et en avance sur le calendrier, les matériaux de construction principaux — des rails et des traverses — destinés à relier le tronçon déjà prêt à celui construit entre-temps depuis le fleuve Nadym, en direction de Salekhard.

Le 6 avril, les représentations artistiques eurent lieu dans le camp de Chtchoutchi qui, dès lors, fut considéré comme privilégié. Les prisonniers du camp en étaient très enthousiastes. Et les conditions de détention étaient bien meilleures que dans d'autres camps. La nourriture était variée. Dans les cantines, vous pouviez acheter tout ce dont vous aviez besoin. Les détenus de cette zone travaillaient pour le résultat final, pour les *zatchioty*³, c'est-à-dire pour la liberté et pour une rémunération décente, ce qui leur permettait de subvenir à leurs propres besoins et d'envoyer un certain montant à la maison une fois par trimestre. C'est aussi pour cette raison que la discipline régnait dans le camp, ce qui plaisait non seulement aux gardiens, mais aussi aux dirigeants.

En été, le camp était équipé d'un terrain de sport : une barre fixe, des barres parallèles, des anneaux et des haltères faites maison. Les personnes plus âgées qui n'étaient pas intéressées par les équipements sportifs s'occupaient de l'aménagement autour des baraques en plantant des parterres de fleurs ou en pavant les trottoirs.

L'ingénieur et constructeur de ponts Vadim Ossipovitch Boutousov eut l'idée de planter une allée de conifères dans le camp. Il expliqua aux détenus l'intérêt de son projet avec optimisme :

— Dans quelques années, nous serons tous en liberté et les trains de voyageurs « Moscou – Igarka » circuleront sur notre voie de chemin de fer. Des flux entiers de touristes brûleront d'envie d'atteindre l'Ob, l'Ienisseï, de se rendre dans les parcs nationaux subpolaires, de parler avec les minorités autochtones du Nord, de pêcher dans les innombrables cours d'eau et lacs du Grand Nord, de se promener sur des traîneaux tirés par des rennes ou des chiens, d'admirer les aurores boréales, de se prendre en photo sur le cercle polaire, aux différents endroits où la voie ferroviaire que nous avons construite le coupera.

La direction du camp n'a pas tout de suite autorisé la plantation d'une allée d'arbres, invoquant les règles de sécurité et de surveillances. Des arbres dans la zone empêcheraient, en particulier la nuit, les gardes des miradors de différencier une personne d'un arbre.

Lorsque le chef du camp et le commissaire examinèrent l'esquisse de l'aménagement du camp réalisée par Vadim Ossipovitch, ils furent saisis par l'envie de mettre en œuvre cette idée aussi vite que possible. Ils ont particulièrement apprécié le projet d'une voie centrale allant de l'entrée au réfectoire, qui se trouvait tout au fond de la zone. On prévoyait une avenue de 80 mètres de long⁴, dont la part praticable, exécutée en bois, serait de 6 mètres de large. « L'avenue sera en pavés de bois, disait Boutousov,

elle nous épargnera la saleté amenée par les chevaux en été lorsqu'ils apportent des produits au réfectoire. Elle servira également de plateforme pour les appels. L'avenue sera bordée de canaux de drainage formés par des petits talus, le long desquels l'on plantera des pins. Devant chaque baraque, chaque bâtiment, seront construits de petits ponts en voûte ajourés, ornés de balustrades. Quand, par temps pluvieux, l'eau coulera dans les canaux, on y verra un petit bout de Venise. Cette impression sera renforcée par les nombreux petits ponts voûtés permettant de traverser les canaux. » « Tu rêves trop », lui disaient ses camarades. Ce à quoi il répondait gentiment : « Il n'y a qu'à la morgue que les gens ne rêvent pas. »

L'un des rêves de Vadim Ossipovitch s'est rapidement réalisé. L'avenue reliant l'entrée au réfectoire a été construite, les canaux ont été aménagés soigneusement, puis plus soigneusement encore, ainsi que les ponts avec des balustrades arrondies. Des détenus dispensés d'escorte ont amené les pins, tous plus beaux les uns que les autres : ils faisaient tous 1,20 m de haut et avaient de belles couronnes.

Quand les travaux furent terminés, il y avait de quoi être émerveillé. Des hauts gradés d'autres camps sont venus admirer le résultat, qui fut approuvé, même par le procureur du chantier.

Tandis que Vadim Ossipovitch continuait à songer à l'avenir :

— Lorsque les trains circuleront régulièrement sur ce tronçon, la région va se transformer. Les camps disparaîtront, les arrêts et les gares seront achevés et cet endroit ne s'appellera plus Chtchoutchi. Le conducteur annoncera : « Camarades, notre train est arrivé en gare d'*Allénaïa*⁵, le temps d'arrêt prévu est de vingt minutes ». Les Nénètses monteront à bord des trains avec leurs souvenirs. Ici même, il y aura un magasin dans lequel on pourra acheter tout ce qui pousse dans la région : des canneberges, des airelles, des mûres et des champignons. Dans un café, on pourra goûter n'importe quel plat national à base de renne ou de poisson de la région. Je suis sûr qu'à cet arrêt, poursuivait Vadim Ossipovitch, le train s'arrêtera aussi longtemps que dans de grandes gares. Il n'y a aucune honte à s'attarder dans un tel endroit. Il y en aura des choses à voir, mais, surtout, ils seront convaincus que les constructeurs de la voie ferrée, aussi difficile que cela ait pu être, ont toujours mis l'accent sur la beauté : ils l'ont préservée là où elle existait déjà et l'ont créé là où elle n'existait pas. Notre allée s'étendra jusqu'au ciel et ses conifères chuchoteront à chacun des visiteurs : « Aimez la vie et rendez-la belle ! »

Introduction et traduction N. Simic

Notes

- 1 Страна деревянного солнца, Tioumen 2008. L'extrait traduit ici est le sixième chapitre de l'ouvrage, p. 38-42.
- 2 Voir glossaire.
- 3 Décomptes en vue d'une réduction de peine (voir glossaire)(*n.d.t.*).
- 4 Le texte original porte « huit », mais l'allée centrale du camp 93 mesure près de 120 mètres. Il est probable que Marmanov ait écrit « huitante » et qu'une erreur se soit glissée dans l'édition russe (*n.d.t.*).
- 5 Jeu de mot faisant référence à l'allée de pins aménagée par les zeks dans le camp de Chtchoutchi (*n.d.t.*).



7. LES MÉLÈZES DE SIBÉRIE, TÉMOINS SILENCIEUX DE TEMPS TUMULTUEUX

Samuel Amos, Mathieu Logeais

Le camp de Chtchoutchi se situe au cœur de la toundra sibérienne, dans le Grand Nord russe. Cette région de l'Arctique défraie régulièrement la chronique en raison de l'impact des changements climatiques qui y sont observés. Chtchoutchi est juste un point sur une carte, mais qui se révèle être un terrain de recherche des plus intéressants pour les sciences de l'environnement. Afin de mieux appréhender le passé de ce site, il serait insuffisant de s'arrêter aux vestiges laissés par l'homme. L'histoire de la voie 501 est indissociable de son environnement naturel. Si les vestiges encore présents sur place sont une source directe d'information, exploitée dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, d'autres témoins, insoupçonnés, sont également toujours présents.

Les plus anciens ont 350 ans passés et les plus jeunes environ 13 ans : ce sont les mélèzes de Sibérie et les bouleaux communs. Ils enregistrent mois après mois des informations climatiques et météorologiques depuis plus de trois siècles. Ce chapitre s'intéresse à la végétation et plus particulièrement à la population forestière présente sur le site et dans les environs. Grâce à des méthodes d'investigation scientifiques, il est possible de reconstruire le passé climatique de ce site et de déterminer l'importance de l'impact anthropique de l'activité du chantier 501 sur l'environnement¹.

Dans un contexte mondial fortement marqué par une hausse des températures, l'Arctique est une région où les températures ont augmenté deux fois plus vite que sur le reste du globe depuis 1980. La dernière décennie a connu à elle seule un réchauffement de 0,75° C (Cohen *et al.* 2020). Le réchauffement de l'Arctique et ses conséquences sur les écosystèmes font d'ailleurs l'objet de multiples études scientifiques, s'intéressant à la fois à la perte d'habitats d'espèces endémiques, aux changements de la couverture végétale, à la fonte du pergélisol et aux répercussions sociales.

Contexte géographique

Comprendre l'emplacement géographique du camp 93 est primordial pour mieux percevoir l'environnement naturel, sa faune et sa flore. La zone d'étude chevauche deux aires biotiques terrestres majeures : la toundra et la taïga (fig. 1). On retrouve le biome de type toundra dans les régions de hautes latitudes ou de hautes altitudes, au-dessus de la limite supérieure de la forêt, avec une température annuelle moyenne inférieure à 0°C , des quantités de précipitations et une activité éolienne trop importantes pour qu'une végétation forestière puisse se développer. Bien que la végétation de la toundra varie fortement à l'échelle locale et régionale, elle est principalement composée d'arbustes nains, d'herbacées, de mousses et de lichens. Plus humide et avec des températures légèrement plus élevées, la taïga représente quant à elle le biome sibérien le plus important en superficie. Son climat est généralement froid, avec une température moyenne négative plus de six mois par année. Sa végétation se compose surtout de conifères, de mousses, d'arbustes et de lichens (Day 2006).

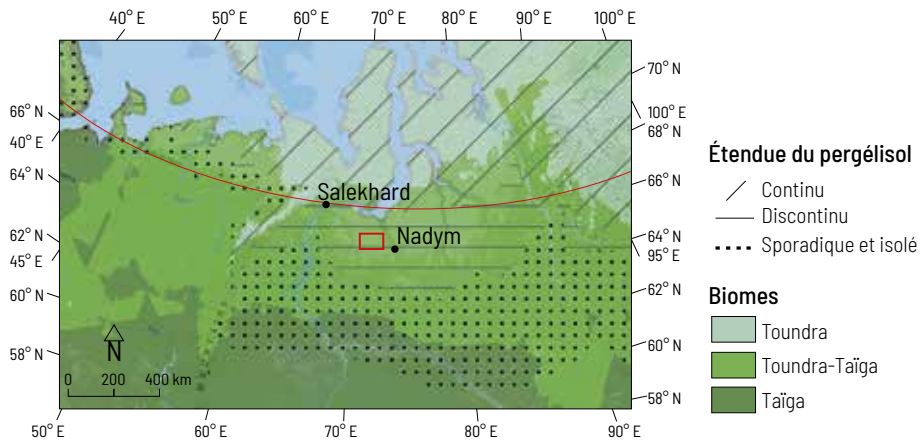


Fig. 1. Nord de l'Oural et de la Sibérie occidentale : pergélisol et biomes. Dans le rectangle rouge, la zone d'étude.

Notre zone d'étude se situe sur la surface marécageuse d'une plaine fluvio-lacustre dont l'altitude est comprise entre 25 m et 30 m au-dessus du niveau de la mer. Le sol est principalement composé de sable alluvial avec quelques couches argileuses.

Le climat local est semi-continentale, avec une température moyenne de -34°C en hiver et $+10^{\circ}\text{C}$ en été. La région est influencée par les masses d'air océaniques provenant de l'Arctique et continentales provenant de l'Asie, favorisant ainsi des conditions météorologiques très variables. La période s'écoulant d'octobre à mars est normalement très froide, avec une couverture nuageuse persistante, des chutes de neige intenses et de courtes périodes plus chaudes. Le printemps est plus lumineux, venteux, avec de faibles précipitations, alors que la période juin-juillet est souvent nuageuse et ponctuées de précipitations intenses mais sporadiques. Enfin, l'automne connaît une couverture nuageuse persistante, ainsi que des épisodes de pluie réguliers. Dans la région de Nadym, la température annuelle moyenne de l'air a augmenté d'environ $+0,05^{\circ}\text{C}$ par année entre 1960 et 2017 (Kukkonen *et al.* 2020), illustrant ainsi le réchauffement rapide de la région.

Pergélisol et végétation

La région du Iamal et celle de Nadym se situent dans une zone dont le sol se caractérise par du pergélisol discontinu. Le pergélisol est défini comme une couche de sol gelé en permanence, dont la température reste inférieure à 0°C pendant au moins deux années consécutives. Le pergélisol est composé d'une couche active, affectée par un dégel estival limité et d'une couche gelée en permanence (fig. 2). On retrouve du pergélisol sur 24 % de l'hémisphère nord et environ 80 % de la Sibérie. Notre site de recherche se situe à la limite entre une zone de pergélisol continu (le pergélisol est

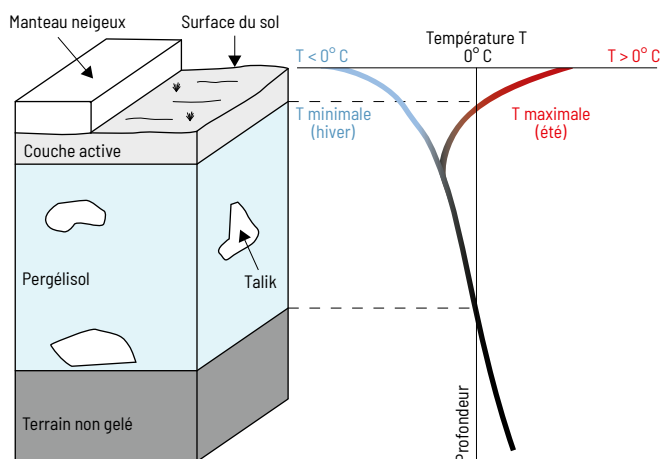


Fig. 2. Les couches de terrain dans une zone de pergélisol.

présent partout) et discontinu (l'occupation spatiale du pergélisol est interrompue par du sol non gelé). L'épaisseur du pergélisol peut aller de quelques mètres à 740 mètres de profondeur selon le lieu (Singh *et al.* 2011). En général, l'épaisseur de la couche active varie chaque année en fonction des conditions climatiques ; elle est également influencée par des facteurs tels que la couverture neigeuse, la couverture végétale, la topographie, ou l'hydrologie. En outre, des études ont montré que l'évolution de la température du pergélisol et l'évolution de son dégel influencent la végétation présente au-dessus, en fournissant davantage d'humidité au sol et en favorisant ainsi l'expansion et la croissance des plantes.

La végétation présente à Chtchoutchi se compose surtout d'arbustes bas, d'herbes, de mousses et de lichens, ainsi que de forêts clairsemées de bouleaux et mélèzes (*Larix Sibirica*). Ces peuplements forestiers se situent principalement sur des terrains bien drainés ; en revanche, certains peuplements présents dans des zones humides dépérissent par excès d'humidité et à cause de la déstabilisation du sol. Les zones mieux drainées sont aisément repérables à l'œil nu : elles sont souvent couvertes de lichen et ont l'apparence d'un tapis blanc en surface, tandis que dans les zones où l'humidité est excessive, les arbres ont tendance à pourrir et à pencher, nous donnant ainsi l'impression d'observer une forêt « ivre ». Cette végétation évolue rapidement : les travaux de télédétection (étude des images satellites) que nous avons menés ont montré une croissance significative de l'occupation du sol par des forêts éparses et des arbustes (fig. 3). Une nette diminution des sols nus a également été observée. Il semble qu'une telle évolution de la couverture du sol indique une amélioration des conditions de croissance des arbres et donc un réchauffement.

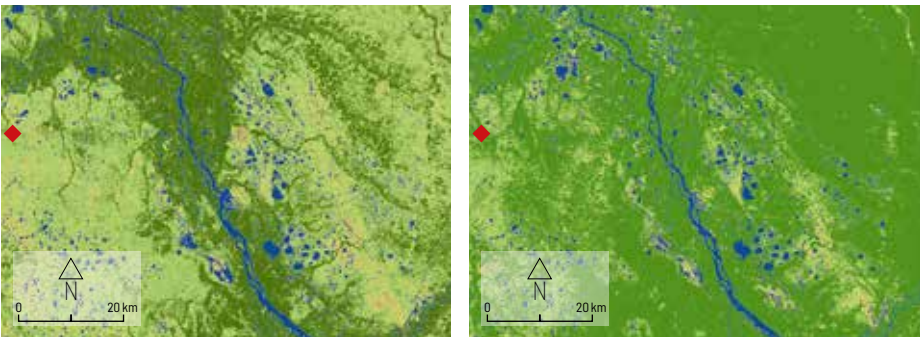


Fig. 3. Évolution de la couverture végétale dans la zone d'étude d'après les images satellites, entre 1985 (gauche) et 2018 (droite). En rouge, le site de Chtchoutchi.

Le mélèze comme marqueur

Parmi la végétation présente, notre attention s'est portée sur les mélèzes. Le *Larix sibirica*, ou *Mélèze de Sibérie*, a une grande capacité d'adaptation. Il peut se développer dans divers types de conditions environnementales. Cette espèce est reconnue pour être un bon marqueur climatique.

Un cerne, un an

La dendrochronologie (du grec *dendron* = arbre, *chronos* = temps et *logos* = étude) est la science qui s'intéresse à l'étude des cernes de croissance des arbres. La méthode que nous avons employée consiste à prélever un échantillon d'arbre sous forme de carotte. Pour chaque arbre, nous prélevons une ou plusieurs carottes, enregistrons ses coordonnées géographiques et prenons une photographie afin d'estimer sa taille. Les carottes sont séchées, poncées et polies, afin que tous les cernes soient visibles. Ces derniers sont ensuite comptés, et leur taille est mesurée et enregistrée (« pointage »). Les cernes sont datés en fonction de l'année de prélèvement de la carotte et leur nombre permet d'estimer l'âge d'un arbre (1 cerne = 1 an). Leur taille, qui dépend des conditions environnementales, renseigne sur la croissance variable de l'arbre tout au long de son existence. En combinant les informations fournies par plusieurs carottes « pointées », il est possible d'établir la chronologie de croissance d'une espèce d'arbre sur une longue période, pour un site de prélèvement donné. Analyser la tendance de croissance permet ensuite de reconstituer les conditions environnementales dans lesquelles les arbres se sont développés².

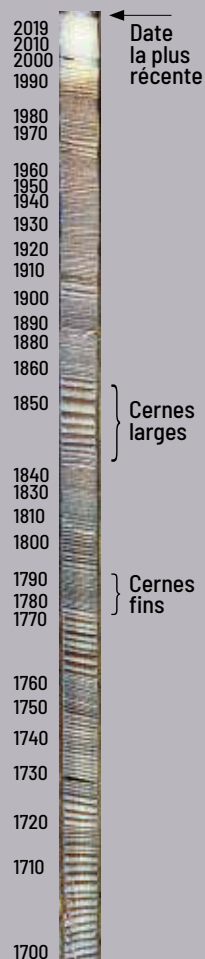


Fig. 4. Carotte : les cernes (et leur datation) de l'un des plus vieux mélèzes échantillonnés à Chtchoutchi.

Par exemple, si l'humidité du sol est trop élevée, le tronc du mélèze atteint rarement sa hauteur et sa largeur maximales. Parmi toutes les espèces de mélèzes, *Larix sibirica* est le plus sensible au pergélisol. Le manque d'air et la basse température dans le sol entraînent une forte diminution de la productivité des peuplements d'arbres (Abaimov 2010). Dans notre zone d'étude, la période de croissance du mélèze s'étend sur environ soixante jours, soit entre la mi-juin et la mi-août (Osawa *et al.* 2010); elle dépend directement du dégel de la couche active, de la fonte du manteau neigeux et de la température de l'air. Dans cette région, on considère généralement que la température de l'air est le facteur le plus important pour la croissance du mélèze. Sur les échantillons que nous avons prélevés, il est aisé d'observer l'effet des conditions environnementales. Une courte période de croissance, combinée à un environnement relativement froid, entraîne le développement incomplet des cernes, la formation de cernes très fins, voire l'absence complète de cerne pour une année. Sur les carottes étudiées, la taille des cernes varie entre 0,02 mm et 4 mm de largeur; leur absence a aussi été régulièrement relevée.

Sites d'échantillonnage

Afin de faciliter les travaux et de pouvoir comparer les différents sites étudiés, l'ensemble de la zone a été divisée en quatre sites d'échantillonnage distincts, autour du camp de base. Nous avons sélectionné ces sites en fonction de leur accessibilité, de la présence de mélèzes, de leur emplacement par rapport au camp 93 et de la potentielle activité anthropique passée. Chaque site répond à ces critères de manières différentes.

Le site que nous avons dénommé « Airfield » (AF) est situé à environ 900 m au nord-est du camp. Au cours de l'expédition, Vadim Gritsenko a mentionné l'hypothèse que la zone pourrait avoir été utilisée comme terrain d'aviation pendant la période soviétique. Un ancien aéronef accidenté se trouvant à proximité de la piste d'atterrissage présumée corrobore cette hypothèse. Le site AF est une zone plane et bien drainée; la couverture végétale, avec une dominance de lichens (*C. rangiferina*), comprend également des peuplements de mélèzes, de bouleaux, ainsi que quelques pins (*Pinus sibirica*) isolés. L'image satellite montre la piste couverte de mélèzes et de bouleaux (fig. 5). À l'extérieur du rectangle formé par le terrain d'aviation, la zone a aussi été déboisée. Des souches avec des marques de haches et des troncs laissés à proximité sont encore visibles. Malgré la dégradation des souches, il a été possible d'échantillonner certaines d'entre elles et de situer

la date de coupe aux alentours de 1916. Il n'y a aucun doute sur le fait que la forêt a été complètement rasée dans un périmètre d'environ 40 m autour de la piste. La présence des troncs abattus indique que le bois n'a pas servi, bien qu'il s'agisse d'un déboisement volontaire. Étant donné sa date, cette coupe ne peut pas être mise en lien avec le chantier 501. On ignore donc sa raison, toutes les hypothèses restant possibles quant à la succession d'activités humaines qui ont marqué cet endroit.

Les arbres échantillonnés sur la piste sont relativement jeunes, le plus vieux d'entre eux ayant un âge estimé de 33 ans en 2019. Cette indication nous permet de déduire un abandon complet de la piste au plus tard aux alentours de 1986. AF est un site particulier. C'est l'un des seuls endroits de la région où une telle surface de sol nu a connu un repeuplement récent et massif de bouleaux et de mélèzes. Des recherches complémentaires permettraient certainement de déterminer si le facteur anthropique a favorisé cette recolonisation rapide du sol.

Le site « Out There » (CT) est situé à environ 12 km au nord-ouest du camp de base. Il s'agit d'une zone marécageuse comprenant des mélèzes,

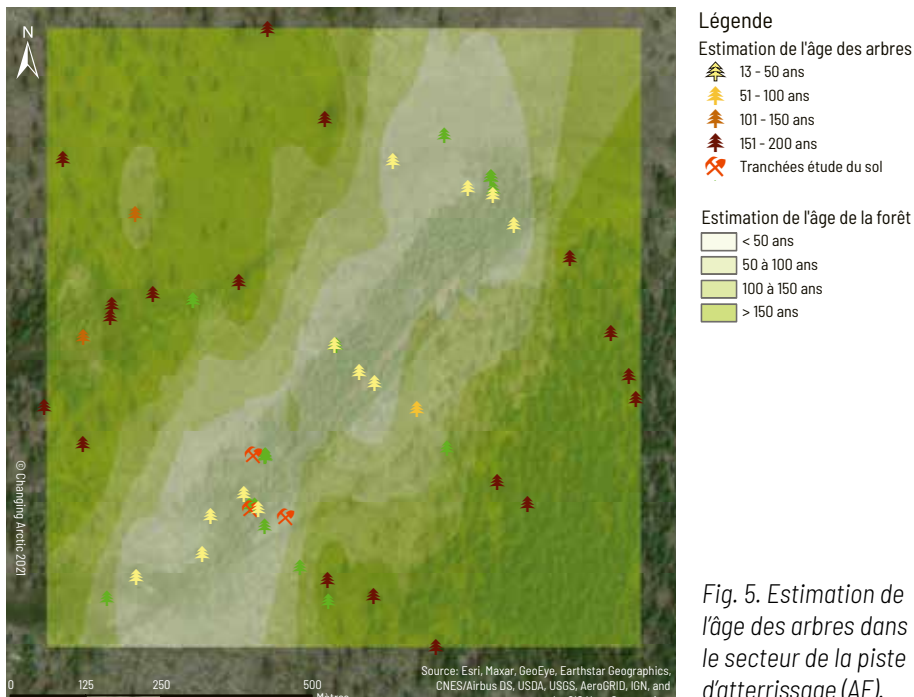


Fig. 5. Estimation de l'âge des arbres dans le secteur de la piste d'atterrissage (AF).

des pins, de la végétation naine et des mousses. Une grande majorité des arbres sont penchés, en raison de l'instabilité du sol. Il s'agit ici d'une forêt « ivre », probablement en fin de vie. Cet excès d'humidité n'a pas facilité l'accès au site et aux arbres. Après discussion avec V. Gritsenko, nous avons estimé que ce site pouvait correspondre à une zone n'ayant pas connu d'activités humaines en lien avec la construction de la voie ferrée. Selon l'historien russe, ces activités pouvaient s'étendre sur un rayon de 5 km autour d'un camp. Le site CT se trouve bien au-delà.

Le site d'échantillonnage « Chtchoutchi » (GU) correspond à l'emplacement du camp 93. Les arbres présents au moment de la construction ont tous été défrichés et utilisés sur place. On s'attendait par conséquent à y trouver des arbres relativement jeunes, ayant poussé après l'abandon du camp. La végétation du site se compose effectivement de mélèzes et de bouleaux ayant recolonisé le site, ainsi que de pins de Sibérie (*Pinus Sibirica*), plantés lorsque le camp était en activité (voir chapitre 6). Étant donné le jeune âge de ces arbres (fig. 6), le site a été exclu de l'analyse dendroclimatique. Signalons néanmoins que le plus vieil arbre échantillonné en 2019 avait

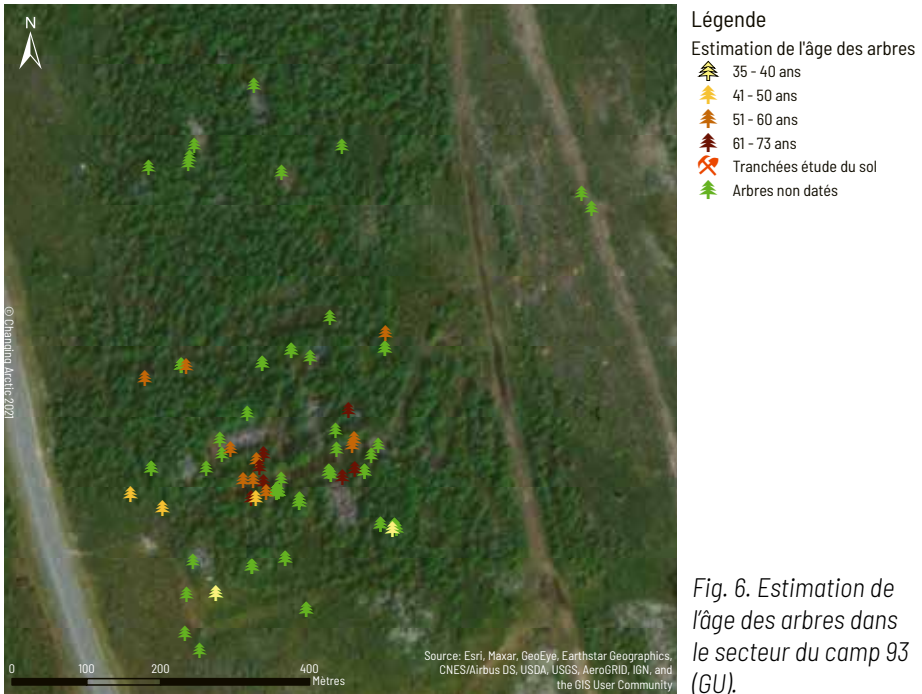


Fig. 6. Estimation de l'âge des arbres dans le secteur du camp 93 (GU).

un âge estimé de 70 ans, ce qui corrobore les témoignages sur l'abandon du camp au début des années 1950.

Le site « Voie ferrée » (VF) est situé à proximité du camp (550 m). Les arbres ont été échantillonnés selon un transect perpendiculaire à la voie ferrée. Il s'agit d'une zone mixte de sol drainé et de terrain humide et marécageux. Le site a été relativement épargné par le défrichement, les arbres formant des peuplements denses, principalement composés de mélèzes, de bouleaux et de rares pins. Notre étude indique que la forêt n'a pas été rasée au-delà d'un certain périmètre autour du chantier. Les arbres échantillonnés sur place sont tous plus vieux que le chantier et notre spécimen échantillonné le plus âgé (environ 336 ans) provient de ce site.

La température plus rude que les hommes

L'expédition de 2019 a permis de prélever plus de 120 carottes d'arbres sur les sites AF, CT, GU et VF. Grâce à elles, il a été possible de construire trois séries chronologiques, pour AF, CT et VF (les arbres échantillonnés sur le site GU étant trop jeunes pour notre analyse). La comparaison de nos résultats avec ceux d'autres travaux scientifiques permet d'établir que le niveau de fiabilité de nos trois chronologies, pour l'étude de la relation entre le climat et la croissance des arbres, est suffisamment élevé. Le site AF permet de couvrir la période allant de 1822 à 2019, CT celle de 1750 à 2019 et VF celle de 1684 à 2019.

Après avoir standardisé les chronologies obtenues, il a été possible de comparer la croissance des arbres sur les trois sites (fig. 7). Depuis les années 1830, la tendance est similaire sur les trois sites, bien que le site AF montre une croissance accélérée depuis les années 2000, possiblement due à un meilleur drainage naturel du terrain. Ces résultats suggèrent que les facteurs influençant la croissance des arbres sont régionaux plutôt que spécifiques à chaque site d'échantillonnage. À ce stade, il est donc possible d'avancer que l'activité humaine liée à la construction de la voie 501, relativement courte comparée à l'âge moyen des arbres, a eu très peu d'impact sur l'environnement. Elle ne semble pas avoir provoqué de modification substantielle du sol et du pergélisol, susceptible d'altérer la croissance des arbres. Cette dernière, en revanche, est directement altérée par le réchauffement global et ses répercussions dans le Grand Nord russe. Des températures plus clémentes favorisent l'allongement de la période de croissance des arbres. Cette observation montre que le caractère inhospitalier de la région, pour les mélèzes, était tel que le changement d'un facteur (la température) modifie

rapidement leur développement. En résumé, une activité humaine peut-être intense, mais de courte durée, a peu d'impact sur les arbres, tant ces derniers sont soumis à la rudesse du climat. Ces premières conclusions nous autorisent à construire une chronologie de croissance unique pour la région, associant celles de nos trois sites, et donc de dépasser le cadre géographique restreint de Chtchoutchi.

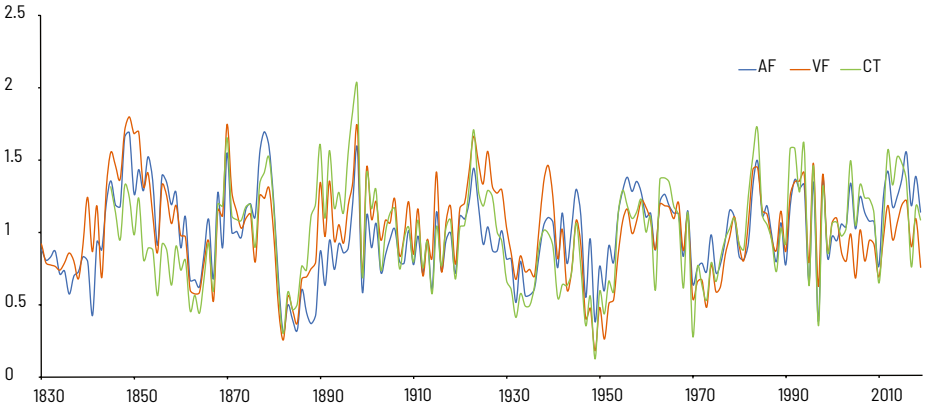


Fig. 7. Chronologie de croissance des sites AF, VF et CT. Les tendances de croissances sont très similaires d'un site à l'autre.

Relation entre le climat et la croissance des arbres

Ayant identifié le facteur principal de croissance des arbres échantillonnés — le climat — et déterminé qu'il s'applique à une échelle régionale, il nous est possible d'affiner l'analyse. Pour la période 1901–2018, la corrélation entre la température des mois de juin-juillet et celle du mois d'avril permet de déduire que la croissance des arbres de la zone d'étude dépend principalement de la température estivale et moins des précipitations. Par ailleurs, le taux d'humidité ambiante semble avoir un effet positif sur la croissance des arbres durant les premiers mois de l'année, puis négatif durant l'été, devenant probablement trop élevé à cette saison. En hiver, le manteau neigeux agit comme un isolant et protège le système racinaire des arbres, avec un impact positif sur la croissance de ces derniers après l'hiver. Il serait intéressant d'étudier l'évolution du manteau neigeux, afin de déterminer plus précisément l'importance de son rôle pour la croissance des végétaux de la région.

Conclusion

Notre étude environnementale avait pour but initial d'évaluer l'impact des activités anthropiques et de l'évolution du pergélisol sur une population d'arbres, dans une région qui connaît de rapides changements climatiques. La campagne de terrain de 2019 nous a permis de réaliser un travail sur la base de nos propres échantillons et de faire des observations certes ponctuelles, mais pouvant être transposées à une plus large échelle.

Une des hypothèses de départ consistait à prédire que les arbres échantillonnés sur des sites distincts présenteraient des tendances de croissance différentes, en fonction de leur proximité avec des zones touchées par l'action de l'homme. À quelques exceptions près, les résultats de nos analyses tendent à montrer le contraire. Il est vrai que la construction de la voie ferrée, l'implantation d'un camp et l'aménagement d'une piste d'aviation ont altéré la couverture végétale. Les traces en sont encore visibles, comme autant de cicatrices dans le paysage (zones déboisées, ou rapidement recolonisées). L'impact de ces activités reste cependant de faible ampleur. En particulier, l'épisode très bref, bien qu'intense, du chantier 501 aura eu une incidence minime sur la croissance directe des peuplements d'arbres. L'évolution du climat, ainsi que des facteurs environnementaux locaux tels que les sols ou l'humidité, ont un effet autrement plus important. Ce qu'on peut observer à Chtchoutchi est bien le résultat d'un changement global, dont les conséquences se mesurent aujourd'hui au cœur de chaque arbre : des mélèzes, probablement aussi des pins et des bouleaux, dont le témoignage mérite d'être recueilli avant qu'ils ne dépérissent « d'ivresse » (fig. 8).

Notes

- 1 Pour une présentation de nos résultats avec davantage de références bibliographiques, voir le blog de l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université de Genève : <http://www.expert-ise.ch/investigations-dendrochronologiques-au-coeur-de-la-toundra-siberienne>.
- 2 Sur ces méthodes, voir Lopez-Saez - Corona 2014.

Bibliographie

Abaimov 2010 = A. P. Abaimov, « Geographical Distribution and Genetics of Siberian Larch Species », in A. Osawa et al. (éds), *Permafrost Ecosystems: Siberian Larch Forests*, Dordrecht 2010, p. 41-58.

Cohen et al. 2020 = J. Cohen et al., « Divergent Consensuses on Arctic Amplification Influence on Midlatitude Severe Winter Weather », *Nature Climate Change* 10.1, 2020, p. 20-29.

Day 2006 = T. Day, *Taiga*, New York 2006.

Kukkonen et al. 2020 = I. Kukkonen et al., « Observations and Modelling of Ground Temperature Evolution in the Discontinuous Permafrost Zone in Nadym, North-West Siberia », *Permafrost and Periglacial Processes* 31.2, 2020, p. 264-280.

Lopez-Saez - Corona 2014 = J. Lopez-Saez - C. Corona, *La dendrogéomorphologie : principes, méthodes, applications*, Grenoble 2014.

Osawa et al. 2010 = A. Osawa - Y. Matsuura - T. Kajimoto, « Characteristics of Permafrost Forests in Siberia and Potential Responses to Warming Climate », in A. Osawa et al. (éds), *Permafrost Ecosystems: Siberian Larch Forests*, Dordrecht 2010, p. 459-481.

Singh et al. 2011 = V. P. Singh - P. Singh - U. K. Haritashya (éds), *Encyclopedia of Snow, Ice and Glaciers*, Dordrecht 2011.



Fig. 8. Une forêt « ivre ».

8. HISTORIQUE DES RECHERCHES SUR LES CHANTIERS 501/503

Vadim Gritsenko

À la période soviétique

Une quantité significative de publications a été consacrée à la construction, durant l'après-guerre, de la voie ferrée reliant le nord de l'Oural au fleuve Ienisseï. Les premiers textes sur la question remontent aux années 1960 et réunissent plusieurs genres. Cependant, le caractère tout à fait secret du sujet l'empêcha d'entrer véritablement dans l'espace public.

Le sujet acquit une grande notoriété à la fin des années 1980, grâce à la *perestroïka* et à la politique de *glasnost* menée à l'époque par M. Gorbatchev en URSS. De nombreux curieux se rendirent sur le tracé de la voie abandonnée, entourée de camps désertés après la mort de Staline. Ces curieux étaient surtout des touristes et des journalistes. Pendant la *perestroïka*, les sources des textes consacrés à ce sujet et publiés dans les périodiques se limitaient généralement à l'observation d'artefacts et à des conversations avec les témoins des événements. Ces renseignements n'étaient pas recoupés avec les documents présents dans les archives. Dans la vague de critiques émises par les journalistes et tous ceux qui s'étaient rendus sur la voie, à l'encontre de Staline et de son régime, on ne décelait dans la plupart des cas aucune aspiration à l'objectivité. Sans avoir examiné en profondeur les raisons évidentes, de même que les raisons éventuelles de la construction de cette voie, les auteurs considéraient généralement le projet comme une absurdité totale, « une voie vers nulle part ». En règle générale, ceux qui écrivaient sur l'histoire du projet ne cherchaient pas à répondre aux questions, mais étaient en quête de sensations liées à l'image diabolique de Staline. C'est ainsi que, dans une large couche de la société, émergea l'idée que la catégorie des prisonniers politiques prédominait parmi les détenus et que la route était construite dans des conditions impliquant un fort taux de mortalité chez les travailleurs.

Bien avant les années de *perestroïka*, la question de l'aspect rationnel d'exécuter une ligne transpolaire fut abordée, quelque temps après la fermeture du chantier, par l'économiste S. V. Slavine dans sa thèse de doctorat

« Les problèmes de développement des grands axes de communication en rapport avec l'assimilation industrielle des ressources naturelles de l'Union soviétique » (1957), ainsi que dans sa monographie de 1961, « La conquête industrielle et logistique dans le nord de l'URSS ».

Dans ses conclusions, l'économiste désapprouvait catégoriquement les perspectives liées à la construction de la voie ferrée. Ces conclusions étaient-elles sincères ? Il est difficile de le savoir. Mais elles correspondaient à ce qui, à l'époque, était « la ligne générale du Parti » : utiliser les ressources dans d'autres buts, comme la culture des terres vierges ou la conquête spatiale. Il est donc possible que les conclusions de cet économiste aient été politiquement déterminées.

La première publication dédiée entièrement à ce sujet est l'essai biographique d'A. A. Pobji « La Voie Morte : mémoires d'un ingénieur-prospecteur », paru en 1964 dans la revue « Le Nouveau Monde ». En son temps, l'auteur était à la tête de l'équipe de prospection qui travaillait sur le tronçon entre les fleuves Nadym et Pour. Sur ce tronçon travaillaient essentiellement des prisonniers. On ne trouve pas de statistiques dans l'essai, mais sa valeur tient à ce qu'il a été écrit par un membre actif des opérations et qu'il dépeint un tableau vivant du projet pour n'importe quel lecteur qui s'y intéresse.

En 1965 sortit le livre de K. Bärens « Deutsche in Straflagern und Gefängnissen der Sowjetunion », dans lequel sont réunis de nombreux témoignages de prisonniers de guerre allemands, racontant leur vie au camp et leur rôle dans la construction de la voie de chemin de fer reliant l'Oural du Nord au fleuve Ienisseï.

En 1981 parut le livre de l'historien V. A. Lamine, « La clé des deux océans », consacré à la conquête logistique de la Sibérie. Quelques pages de ses recherches intéressantes sont consacrées à l'histoire de la construction de la voie, avec comme sources les documents des archives du Parti régional de Krasnoïarsk, les mémoires d'A. A. Pobji et d'A. D. Jiguine (constructeurs de la voie), ainsi que les travaux de l'économiste S. V. Slavine.

Entre 1989 et 2010, les articles de L. F. Lipatova — une des premières chercheuses travaillant sur l'histoire du projet et sur le quotidien des forçats — furent publiés dans la revue « Le méridien du Iamal », ainsi que dans d'autres périodiques.

En 1990 fut publié dans deux numéros de la revue « Science en Sibérie » l'article de l'historien V. A. Lamine intitulé « L'objet secret 503 ». Toute une série de chercheurs, y compris les collaborateurs du musée d'Igarka, s'étant intéressés de près au sujet et ayant grandement contribué à son étude, considèrent que ce travail est l'un des meilleurs parmi la littérature existante.

Comme nous l'avons dit plus haut, la période de la *perestroïka* et de la *glasnost* a vu surgir une vague de publications sur ce thème. Par la présentation qu'en ont faite les journalistes dans la presse, la voie abandonnée entra dans la conscience collective sous le nom de « Stalinka ». Les journalistes R. Goldberg et A. Khersonski ont écrit de façon particulièrement active sur la genèse du projet et sur les destins des prisonniers. Les mémoires de l'ancien prisonnier L. V. Cherechevski ont également été publiés. Les textes de l'ingénieur E. Protchko « La Voie morte renaîtra-t-elle ? », de P. Kolesnikov « Sur les traces de la Voie morte », et de L. V. Cherechevski « La Voie morte », virent le jour dans des journaux régionaux.

En 1989, l'historien A. Dobrovolski publia ses travaux intitulés « La Voie morte », « Sur les traces de la Voie morte » et « Rencontres avec la Grande Stalinienne ». En 1994 parut l'essai de V. N. Gritsenko intitulé « La Voie Stalinienne ». Le thème du chantier 501 est en autres abordé dans l'ouvrage « Histoire du Iamal » d'A. V. Golovnev, G. S. Zaitsev et I. P. Pribylski (1994).

En 1998 parut la monographie d'A. S. Pimanov, fondée sur des documents d'archives du Parti régional de Tioumen et intitulée « Histoire de la construction de la voie ferrée Tchoum-Salekhard-Igarka, 1947–1955 ». Les directeurs des archives susmentionnées, S. Vlasova et A. S. Pimanov, publièrent aussi en 1999 l'article « De l'histoire de la construction de la voie ferrée Tchoum-Salekhard-Igarka d'après les documents du centre régional de documentation d'histoire moderne de Tioumen ».

Étant donné que la voie ferrée fut essentiellement construite par la force des détenus, connaître les œuvres de l'écrivain V. Chalamov, un ancien prisonnier du Goulag pendant la période stalinienne et durant l'après-guerre, apporte énormément à la compréhension des différentes dimensions du sujet.

Recherches récentes

Au 21^e siècle, avec le nouveau cycle de recherches historico-journalistiques, l'intérêt pour le thème de la Voie morte reçut un nouvel élan. Parmi ces recherches, il faut absolument mentionner le travail M. Michetchkina et A. Tochtchev, collaborateurs du Musée des glaces éternelles d'Igarka (région de Krasnoïarsk), intitulé « Chantier N° 503 (1947–1953). Documents. Matériel. Recherche ».

Dans l'ouvrage en deux tomes de V. N. Gritsenko « Histoire du Iamal du Nord, essais et documents », publié en 2004, se trouve un essai relativement fourni, intitulé « La Stalinka » (68 pages).

Une masse significative de documents déclassifiés et accessibles aux chercheurs est contenue dans une collection de recueils fondamentaux, publiés aux éditions ROSSPEN et Materik (sous l'égide du fonds international « Diemokratsija »), respectivement en 2004–2005 et 2002–2005.

La question du travail des prisonniers sur le chantier de la voie transpolaire a été abordée en particulier dans la thèse d'E. V. Borkova, défendue en 2005 et intitulée « Le contingent spécial au nord-est de la Sibérie, années 1930 – début des années 1950 ».

L'ouvrage collectif « La Voie polaire », dirigé par T. L. Pachkova et paru à Moscou en 2007, constitue un apport significatif à l'étude du thème. Les dix-huit auteurs de cet ouvrage se sont penchés sur de nombreux aspects de la question, depuis l'histoire de la Route maritime du Nord, au 16^e siècle, jusqu'aux plans actuels d'agrandissement du réseau de transports.

L'ouvrage de référence intitulé « Le système de camps de travail pénitentiaire en URSS. 1923–1960 », publié en 1998 par l'Association Memorial et les Archives d'État de la Fédération de Russie, sous la direction de M. B. Smirnov, présente « le premier exposé du système pénitentiaire soviétique fondé sur des documents d'archives », comme l'indique la notice du livre. Dans cet ouvrage se trouvent également de brèves informations sur la Direction Nord des camps de construction ferroviaire du 28 avril 1947 au 12 novembre 1949, sur l'ITL de l'Ob du 28 avril 1947 au 29 septembre 1948, sur l'ITL de l'Ob et le chantier 501 du 5 février 1949 au 12 février 1954, et sur la Direction Nord de l'ITL et du chantier 503 du 12 novembre 1949 au 21 juillet 1952. À nos yeux, ces informations sont si précieuses pour la compréhension et la chronologie des événements qu'il est pertinent de les reproduire intégralement ici.

Dans le recueil édité par A. I. Kokourine et I. N. Mokourov, « Les chantiers staliniens du GOULAG. 1930–1953 », se trouve un chapitre intitulé « La ligne ferroviaire Tchoum-Salekhard-Igarka ». Le volume de ce chapitre est de 38 pages, dont 21 sont dédiées à la voie, les 17 autres regroupant les documents d'archives. Ces documents permettent dans l'ensemble de se faire une bonne représentation du déroulement des événements.

Pour comprendre le sujet, ou du moins formuler des questions relatives à une compréhension plus approfondie, on trouvera une aide précieuse dans l'ouvrage collectif « The Economics of Forced Labor: The Soviet Gulag », publié en 2003 par P. R. Gregory et V. Lazarev.

Les albums photos commentés de T. Kizny, « Goulag – Les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au Goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte », et de I. V. Lazarev, « 1/501^{ème} du Goulag »,

fournissent la documentation visuelle sur le sujet. Cela étant dit, dans le premier album, seule la septième partie est consacrée au chantier de la ligne Tchoum – Salekhard – Igarka, alors que celui de I. V. Lazarev lui est entièrement dédié, avec plus d'une centaine de clichés. Lazarev a consacré près de vingt ans de sa vie artistique à l'immortalisation de la voie, de ses camps et à d'autres thématiques liées à la voie entre Salekhard et Nadym.

Il est particulièrement nécessaire de mentionner les mémoires d'un ancien prisonnier du chantier 501, I. D. Marmanov, consignés dans l'ouvrage « Le pays du soleil de bois ». Ces mémoires sont un passage obligé pour quiconque souhaite se faire une idée plus ou moins précise de la vie des constructeurs de cette voie située en région subpolaire (voir le passage traduit dans le chapitre 6 du présent ouvrage).

En 2010 fut publié le livre de V. N. Gritsenko et V. A. Kalinine, « 501/503. Histoire de la Voie morte », qui synthétise plusieurs années de recherches sur le thème.

La même année, sous la plume des chercheurs du département ouralien de l'Académie des sciences de Russie, fut publié un ouvrage en deux tomes intitulé « L'histoire du Iamal », dont l'un des chapitres se nomme « Une nouvelle étape du développement des transports: la voie ferrée Tchoum-Salekhard-Igarka ».

La monographie de V. A. Kalinine « Surveiller et redresser » (2018) est consacrée à la voie de chemin de fer, au travail des spécialistes volontairement engagés et des prisonniers, à la façon dont étaient motivés ceux qui travaillaient sur le chantier, ainsi qu'au contexte général dans lequel s'effectuait le projet.

Au cours du processus de recherche, nous avons trouvé et étudié la documentation se trouvant dans les fonds d'archives suivants :

- Archives d'État de la Fédération de Russie (Moscou): fonds N° 9407, R-9401, R-5446, 9414, R-9414-C, R-8131
- Archives d'État de l'Économie (Moscou): fonds N° 8203
- Archives d'État du district autonome de Iamalo-Nénésie (Salekhard): fonds N° 92, 104
- Musée central des Chemins de fer (Saint-Pétersbourg): archives scientifiques
- Archives d'État de l'Union politiques et sociales de la région de Tioumen. (Tioumen): N° 1574, 1571, 1572
- Archives d'État de la région de Iaroslavl (Iaroslavl): fonds N° R-2295
- OAO « Lenguiprotrans » (Saint-Pétersbourg): archives scientifiques

- Complexe du Musée régional iamalo-nénète Chemanovski (Salekhard): archives scientifiques
- Archives d'État de la région de Tioumen (Tioumen): fonds N° 814
- Archives d'État de la région de Krasnoïarsk (Krasnoïarsk): fonds N° 1971, 1884.

Sur le terrain

L'exploration des anciens chantiers 501 et 503 a été entreprise dès 1988 par de nombreux individus, seuls ou en groupe. Malheureusement, ces explorations servaient souvent à satisfaire la curiosité touristique des visiteurs.

Des travaux de terrain systématiques et à caractère scientifique ont commencé en août 1988. Ces travaux, situés dans la région de Nadym, ont été effectués dans le cadre du mandat « Histoire de la construction ferroviaire au nord-est de la Sibirie pendant l'après-guerre (1947–1953) », par l'expédition scientifique de la Réserve naturelle et Musée d'histoire et d'architecture de Tobolsk, ainsi que par les membres de l'Institut pédagogique Mendeleïev. V. N. Gritsenko et A. Neskorov faisaient notamment partie de l'expédition. En 1989, des travaux de terrain ont été effectués dans la région de Nadym par une équipe de l'Institut pédagogique Mendeleïev de Tobolsk, constituée de V. N. Gritsenko, A. Sokolkov et S. I. Sourine. En 1990, une équipe de Tobolsk, composée de V. N. Gritsenko, A. Zagvazdine, N. Peristov, L. Tchernykh, S. I. Sourine, D. Salnikov et I. Iagolovitch (membres de l'Institut pédagogique et du Musée – Réserve naturelle de Tobolsk), a mené des travaux de terrain à Salekhard, ainsi que dans la région de Priouralski et de Nadym. En 1991, un groupe composé de V. N. Gritsenko, S. I. Sourine et A. V. Baltchougov a travaillé dans la région de Krasnoselkoupiski, dans le district autonome de Iamalo-Nénétsie. En 1996, un groupe composé de V. N. Gritsenko, A. V. Gritsenko et S. K. Kane a mené des recherches sur l'ancien chantier 501 dans la région de Priouralski, dans le district autonome de Iamalo-Nénétsie. En 2003, V. N. Gritsenko, V. A. Kalinine et O. Zoubko (Service de Presse de Nadymgazprom Sàrl) ont participé à des travaux de terrain dans la région de Nadym. En 2008, dans le cadre d'un contrat avec Vankorneft SA, la fondation « Héritage archéologique » (Moscou) a entrepris de définir les limites de zones à protéger et le statut de patrimoine culturel d'importance régionale, pour le site « Gare de Sidelnikovo – voie d'évitement de Dolgi ». En 2010, les membres de la branche Iamal de la Société russe de géographie, basée à Nadym et dirigée par I. Charovatov et I. Kouznetsov, ont examiné et décrit en détail

la ligne entre Salekhard et Nadym. De 2003 à 2011, les collaborateurs du Musée des glaces éternelles d'Igarka, M. Michetchkina et A. Tochtchev, ont à plusieurs reprises parcouru et étudié le tracé du chantier 503. De 2008 à 2012, des membres du centre de tourisme régional pour jeunes « Horizon », une organisation iamal-nénètse dirigée par A. Safonov, ont mené des recherches sur les sépultures des prisonniers morts sur le chantier 501. De 1998 à 2020, V. N. Gritsenko a continué ses recherches sur le sujet, accompagné de différents groupes et aidé par ses informateurs, I. G. Palagniouk et I. D. Marmanov.

La Voie morte a également attiré l'attention de la télévision. En 1988 déjà, une équipe de télévision allemande visita la « Stalinka ». Ce n'est que ces dix dernières années que des studios de télévision locaux, régionaux et nationaux, ainsi que des équipes françaises, espagnoles, britanniques et hongroises, ont filmé la voie et ses camps, en compagnie de V. N. Gritsenko. Des photographes de Tchéquie, Pologne et Allemagne ont également sillonné la voie.

L'aspiration des historiens à une étude scrupuleuse mena à l'éclaircissement de plusieurs faits qui ont profondément modifié les représentations qu'on se faisait du sujet. Parmi les faits qui ont été rectifiés, on note que la majorité des prisonniers du camp était des individus condamnés non pas pour crimes politiques, mais selon d'autres articles du Code pénal ; que la teneur calorique de l'alimentation des forçats était plus ou moins égale à celle des citoyens libres en ces années-là ; que le niveau de mortalité des constructeurs était très loin des taux sensationnalistes évoqués ; et enfin qu'aucune dépouille de prisonnier n'a été retrouvée dans le remblai de la voie ferrée.

On ne peut pas omettre le fait que cette approche scientifique et avisée qui, dans ce cas concret, a débarrassé les interprétations historiques des exagérations sur les horreurs et l'absurdité du projet, coïncide avec une tendance croissante, ces dernières années, à une réhabilitation de Staline et du stalinisme au sein de la société et de la propagande d'État. Pour l'instant, il n'est pas question d'une tendance dominante, mais il est très clair que les représentants de cette mouvance antilibérale et les partisans de la « manière forte » ont réussi à influencer l'opinion publique de façon significative, en ayant notamment un impact sur la qualité de l'enseignement dans les établissements scolaires. Par ailleurs, ces dernières années, le 7 novembre, date anniversaire de la révolution d'octobre 1917 et du début de la guerre civile russe, est de nouveau perçu comme une fête par la vieille génération.

À nos yeux, de cette situation découle la nécessité d'un travail d'instruction actif et rigoureux. Cette tâche ne sera pas aisée puisque, sous bien des aspects, la relation à Staline revêt pour une partie importante de la population un caractère dogmatique, là où l'image positive dont il jouit s'avère quasi religieuse. Il est considéré par ces gens comme un messie, être innocent par définition, auquel les règles communes de morale ne s'appliquent pas.

Traduction A. Yourassoff

Bibliographie

АА.ВВ., *История сталинского Гулага. Конец 1920-х – первая 1950-х годов: Собрание документов в 7 т.* (Histoire du Goulag stalinien. Fin des années 1920 – début des années 1950 : recueil de documents en 7 tomes), Moscou (ROSSPEN) 2004–2005.

V. V. Alekseïeva, *История Ямала (Histoire du Yamal)*, 2 tomes, Iekaterinbourg 2010.

K. Bärems, *Deutsche in Straflagern und Gefängnissen der Sowjetunion*, Munich 1965.

E. V. Borkova, *Спецконтингент в Северо-Западной Сибири в 1930-е – начале 1950-х гг (Le contingent spécial au nord-est de la Sibérie, années 1930 – début des années 1950)*, Iekaterinbourg 2005.

L. B. Cherechevski, « Мертвая дорога » (La Voie morte), *Гудок* 12–15.03.1989.

A. Dobrovolski, « Мертвая дорога » (La Voie morte), *Строительная газета (Journal de la construction)* 1–2.03.1989.

A. Dobrovolski, « По следам мертвой дороги » (Sur les traces de la Voie morte), *Строительная газета (Journal de la construction)* 05.07.1989.

A. Dobrovolski, « Встречи с великой сталинской » (Rencontres avec la Grande Stalinienne), *Строительная газета (Journal de la construction)* 29–30.11.1989.

R. S. Goldberg, *501-я (La 501^{ème})*, Tioumen 2003.

A. V. Golovnev – G. S. Zaitsev – I. P. Pribylski, *История Ямала (Histoire du Yamal)*, Jar-Sale & Tobolsk 1994.

P. R. Gregory – V. Lazarev (éds), *The Economics of Forced Labor: The Soviet Gulag*, Stanford 2003.

V. N. Gritsenko, « Сталинская » дорога (Исторический очерк), (La voie « stalinienne » [Essai historique]), Moscou 1994.

V. N. Gritsenko, *История Ямальского Севера в очерках и документах (Histoire du Yamal du Nord, essais et documents)*, 2 vol., Omsk 2004.

V. N. Gritsenko – V. A. Kalinine, *501/503. История « мертвой дороги » (501/503. Histoire de la « Voie morte »)*, Iekaterinbourg 2010.

- V. A. Kalinine, *Надзирать и воспитывать (Surveiller et redresser)*, Salekhard 2018.
- A. Khersonski, *Миров связующая нить (Le fil reliant les mondes)*, Salekhard 2005.
- T. Kizny, *Goulag : les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au Goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte*, Paris 2003.
- A. I. Kokourine – N. V. Petrov (éds), *ГУЛАГ (Главное управление лагерей). 1918–1960 (Goulag [direction générale des camps]. 1918–1960)*, Moscou (Materik) 2000.
- A. I. Kokourine – I. N. Mokourov (éds), *Сталинские стройки ГУЛАГа. 1930–1953 (Les chantiers stalinien du Goulag. 1930–1953)*, Moscou (Materik) 2005.
- P. Kolesnikov, « По следам мертвой дороги » (Sur les traces de la Voie morte), *Гудок* 28-30.04.1988.
- V. A. Lamine, *Ключи к двум океанам (La clé des deux océans)*, Khabarovsk 1981.
- V. A. Lamine, « Секретный объект 503 » (L'objet secret 503), *Наука в Сибири (Science en Sibérie)* 1990 n°3, p. 4–5; n°5, p. 6–7.
- V. Lazarev, *1/501-я ГУЛАГа (1/501ème du Goulag)*, Moscou 2007.
- I. D. Marmanov, *Страна деревянного солнца (Le pays du soleil de bois)*, Tioumen 2008.
- M. Michetchkina – A. Tochtchev, *Стройка № 503 (1947–1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier №503 [1947–1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, 3 vol., Krasnoïarsk 2000–2012.
- T. L. Pachkova (dir.), *Полярная магистраль (La Voie polaire)*, Moscou 2007.
- A. S. Pimanov, *История строительства железной дороги Чум-Салехард-Игарка 1947–1955 (Histoire de la construction de la voie ferrée Tchoum-Salekhard-Igarka 1947–1955)*, Tioumen 1994.
- A. A. Poboji, « Мертвая дорога. Из записок инженера-изыскателя » (La Voie Morte. Mémoires d'un ingénieur-prospecteur), *Новый мир (Novy Mir)* 1964.8, p. 89–181.
- E. Protchko, « Оживет ли мертвая дорога? » (La Voie morte renaîtra-t-elle?), *Гудок* 12.03.1988.
- S. V. Slavine, *Проблемы развития магистрального транспорта в связи с промышленным освоением природных ресурсов Советского Севера (Les problèmes de développement des grands axes de communication en rapport avec l'assimilation industrielle des ressources naturelles de l'Union soviétique)*, Moscou 1957.
- S. V. Slavine, *Промышленное и транспортное освоение Севера СССР (La conquête industrielle et logistique dans le Nord de l'URSS)*, Moscou 1961.
- M. B. Smirnov (dir.), *Система исправительно-трудовых лагерей в СССР. 1923–1960 (Le système des camps de redressement par le travail en URSS. 1923–1960)*, Moscou 1998.
- S. Vlasova – A. S. Pimanov, « Из истории строительства железной дороги Чум-Салехард-Игарка по документам Тюменского областного центра документации новейшей истории » (De l'histoire de la construction de la voie ferrée Tchoum-Salekhard-Igarka d'après les documents du centre régional de documentation d'histoire moderne de Tioumen), in *Архивы : история и современность. Мат. науч.-практ. конф., посв. 75-летию Государственного архива Курганской области, 27 мая 1999 г. (Archives. Histoire et contemporanéité. Document du congrès académique à l'occasion des 75 ans des archives du district de Kourgane, 27 mai 1999)*, Kourgane 1999.



9. RÉALISER UNE VOIE FERRÉE POLAIRE : LES DÉFIS TECHNIQUES

Micaël Tille, Diego Visani

La raison d'être du camp de Chtchoutchi, qui était implanté au cœur d'une nature particulièrement hostile, loin des quelques zones habitées du Iamal, et se trouvait dans une région sans ressources naturelles intéressantes (les gisements de gaz du Iamal n'ayant été découverts que plus tard), était exclusivement de servir d'appui à la construction d'un tronçon de la voie ferrée 501. En effet, mis à part durant la phase de réalisation de cette infrastructure, où sa fonctionnalité a été d'accueillir les ouvriers du chantier, lors de la brève exploitation de la ligne de chemin de fer, aucun usage spécifique ne semble avoir été prévu pour ce camp éphémère.

Dans ce chapitre, nous nous intéressons aux différents aspects spécifiques de l'ingénierie ferroviaire relative à la réalisation de la voie 501. À partir des relevés et des essais menés durant la campagne de terrain estivale de 2019, il a été possible de mieux identifier les éléments constitutifs de la voie ferrée ainsi que le mode opératoire et les techniques utilisées pour son édification. Outre une analyse de ces aspects d'histoire des techniques de construction, une réflexion est menée en conclusion afin d'évaluer si les difficultés et les limites rencontrées dans le cadre de ces travaux menés voici près de soixante-dix ans restent actuelles. En effet, malgré les progrès technologiques et organisationnels apparus depuis lors, la construction d'une infrastructure ferroviaire en milieu arctique, dans un lieu éloigné des bassins de population et de production des matériaux nécessaires à cette activité, reste un exploit technique et humain considérable. Ainsi, à l'aune des enseignements du passé, des leçons peuvent être tirées pour les projeteurs et les constructeurs actuels et futurs, en tenant également compte des enjeux du changement climatique, qui a de fortes conséquences sur les caractéristiques et le comportement des sols de ces régions.

Caractéristiques d'une voie ferrée : principes généraux

Une voie ferrée subit des sollicitations mécaniques, dues à la circulation des convois ferroviaires, et climatiques, comme les variations de température, les précipitations pluviales ou nivales et les successions de cycles de gel-dégel. Outre ces effets externes, ses matériaux constitutifs vieillissent. Elle doit être dimensionnée, construite, puis entretenue de manière à ce que ses caractéristiques fonctionnelles (la sécurité et le confort de la circulation des convois ferroviaires) et structurelles (la résistance) soient assurées tout au long de son exploitation. Outre ces notions de résistance, de confort et de sécurité, l'aspect économique est un élément important à considérer dans toute réalisation d'infrastructures de transport. De plus, si les impacts environnementaux et sociaux n'étaient que peu ou pas considérés dans les années 1950, tant en URSS qu'en Occident, ces notions font désormais partie intégrante d'une réalisation de voie ferrée.

Nous pouvons identifier différents éléments constitutifs de la voie ferrée, présentés dans le schéma suivant.

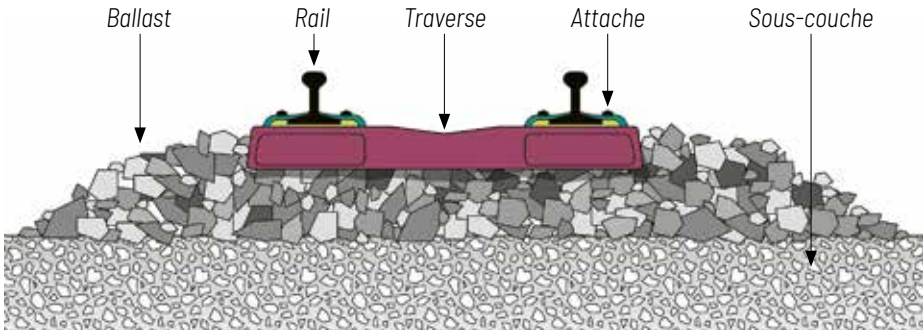


Fig. 1. Schéma d'une voie ferrée avec ses couches constitutives (Dumont - Tille - Carter 2017).

En partant depuis le bas de la voie ferrée, dans l'ordre chronologique de sa réalisation, nous trouvons les constituants suivants.

Le **sol**, sur lequel repose la voie ferrée, est un paramètre important du dimensionnement de celle-ci. En effet, les matériaux utilisés, ainsi que les dimensions des éléments constitutifs de l'infrastructure ferroviaire, vont fortement dépendre des caractéristiques du sol en place (résistance, teneur en eau, sensibilité au gel, etc.). La partie supérieure du sol, appelée

terre végétale, possède une forte teneur en matériaux organiques, ce qui la rend instable au cours du temps. Elle est décapée puis mise en dépôt pour un usage ultérieur de végétalisation des remblais. Sur le terrain ainsi préparé, on peut soit creuser un déblai, si la voie ferrée est appelée à être implantée à une altitude inférieure au niveau du terrain, soit déposer des matériaux de remblai, si, au contraire, elle surplombe le niveau du terrain. Cette couche de remblai a aussi une fonction géométrique, son sommet, appelé forme, présentant un plan régulier sur lequel on vient par la suite disposer la voie ferrée. Pour les remblais ferroviaires, on utilise des matériaux granulaires exempts de particules fines (graviers ou sables grossiers) et qualifiés de « non gélifs », à savoir des matériaux dont le comportement mécanique n'est pas influencé par les phénomènes de gel et de dégel.

Les couches inférieures de la voie ferrée constituent la **sous-couche**, qui supporte et homogénéise les contraintes mécaniques induites par le trafic ferroviaire, afin que le sol ne se déforme pas de manière excessive et irrégulière. Reposant sur une couche de géotextile ayant une fonction anti-contaminante, elle est généralement constituée de matériaux granulaires (graviers et sables propres) compactés. Elle est légèrement inclinée transversalement afin de favoriser l'écoulement de l'eau. Pour assurer une excellente étanchéité et disposer d'un support propre, on pose parfois au sommet de la sous-couche une couche d'enrobé bitumineux.

Au-dessus de cette sous-couche, on dispose ensuite une couche de **ballast** composée de matériaux granulaires concassés et présentant une courbe granulométrique resserrée avec des granulats pierreux d'un diamètre compris entre 2 et 6 cm. On utilise pour cela des matériaux durs à arêtes saillantes et résistants aux chocs. Le ballast assure la stabilité de la voie ainsi qu'une diffusion homogène des charges dans la sous-couche. L'épaisseur de la couche de ballast est généralement de 20 à 60 cm. Les quantités de matériaux granulaires ainsi utilisées sont considérables, 1 km de voie ferrée nécessitant l'apport de près de 2'000 m³ ou 5'000 tonnes de ballast. Afin d'assurer une résistance et une stabilité supérieures, notamment pour les métros ou les trains à grande vitesse, la technique des voies non ballastées se développe, cet élément étant remplacé par des dalles en béton.

Des **traverses** sont régulièrement disposées transversalement sur le ballast et sont espacées de 60 cm. Leur rôle est de répartir sur le ballast les charges ponctuelles sollicitant les rails, de stabiliser ceux-ci longitudinalement et transversalement et de maintenir un écartement constant entre les rails. Elles peuvent être réalisées en différents matériaux, les plus couramment utilisés étant le bois, l'acier ou le béton.

Sur ces traverses, on vient fixer des **rails** métalliques parallèles en liant ceux-ci aux traverses par des attaches. Les rails sont en acier, afin de pouvoir résister aux contraintes importantes imposées par le passage d'un convoi ferroviaire. Leur forme est particulière, avec une large base, le patin, surmontée d'une âme étroite qui est couronnée d'un champignon épousant la forme des roues métalliques des convois ferroviaires. Le coefficient de frottement du contact acier-acier entre le rail et la roue des véhicules est très faible. Cela permet de minimiser l'énergie nécessaire pour assurer le déplacement des chemins de fer. Les rails sont généralement soudés sur place, mais les anciennes techniques consistaient à lier solidairement les rails par des éclisses, plaques rectangulaires fixées sur l'âme du rail.

L'**écartement** de la voie est défini comme la distance entre les sommets des deux rails parallèles. Le plus répandu dans le monde (dit normal) est de 1'435 mm; il est notamment utilisé en Suisse par les Chemins de fer fédéraux (CFF). En Russie, l'écartement est de 1'610 mm (Dumont – Tille – Carter 2017).

Les sols et remblais de la voie ferrée 501

Une approche par éléments constitutifs de la voie ferrée a été menée afin de comparer ce qui a été fait pour la voie 501 avec une construction usuelle telle que présentée ci-dessus.

La région où se trouve Chtchoutchi est une vaste plaine proche du cercle polaire arctique (latitude d'environ 65°30"), à la limite de deux biomes, la toundra et la taïga. Le relief est monotone, d'une altitude d'environ 40 m au-dessus du niveau de la mer au droit du camp, et les seuls reliefs présents sont quelques dépôts fluvio-glaciaires surplombant d'une vingtaine de mètres la plaine. La très faible déclivité du terrain naturel fait que l'eau s'écoule lentement en direction de la mer de Kara et de l'embouchure de l'Ob, ce qui se traduit par la présence de nombreux cours d'eau comportant d'importants méandres et d'innombrables lacs parsemant le territoire, comme on peut le voir sur la carte (voir p. 61, fig. 2).

Cette région est au cœur de l'aire du pergélisol (en anglais *permafrost*), qui se définit comme un sol qui reste gelé, même en été quand les températures sont positives, pendant plus de deux années consécutives. Une partie du pergélisol de certaines régions, comme en Russie, date du Pléistocène. Il s'agit de la dernière époque du quaternaire, marqué par plusieurs glaciations et qui s'est terminé il y a 11'700 ans. Le permafrost se situe en général à quelques mètres sous le sol et a généralement une épaisseur de quelques dizaines de mètres.

Ainsi, à la période du dégel, qui survient vers la fin du mois de mai, la plaine est très souvent inondée. En effet, lors de la fonte de la neige, le sol dégèle en surface mais reste gelé en profondeur. L'eau libérée ne peut s'évacuer dans le terrain ou rapidement en surface. Elle stagne dans les couches supérieures du sol, ou en surface. La saturation en eau du sol devient importante, phénomène connu sous le terme de bouillie de dégel, ou de *raspoutitsa*, en russe. Si la portance d'un sol gelé est excellente, elle devient très faible quand ce sol dégèle. Ainsi, les voies de circulation se déforment fortement et deviennent parfois impraticables, rendant les déplacements difficiles, voire impossibles. En outre, comme les fleuves s'écoulent vers le Nord, lors du dégel printanier, leurs embouchures dégèlent après l'amont du bassin versant : la glace fait office de barrage et réduit la capacité d'écoulement de l'eau qui déborde sur les terrains environnants.

Les essais de composition des sols menés durant la campagne estivale de 2019 ont consisté en premier lieu à creuser des tranchées sur différents sites aux abords et au droit de la voie 501. En raison de l'outillage uniquement manuel à disposition de l'équipe (pelles, pioches et seaux), ces tranchées avaient une profondeur maximale de 2 m, ce qui n'a pas permis d'atteindre le pergélisol.

Après une analyse visuelle des différentes couches de sol mises au jour et une mesure de leur épaisseur, des échantillons de matériaux ont été prélevés. Ceux-ci ont ensuite été analysés dans le camp où un laboratoire de terrain avait été installé. Leur courbe granulométrique, qui est la proportion des différentes dimensions des grains du sol, a été établie par tamisages successifs. Leur teneur en eau a aussi été déterminée en chauffant les échantillons pour évaporer l'eau qu'ils contenaient et en les pesant avant et après l'opération de dessiccation. En complément de ces tests de laboratoire, une estimation de la résistance des sols a été réalisée in situ en utilisant un pénétromètre de poche, qui consiste en un poinçon mesurant la résistance à l'action d'un ressort appuyant sur le sol.

Ces différents essais ont permis de classer les sols selon la méthode U.S.C.S. (*Unified Soil Classification System*). Depuis la surface, les sols suivants ont ainsi été identifiés, sans qu'il y ait des différences significatives entre les divers lieux d'analyse :

- couche de terre végétale, résultant de la décomposition du lichen et des arbres, d'une faible épaisseur de 5 à 10 cm, avec une résistance quasi nulle ;



Fig. 2. Essais de terrain menés durant la campagne estivale de 2019.

- couche de sable limoneux-argileux (SW-SM), d'une couleur sombre et d'une épaisseur d'environ 50 cm avec une teneur en eau de 17 % et une résistance de 60 kPa (fig. 2, a);
- substrat de sable bien gradué (SW), de couleur claire et avec une teneur en eau de 2 à 7 % et une résistance de 20 kPa (fig. 2, b).

Il s'agit de sols très fins et aucun élément de type gravier n'a été relevé, les diamètres maximaux de grains étant de 1,5 cm. Outre le fait que leurs résistances sont très faibles, il s'agit de sols fortement gélifs, ce qui signifie qu'ils sont très influencés par les cycles de gel-dégel. Il s'agit par conséquent de sols impropres à la réalisation d'infrastructures de transport sans mesures particulières d'amélioration de leurs caractéristiques mécaniques, par remplacement, assèchement, ou adjonction de sols de meilleure qualité.

Pour limiter les effets destructeurs de l'eau de surface (érosion par les cours d'eau, saturation du sol et de la sous-couche, submersion de la voie ferrée, etc.), un important remblai a été créé afin que la voie 501 puisse surplomber la plaine environnante. Ces remblais n'ont toutefois pas pour fonction de pouvoir ériger des ponts franchissant les cours d'eau à une grande hauteur, car ces derniers ne sont que peu navigables et ne nécessitent aucun gabarit de passage de bateaux. Aux alentours du camp de Chtchoutchi, un remblai de 2 à 3 m de hauteur par rapport au niveau naturel du terrain a ainsi été réalisé.

Les essais de terrain menés au camp de Chtchoutchi ont montré que le remblai de la voie 501, ainsi que la sous-couche, sont principalement composés de sable et de limon prélevés aux alentours. Comme évoqué précédemment, ce matériau n'est pas du tout adapté à la réalisation d'un remblai ou d'une sous-couche, en raison de sa faible portance et de

sa forte sensibilité au gel. Ce choix, a priori peu logique, s'explique par l'éloignement de centaines de kilomètres des zones de gisement en bons matériaux (graviers ou sables graveleux) conformes à l'utilisation prévue et disponibles en quantités suffisantes, situées dans l'Oural notamment.

Sur l'entier de la voie 501, on peut estimer les besoins à près de 4 millions de mètres cubes de matériaux de remblai. Comme le chantier de la voie 501 a débuté depuis plusieurs points situés sur des rives de fleuves, et pas uniquement en progressant depuis le point de départ de la voie 501 dans l'Oural, il n'a pas été possible d'amener ces matériaux sur le chantier. Même si l'option d'un chantier à avancement unique en direction de l'est avait été retenue, le transport des énormes quantités de matériaux de remblai et de ballast nécessaires aurait rapidement mis à mal la capacité de transport de la voie ferrée et engendré des coûts gigantesques.

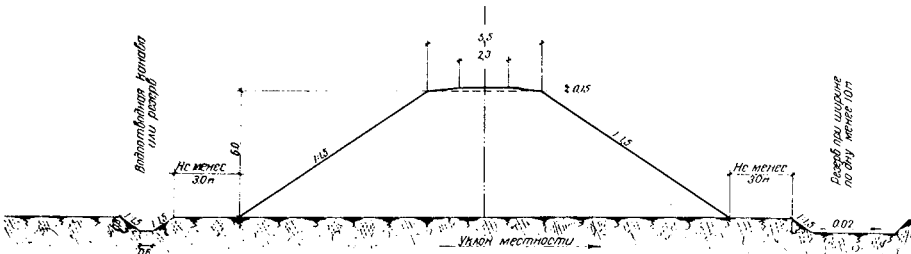
Sur certaines parties de la voie, le remblai s'élève jusqu'à 8 mètres par rapport à la plaine environnante. Cela témoigne d'un travail important et d'une volonté d'isoler au mieux la voie de l'instabilité du sol. Régulièrement, les cours d'eau sont franchis par des ponts.



Fig. 3. Remblais de la voie ferrée 501.

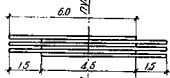
Типовые поперечные профили насыпи

Тип №1
насыпи высотой до 6,0 м

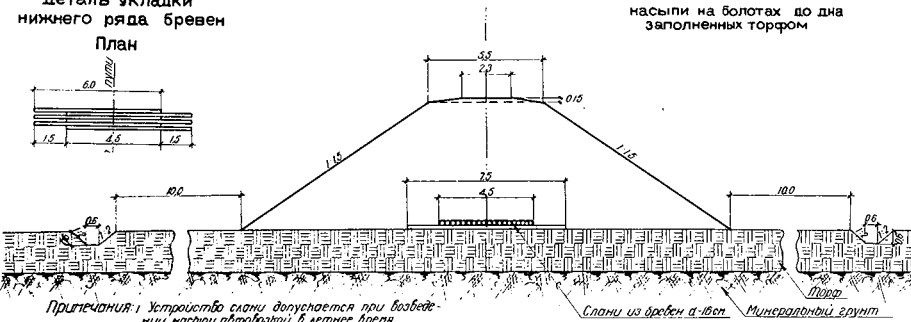


Примечание: При ширине резерва более 10,0 м дно его должно иметь двукратно-равный поперечный уклон от края в середине

Деталь укладки нижнего ряда бревен
План

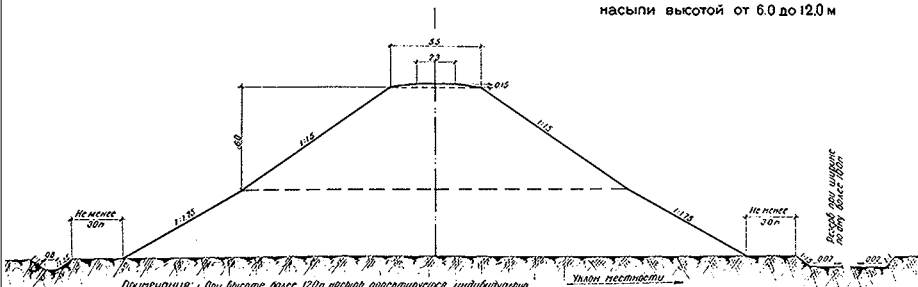


Тип №3
насыпи на болотах до дна
заполненных торфом



Примечания: 1. Устройство скважины доверяется при возведении насыпи обвалками в летнее время
2. Высота насыпи подготавливается индивидуально в каждом отдельном случае

Тип №5
насыпи высотой от 6,0 до 12,0 м



Примечания: 1. При высоте более 10 м насыпь проектируется индивидуально
2. При высоте резерва в твёрдых глинистых суглинках и суглинках суглинках для откосов насыпи составные от подбора откоса до высоты резерва увеличиваются до 1:1,25

Fig. 4. Coupes types du remblai de la voie ferrée, plan de réalisation (1949/1950 ?).

Les éléments constitutifs de la voie ferrée 501

Les relevés de terrain effectués en 2019 sur la voie 501 ont permis d'identifier les méthodes et techniques utilisées lors de sa construction. Malgré le fait que la voie a très peu servi, les dégradations y sont importantes. L'absence de sollicitations mécaniques n'empêche en effet pas une détérioration de l'infrastructure ferroviaire, en raison des conditions climatiques sévères du lieu, de l'absence totale d'entretien durant près de soixante-dix ans et des activités humaines. Pour ce dernier aspect, il est à relever que des éléments de la voie ferrée, notamment les rails, ont souvent été enlevés, pour être réutilisés comme matériau de construction à proximité, comme souvenir, ou pour être revendus au prix de la matière première. Ce phénomène a notamment pris de l'ampleur à la chute de l'URSS, comme cela nous a été indiqué par V. Gritsenko. Dans certains secteurs, les dégradations sont considérables et empêchent désormais de repérer la présence de la voie sur le terrain. À proximité du camp de Chtchoutchi, cependant, de nombreux vestiges sont encore présents et constituent un témoignage important.

Un aspect remarquable concernant la voie 501 est l'absence totale de ballast. Malgré nos recherches menées en profondeur ou aux abords de la voie, il apparaît que les traverses sont directement déposées sur la sous-couche. Ce choix est certainement dû à la difficulté d'acheminer en quantité suffisante les matériaux granulaires nécessaires à la réalisation du ballast. Totalement absents de la toundra, il aurait fallu en convoier 600'000 mètres cubes selon nos estimations. La voie n'ayant jamais servi, il est difficile d'évaluer quel aurait été l'impact de cette absence sur la stabilité et la durabilité de la voie. Néanmoins, l'absence de ballast, associée à une sous-couche et à un remblai de mauvaise qualité, aurait certainement amené à une rapide destruction de la voie ferrée. Cela laisse transparaître l'empressement caractéristique du projet 501/503 : la ligne devait être construite le plus vite possible, l'objectif du respect des délais l'emportant sur celui de la qualité technique.

Les traverses présentent plusieurs aspects intéressants. Tout d'abord, le matériau utilisé est le bois, le plus adapté pour une utilisation sur des sols de mauvaise qualité. Le bois ne provient pas des arbres du secteur de Chtchoutchi, ces derniers ayant un diamètre bien trop petit pour servir à des traverses. Celles-ci ont donc été fabriquées ailleurs, puis acheminées jusqu'au chantier 501. Les essais de dendrochronologie menés sur le terrain en été 2019 n'ont permis de déterminer ni l'âge ni la provenance du bois utilisé. Par ailleurs, le bois n'a visiblement pas subi de traitement anti-putréfaction et en 2019, la plupart des traverses sont complètement décomposées. Il est à

relever que même avec un entretien régulier, le bois ne peut être utilisé sur une telle période sans perdre de sa substance. Un autre aspect intéressant concernant les traverses est leur espacement variable. Elles sont tantôt posées les unes contre les autres, tantôt fortement espacées. Il nous semble que cette disposition anarchique résulte du manque de compétences en construction ferroviaire de nombreux zeks présents sur le chantier.

Il est intéressant de noter les provenances très variées des rails. En effet, le nom et le lieu de l'aciérie, indiqués sur chaque pièce, permettent aisément d'en déterminer l'origine. Si beaucoup de rails proviennent d'URSS, les inscriptions désignent également l'Allemagne (Thyssen), les USA et même l'Inde. Cette variété peut s'expliquer par l'incapacité de l'URSS à produire l'énorme quantité de rails nécessaire pour mener à bien un tel projet, au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Le matériel allemand provient probablement du démontage de lignes dans les territoires occupés lors du



Fig. 5. Traverses de la voie.



Fig. 6. Provenances des rails.



Fig. 7. Rails avec éclisse.

conflit. Les rails ne sont pas soudés mais éclissés. Dans l'ensemble, ils sont encore de bonne qualité, puisqu'ils n'ont subi que peu de sollicitations mécaniques. Les attaches métalliques sont fortement dégradées et s'enlèvent manuellement des traverses en bois (voir fig. 5).

Problèmes liés à un chantier ferroviaire arctique à l'époque du Goulag

Une analyse des conditions de construction de la voie ferrée permet de mieux saisir les raisons de sa non-exploitation et de son état vétuste. Tout d'abord, dans son empressement à faire démarrer le chantier, Staline n'a pas attendu la fin des travaux préliminaires de prospection. La connaissance cartographique de cette région quasiment inhabitée et marécageuse, où les cours d'eau et les lacs se modifient continuellement, était faible, et celle de la géologie était lacunaire. Le chantier a donc commencé alors que les informations sur les types de sols le long du tracé manquaient. Le projet du cap Kamenny illustre bien le problème. L'impossibilité d'établir un port en eau profonde à l'endroit choisi a été constatée alors que la construction de la voie avait déjà été lancée. Le projet a été modifié en conséquence, non sans avoir occasionné un immense gaspillage de matériaux, et sans doute de vies humaines (pour l'histoire du chantier, voir chapitre 3).

Sans même devoir évoquer les souffrances endurées, une analyse purement économique montre que le système du Goulag n'était pas un système efficace pour réaliser ce genre de projet. En effet, même si la main-d'œuvre fournie était théoriquement sans limites, le pays manquait de bras au sortir de la Seconde Guerre mondiale, avec l'important tribut humain payé par le peuple russe lors du conflit. Ainsi, les zeks envoyés sur le chantier provenaient de toutes les couches de la population, y compris les moins habituées aux travaux manuels. Le faible coût de cette main-d'œuvre, ne recevant qu'un défraiement symbolique pour son travail, est aussi à relativiser. Les frais de transport, de garde, de nourriture et d'hébergement, même dans des conditions peu enviables, ont fait que la productivité, à savoir le volume de travail fourni pour un investissement donné, était très faible. Elle ne devait pas dépasser celle d'un employé salarié standard, voire lui être inférieure. Outre ce problème de faible rendement par rapport à l'investissement, induisant une très mauvaise efficacité, le problème de la qualité est aussi flagrant. La main-d'œuvre globalement sous-qualifiée et la mise en place d'un système de normes journalières intenable ont contribué à la mauvaise réalisation de la voie ferrée. La qualité des infrastructures et autres constructions n'était ni suffisante ni durable.

Construire actuellement, problèmes différents ?

Les problèmes liés au sol, principalement sa faible qualité portante et sa forte sensibilité au gel, restent présents de nos jours. Ils ont même tendance à s'aggraver à cause du réchauffement climatique. En effet, ce dernier provoque une fonte du pergélisol plus précoce dans l'année et à plus grande échelle, provoquant une multitude d'effets indésirables, comme la libération de méthane, ou la présence de lacs thermokarstiques (étendues d'eau se formant et disparaissant rapidement), pour n'en mentionner que quelques-uns. À l'heure actuelle, pour construire une voie ferrée en Arctique, il est donc primordial d'utiliser des solutions techniques tenant compte de la mauvaise qualité des sols et de conditions climatiques extrêmes, afin d'assurer une fonctionnalité d'usage suffisante.

Un exemple concret est la construction de la route revêtue reliant Nadym à Salekhard, dont le tracé longe la voie ferrée 501. Malgré un usage encore restreint, car la liaison entre les deux localités n'est pas entièrement achevée, les tronçons de cette route construits en 2016 étaient déjà fortement dégradés en 2019, avec de nombreux affaissements, après seulement trois cycles de gel-dégel. On se rend ainsi compte des effets du type de sol et des conditions climatiques sur toute construction. À cela s'ajoute l'extrême isolement du lamal, qui rend compliqué et coûteux l'acheminement de matériaux de construction de qualité, absents sur place.

Il est enfin intéressant, à la suite de l'analyse du projet réalisé dans les années 1950 et dans des conditions bien particulières, de se demander comment un projet pourrait être réalisé à l'heure actuelle, avec les connaissances et technologies modernes.

L'approche classique consiste à réaliser la construction en été, quand les conditions climatiques sont acceptables. On pose un géotextile sur le sol, puis on construit le remblai par-dessus. Cette technique est longue et fastidieuse, car il faut déposer les matériaux délicatement pour éviter de déstabiliser le sol. Le chantier est coûteux et avance lentement, car il faut attendre que l'eau sous la construction s'évacue progressivement sous le poids de celle-ci.

Il est aussi possible de réaliser des *winter embankment base stabilization* (WEBS). Il s'agit de déposer une couche de remblai préparatoire sur le sol, en hiver. Le principe de cette méthode est d'utiliser le remblai pour consolider le sol, notamment au printemps : lorsque celui-ci dégèle, il est progressivement consolidé et drainé. Le chantier est grandement facilité et accéléré. La construction se fait en été, de manière classique, sur la couche ainsi consolidée.

Des méthodes d'isolation thermique sont aussi utilisées. Des couches isolantes en polystyrène sont mises en place sur le sol, afin que la chaleur de l'air ne vienne pas dégeler le pergélisol. Le sol reste gelé, même en été, et conserve ainsi d'excellentes caractéristiques portantes. On vient ensuite mettre en place le remblai et la voie ferrée sur cette couche isolante. Des circulations d'air frais peuvent aussi compléter ces dispositifs, afin de maintenir une température basse dans le sol. Pour les remblais, l'utilisation de matériaux non gélifs est nécessaire, pour limiter les déformations liées aux cycles de gel-dégel. Un ballast doit aussi être mis en place.

D'un point de vue organisationnel, la consolidation des sols en hiver permettrait un accès plus facile au chantier pour les véhicules. Le chantier pourrait ainsi être réalisé pendant les mois d'été. En se basant sur l'expérience du premier projet dans les années 1950, on peut douter de l'opportunité de faire commencer le chantier à plusieurs endroits. Comme constaté alors, l'acheminement des ressources et des matières premières était plus compliqué à Igarka qu'à Salekhard. Le chantier avança beaucoup plus rapidement depuis Salekhard. Il est donc plus réaliste de construire la voie ferrée à partir de l'ouest, vers l'est. Cela a pour conséquence un chantier plus long mais plus efficace, car mieux alimenté en ouvriers, en machines et en matériaux, par la voie de chemin de fer en construction. Outre cette dernière, une route parallèle est utilisable comme voie d'accès au chantier.

On constate que réaliser une infrastructure ferroviaire en milieu arctique reste de nos jours une aventure humaine et technique complexe, présentant de nombreuses difficultés.

Finalement, on peut s'interroger sur la pertinence et la faisabilité d'un tel projet, de nos jours. Il est très probable que les solutions techniques actuelles permettent sa réalisation. Néanmoins, les coûts importants nécessaires à sa bonne conception contrastent avec une utilité limitée. En effet, la voie servirait quasi exclusivement au transport de marchandises depuis et vers des zones extrêmement isolées et peu peuplées de Russie. L'histoire montre toutefois que certaines infrastructures de transport ont été construites aussi pour des raisons géopolitiques, voire de prestige, sans forcément avoir une efficacité ou une utilité économique élevées.

Bibliographie

Dumont - Tille - Carter 2017 = A.-G. Dumont - M. Tille - A. Carter, *Voies de circulation*, Lausanne 2017.



10. CONSTRUIRE UN CAMP : L'ARCHITECTURE DU FROID

Moana Muschietti

Il fait 26° au-dessous de zéro, il souffle un vent de tempête. On gèle. On gèle dehors et dedans. La maison est construite de telle façon qu'il y a plus de ventilation que de matière solide. L'économe déclare en entrant « Pas grave, les gars, faut pas vous en faire, bientôt il va faire deux fois plus froid. » C'est ce qui s'appelle remonter le moral. Si au moins il faisait chaud dedans, histoire de pouvoir souffler. Mais non. Le poêle me chauffe un flanc tandis que l'autre refroidit. On finit par développer une sorte d'insouciance, par se dire qu'on s'en sortira. Or, chaque journée vécue est un morceau de vie. Qu'on aurait pu passer sans se geler (Tchistiakov 2012, p. 75).

Ce témoignage d'Ivan Tchistiakov, gardien d'un camp de prisonniers sur le chantier de construction de la voie ferrée Baïkal-Amour (BAM) dans les années 1935–1936, corrobore de nombreux témoignages de détenus et résume en quelques mots un problème omniprésent dans la plupart des camps du Goulag : le froid. Or le camp de Chtchoutchi est situé bien plus au nord que celui où Tchistiakov a servi, dans des conditions climatiques plus extrêmes encore.

On est en pleine toundra, à une soixantaine de kilomètres au sud du cercle polaire. La température peut descendre jusqu'à -50° pendant les longs hivers sibériens. Le vent glacé est mordant. Les tempêtes de neige sont rudes et forment en quelques heures des congères de 2 à 3 mètres de haut. La neige et la glace sont abondantes. À noter que l'été, que l'on pourrait imaginer comme une saison plus favorable, vient lui aussi avec son lot de désagréments. Dans le bassin du fleuve Nadym, le terrain est très marécageux. Lorsque les températures sont plus clémentes (on peut espérer jusqu'à une vingtaine de degrés au-dessus de zéro), les occupants du camp, soldats comme détenus, troquent un univers glacé et ses longues nuits polaires contre un paysage inondé, avec de larges zones difficilement franchissables.

En plus de ces conditions climatiques extrêmes, il faut que le chantier avance le plus rapidement possible : *bistro i dechevo*, « vite et à faible coût », comme l'a déjà ordonné Staline pour le creusement du *Belomorkanal* (Kizny 2003, p. 117). Les normes de travail quotidiennes, imposées par l'État, sont très élevées, souvent irréalisables. Le rythme de travail est effréné. Tant la voie ferrée que les camps qui la bordent doivent être construits rapidement, malgré les moyens à disposition, que l'on peut qualifier de rudimentaires. En effet, les détenus employés sur le chantier de la voie 501 ont des outils très simples : pelles, haches, scies, brouettes. La majorité des tâches se fait à la force des bras. Il faut encore ajouter que la plupart des matériaux de construction ne se trouvent pas sur place. Ainsi, toute une logistique doit être mise en place pour les acheminer là où ils sont nécessaires.

Dans une telle situation, comment procéder ? Comment se prémunir, tant que faire se peut, d'un froid omniprésent, ou d'une humidité constante ? Quelles sont les solutions trouvées pour disposer des matériaux nécessaires à une construction rapide et efficace de bâtiments isolés du froid, avec peu de moyens ? L'étude des différents édifices de Chtchoutchi nous apporte quelques éléments de réponse. Les observations effectuées sur le terrain, valables pour la plupart des camps érigés sur les chantiers 501/503 (malgré les spécificités de chacun), aident à mieux comprendre les techniques mises en œuvre et à juger de la qualité des baraques dans lesquelles vivaient les détenus. Elles permettent également de découvrir certains aspects inattendus de cette « architecture du Goulag ».

Matériaux d'ailleurs et d'ici

Les matériaux utilisés pour la construction des différents bâtiments et structures sont simples : bois, terre crue et chaux.

Dans la toundra, le climat subarctique et le pergélisol ont des répercussions directes sur la flore, dont la densité et la diversité diminuent au fur et à mesure que l'on progresse vers le nord. La végétation, à croissance lente, est principalement composée d'arbustes, de bouleaux, de mélèzes de Sibérie, etc. (à ce propos, voir le chapitre 7). Il y a peu de bois utilisable pour la construction. Peu d'arbres ont un tronc d'un diamètre suffisant pour y tailler un madrier¹. La structure des bâtiments se compose donc de pièces fabriquées à l'avance, sur des sites spécifiquement dédiés à cette tâche, puis transportées vers les camps. Le ravitaillement du chantier s'effectue majoritairement par voie d'eau, l'été par barges et l'hiver avec des camions

cheminant sur la glace (fig. 1). Une fois construite, la voie ferrée permet aussi d'assurer le transport rapide du matériel nécessaire.

À l'inverse du bois de construction, la terre crue peut être récoltée sur place. Matériau connu et utilisé universellement depuis des millénaires, elle est aisée à mettre en œuvre. Appliquée contre les parois et plafonds, elle assure une bonne isolation. Une fois enduits de terre, les murs sont recouverts de chaux. Celle-ci est utilisée pour ses propriétés antiseptiques ; elle désinfecte et assainit. Elle protège également la paroi de l'humidité et des intempéries, et empêche l'érosion de la couche de terre sous-jacente. L'enduit de chaux donne un aspect homogène et propre à l'entier de la construction. Il est aussi facile à entretenir ; il suffit de repasser une couche de temps en temps. Ces enduits de chaux recouvraient l'intérieur et l'extérieur des bâtiments. Avec leur disparition au fil des ans, l'aspect du camp s'est profondément modifié ; au lieu des actuelles ruines de couleur sombre, il faut imaginer un ensemble de bâtisses blanches (fig. 2).



Fig. 1. Bois de construction transporté par camion, Iermakovo, 1950-1951.



Fig. 2. La garde devant un baraquement à Abez (République des Komis), sur la ligne Petchora - Vorkouta, 1947.

Baraques en kit

Presque tous les éléments de construction, tant les fenêtres et les portes que les parois, sont préfabriqués, produits « à la chaîne ». Cela comporte de nombreux avantages, pratiques tout d'abord : les pièces calibrées peuvent être assemblées avec un maximum d'efficacité ; l'organisation du chantier est ainsi simplifiée et l'exécution accélérée.

L'utilisation de pièces préfabriquées requiert également une main-d'œuvre relativement peu qualifiée, ce qui est un avantage indiscutable dans le cas d'un camp de travail composé de personnes issues d'horizons professionnels très divers. Enfin, le chantier est un lieu de montage et non de fabrication, atout non négligeable dans les conditions climatiques déjà décrites. Il est effectivement plus simple de construire les pièces en atelier, puis de les acheminer sur le chantier afin de les assembler. C'est d'ailleurs ainsi que sont réalisés certains ponts du chantier 501, dont les éléments sont produits à Salekhard, puis acheminés par la voie ferrée (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 53 et 199).

Ces pièces préfabriquées permettent non seulement de construire rapidement, mais aussi, en cas de besoin, de démonter des bâtiments pour les remonter ailleurs. Aussi peut-on se demander à quoi auraient été destinées les baraques d'un camp comme celui de Chtchoutchi, une fois que ce dernier

aurait rempli sa fonction. En effet, la plupart des camps installés le long de la voie ferrée sont conçus à titre provisoire. Leur utilisation est censée durer le temps nécessaire à l'accomplissement des travaux sur un tronçon donné. Après la fin des travaux, les prisonniers et les gardes sont envoyés plus loin sur le chantier. Une fois le camp désaffecté, certaines infrastructures de qualité peuvent en théorie être démontées et récupérées pour être réutilisées ailleurs. De manière générale toutefois, les camps semblent être abandonnés sans faire l'objet de sérieuses récupérations, du moins lorsque le chantier est encore en activité. Ce n'est que plus tard qu'ils serviront de stocks de matériaux où les habitants de la région viendront se servir (voir chapitre 14).

Isolation avant tout !

La majorité des bâtiments à Chtchoutchi, ainsi que dans tous les camps installés le long des chantiers 501/503, ont été réalisés selon les mêmes techniques de construction. Nous allons les détailler ici en décrivant un édifice de bas en haut (fig. 3).

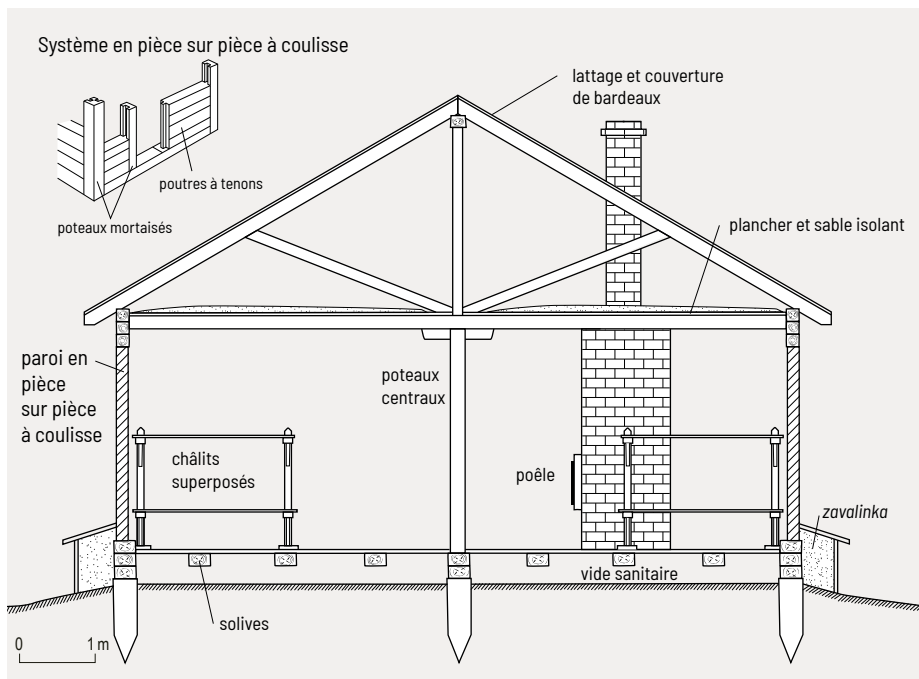


Fig. 3. Coupe schématique d'une baraque du camp.

Les soubassements sont faits de rondins supportant un solivage², sur lequel est posé le plancher. Sous ce dernier, un vide sanitaire est aménagé, qui sert d'isolation contre le froid et l'humidité provenant du sol. Au pied des murs extérieurs, tout autour des bâtiments, se trouvent des caissons isolants (*zavalinka* en russe, fig. 4). Ce dispositif, courant dans l'architecture sibérienne traditionnelle, est fait de planches et comblé de sable. Il protège du froid et de l'humidité, le sable faisant office de « tampon ».



Fig. 4. Zavalinka.

Les murs et les cloisons internes sont composés des modules préfabriqués évoqués plus haut. Le système de construction est appelé « pièce sur pièce à coulisse ». Le principe est le suivant : le module de base est un cadre quadrangulaire comprenant deux poteaux verticaux rainurés, maintenus par deux pièces de bois horizontales. Entre les poteaux, des rondins équarris, dont les extrémités sont taillées en tenons³, sont insérés pour former la paroi (fig. 5). Cet assemblage est souvent renforcé par des agrafes métalliques. En jouant sur le module de base, il est possible d'obtenir des segments de parois pourvus de fenêtres ou de portes.



Fig. 5. Entrée du sas d'un baraquement.

Sur la plupart des bâtiments, à l'intérieur comme à l'extérieur, un lattis⁴ en croisillon est cloué contre les parois, de même qu'au plafond. Il sert à l'accrochage de la couche de terre crue, épaisse de quelques centimètres, qui a des vertus isolantes et coupe-vent. Les enduits à la chaux viennent compléter ce système de paroi multicouche. Le plafond est également multicouche : un plancher sur solives, sous lequel sont appliqués le lattis et la terre crue, supportent une épaisse couche de sable censée servir à l'isolation (voir fig. 3).

Quant à la toiture des baraques, elle se compose d'un toit à deux pans. La charpente est construite en rondins bruts assemblés par tenons et mortaises⁵. Les chevrons⁶, qui reposent sur la panne faîtière⁷ et sur le haut des

parois, sont des rondins équarris uniquement aux extrémités; ils soutiennent un lattage fait de planches, sur lesquelles sont cloués les bardeaux⁸ de la couverture (fig. 6).

Le souci d'isoler les bâtiments au maximum s'observe aussi aux ouvertures, qu'il s'agisse des portes ou des fenêtres. Ces dernières sont généralement dotées d'un double vitrage. À noter qu'il s'agit aussi d'éléments préfabriqués, aux dimensions standardisées. Dans les baraquements où logent les détenus, les portes donnant



Fig. 6. Bâtiment d'exploitation de la voie ferrée, avec son toit de bardeaux.

sur l'extérieur sont précédées d'un sas. Petite pièce carrée de 3 mètres de côté, éclairée par une étroite ouverture placée en hauteur, le sas permet de limiter les échanges thermiques entre l'intérieur et l'extérieur, lorsque les détenus entrent dans le bâtiment ou en sortent. L'entrée de chaque sas est en outre protégée par un auvent (fig. 5).

La description de cette « architecture du froid » ne serait pas complète sans la mention des poêles, installés dans la plupart des pièces de chaque bâtiment (cellules de l'isolateur disciplinaire mises à part). Massifs, ils sont entièrement construits en briques, canal de cheminée compris (fig. 7). Fermé par une porte en fonte, le foyer lui-même, d'un volume restreint, ne permet de faire qu'un petit feu, mais cela suffit pour que le poêle emmagasine de la chaleur. Sa masse de briques une fois portée à une température élevée (pour autant que le combustible à disposition le permette !), il continue d'irradier pendant plusieurs heures.

Dans le camp, seul l'isolateur disciplinaire se distingue des autres bâtiments par son mode de construction. Pour des raisons tant psychologiques que pratiques, il doit être solide. Ses parois extérieures, comme les murs de refend à l'intérieur, sont faites d'un empilement de madriers assemblés aux angles selon la technique du mi-bois⁹: système élémentaire, solide, simple et rapide à mettre en œuvre, traditionnellement employé dans l'architecture des isbas et que l'on retrouve dans la majorité des zones forestières septentrionales où le bois constitue le principal matériau de construction.

À l'extérieur, l'isolateur disciplinaire est revêtu d'une couche de terre crue. L'intérieur des cellules, en revanche, en est dépourvu. L'intention est évidente : cet espace de contention, destiné à punir les détenus récalcitrants, doit rester le plus froid possible. Au moins, cela a permis aux messages laissés par les détenus sur les murs des cellules de traverser le temps : gravés à même le bois, ils sont encore lisibles aujourd'hui (voir chapitre 11), tandis que d'éventuelles inscriptions réalisées sur les enduits de chaux ont disparu avec ces derniers.



Fig. 7. Poêle en briques (dans le bâtiment d'exploitation de la voie ferrée).

Éléments décoratifs

Les inscriptions ne sont pas les seules à avoir disparu avec l'effritement des enduits de chaux. Ces derniers, en effet, portaient fréquemment des motifs peints. À l'intérieur du camp 93, les enduits sont très mal conservés et aucun décor n'a été documenté, mais on en trouve des exemples variés dans d'autres camps du chantier 501 (fig. 8). Les motifs étaient généralement colorés. Les artistes préparaient leurs couleurs avec les moyens du bord : de la suie pour le noir, des pigments végétaux ou minéraux (terre ocre). Ces peintures murales ornaient les pièces de la plupart des bâtiments (dortoirs, réfectoires, salles de réunion, locaux administratifs, logements des gardes) et variaient selon la fonction des lieux. Dans les dortoirs, il s'agit surtout de simples frises composées de motifs géométriques, végétaux ou floraux, réalisés au pochoir. Un réfectoire ou une salle de réunion pouvait être orné



Fig. 8. Exemples de décors muraux dans des bâtiments le long de la voie 501.

d'une véritable fresque, nature morte, scène historique, ou image de propagande (Kizny 2003, p. 476-479; Gritsenko - Kalinine 2010, p. 77, 115, et 136).

Ayant à l'esprit les difficiles conditions de vie et de travail des détenus, on ne s'attend pas à trouver de telles décorations dans les baraques d'un camp. Leur présence intrigue et questionne: quelle est leur raison d'être ? La réponse se doit d'être nuancée. D'abord, il est possible que les baraques destinées aux détenus soient réalisées suivant les mêmes plans que les bâtiments pour les gardes, les travailleurs libres ou le personnel ferroviaire, notamment parce que les responsables du chantier prévoient que certains camps vont constituer le premier noyau de futures agglomérations, une fois la voie ferrée achevée. Or tout est planifié et répond à des normes précises, depuis les modules qui composent la structure de base des baraques, jusqu'aux moindres détails. Sur leurs dessins, les architectes ont fait figurer de nombreux éléments décoratifs en bois, encadrements de fenêtres, bordures de toits, etc. (fig. 9). Les frises courant sur les murs à la chaux sont sans doute prévues à l'avance.

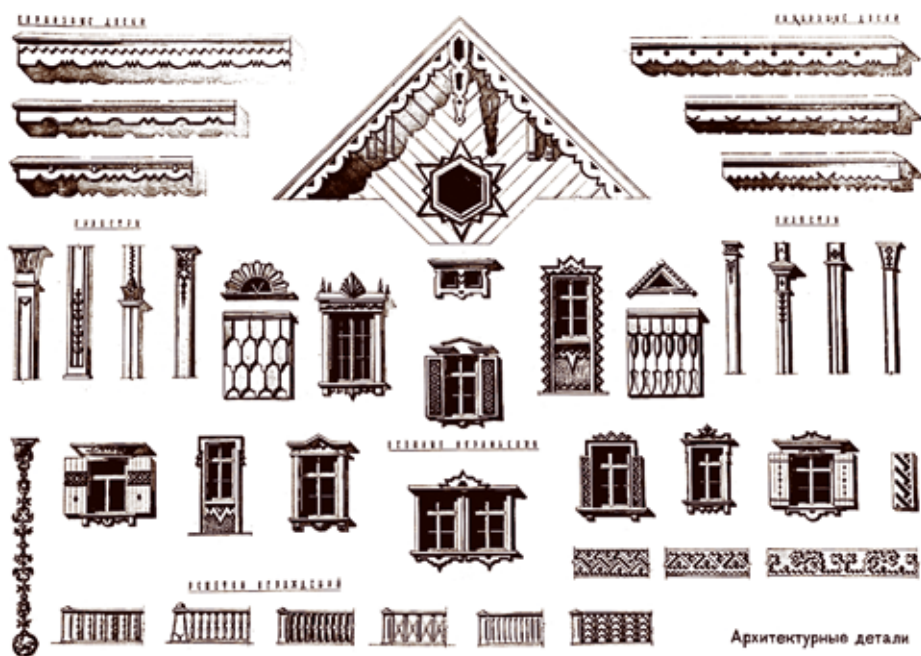


Fig. 9. Plan de réalisation des bâtiments civils le long de la voie 501: détails architecturaux (1949/1950?).

Même dans les baraques des détenus, l'administration peut trouver un intérêt à faire mettre une touche de couleur, que ce soit pour maintenir l'apparence d'un cadre de vie convenable ou pour exercer un effet psychologique sur les occupants des lieux. Le but est plus évident encore lorsque la peinture s'accompagne d'un message de propagande. Après tout, au moins dans le discours officiel, les camps doivent aussi servir à rééduquer les détenus. Parmi ces derniers, certains ont-ils été sensibles aux motifs et aux scènes peints sur les parois de leur dortoir ou de leur réfectoire ? D'autres ont-ils même pris l'initiative de contribuer à l'ornementation des bâtiments dans les camps, à l'instar de ceux qui, à Chtchoutchi, plantèrent des arbres le long de l'allée centrale et aménagèrent des parterres fleuris (voir le témoignage de Marmanov, chapitre 6) ? Les peintures les plus audacieuses, en tout cas, sont sans doute les œuvres d'artistes pour lesquels il était toujours préférable de peindre, plutôt que de poser des traverses et des rails de chemin de fer. En définitive, la présence des peintures murales n'était pas si incongrue dans ce contexte ; c'était une manière parmi d'autres de conférer un semblant de normalité à un environnement naturel et humain hostile.

Détenus et gardes à la même enseigne

Comme d'autres témoignages du personnel des camps, le récit d'Ivan Tchistiakov, dont un extrait est donné en début de chapitre, montre que les gardes n'étaient pas beaucoup mieux lotis que les prisonniers. Mis à part le fait qu'ils n'étaient pas astreints aux travaux forcés, ils bénéficiaient surtout de rations de nourriture plus abondantes et de meilleurs vêtements. Mais une rapide comparaison entre les logements des détenus et ceux des gardes montre qu'il s'agit de bâtiments très similaires : mêmes techniques de construction, mêmes dispositifs de chauffage, même type de décoration. La seule différence notable est le degré « d'intimité » légèrement plus élevé dont bénéficient les gardes, logeant en petites chambrées, tandis que les détenus sont cinquante (ou plus) par dortoir.

Un patrimoine digne d'attention

La simple observation des techniques de construction dans un camp nous conduit à nous interroger sur nombre de sujets : la logistique déployée pour loger l'abondante main-d'œuvre nécessaire au chantier 501, dans un environnement naturel des plus difficiles, ainsi que son degré d'efficacité (ou d'inefficacité) ; la manière dont l'espace du camp, en tant que cadre de

vie, était perçu tant par les autorités que par les détenus ; les conditions d'existence partagées par l'ensemble du groupe humain réuni autour de la construction de la voie ferrée... Pour en apprendre davantage sur ces questions, on perçoit tout l'intérêt d'étudier les vestiges des camps avant qu'ils ne disparaissent définitivement. Non seulement par leur présence, mais également par leur aspect, leur état, leurs moindres détails, les baraques témoignent, au même titre que les documents d'archives et les récits des anciens détenus. Chaque camp est à la fois semblable aux autres et unique, et mériterait une étude approfondie. L'analyse de l'architecture et des techniques de construction a aussi sa place dans la grande histoire du Goulag.

Notes

- 1 Pièce de charpente de forte section.
- 2 Ensemble des pièces de charpente (solives) qui soutiennent un plancher.
- 3 Extrémité d'une pièce de bois taillée pour s'emboîter dans une rainure ou une mortaise (cavité de section rectangulaire) d'une autre pièce.
- 4 Garniture de fines lattes de bois.
- 5 Voir note précédente.
- 6 Longues pièces posées dans le sens de la pente du toit.
- 7 Pièce horizontale située au sommet de la charpente.
- 8 Tuile de bois.
- 9 Assemblage réalisé en entaillant les deux pièces respectivement sur la moitié de leur épaisseur.

Bibliographie

Gritsenko – Kalinine 2010 = V. N. Gritsenko – V. A. Kalinine, *501/503. История « мертвой дороги » (501/503. Histoire de la « Voie morte »)*, Iekaterinbourg 2010.

Kizny 2003 = T. Kizny, *Goulag – Les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au Goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte*, Paris, 2003.

Tchistiakov 2012 = I. Tchistiakov, *Journal d'un gardien du Goulag*, Paris 2012.



11. LAISSER UNE TRACE : INSCRIPTIONS SUR LES MURS DE L'ISOLATEUR DISCIPLINAIRE DU CAMP 93

Daria Teniounina, Vadim Gritsenko

L'histoire de la construction de la voie ferrée transpolaire a plusieurs points d'intérêt pour les chercheurs. On peut en citer au moins deux ici. D'abord, c'est une page de l'histoire économique de l'URSS, en ce qui concerne l'espace du Grand Nord. En outre, les installations liées au chantier de la voie, ainsi que les artefacts conservés, tels que des outils de travail, des articles ménagers, des vêtements et des chaussures, forment un ensemble d'échantillons de la culture matérielle de l'après-guerre. Deuxièmement, c'est un fragment de l'histoire du système pénitentiaire du pays, étroitement liée à l'histoire politique et même culturelle de l'URSS, notamment celle de la subculture criminelle. Culture matérielle, fragments d'histoire : c'est à l'intersection de ces domaines que se trouvent les inscriptions relevées sur les parois d'une cellule, dans l'isolateur disciplinaire du camp 93.

Une prison dans la prison : l'isolateur disciplinaire

Tous les camps disposaient d'un isolateur disciplinaire (souvent nommé *chizo*, du russe *chtrafnoi izoliator*). C'était une sorte de prison où les détenus se trouvaient isolés, habituellement à cause de violations du règlement des camps. Ces violations pouvaient être très variées.

Le premier type de violation était la participation à un conflit actif (une bagarre) entre prisonniers, dont l'administration était informée, surtout si le conflit avait entraîné des blessures ou même la mort. Dans ce cas, le suspect était détenu dans une cellule de punition, comme dans un centre de détention provisoire, avant un éventuel transfert pour une enquête plus approfondie.

Le deuxième type d'infraction pour lequel on pouvait se retrouver au *chizo*, c'était le refus d'aller travailler. Cependant, les prisonniers le refusaient rarement. Parfois, ces refus étaient collectifs, par exemple lorsque l'administration ne pouvait, pour une raison quelconque, fournir du pain aux prisonniers et qu'ils étaient, de ce fait, sous-alimentés. Ces refus pouvaient être dus à d'autres raisons, comme un accident, une avarie, ou

des fournitures insuffisantes. Dans ce cas, la revendication collective des prisonniers était généralement satisfaite et la punition par envoi au *chizo* ne s'appliquait pas. Si toutefois le prisonnier refusait de travailler à titre individuel, trouvant une excuse illégitime du point de vue de l'administration, la punition était infligée. Par exemple, un prisonnier pouvait s'être livré à une simulation ou à une automutilation. L'une des méthodes d'automutilation consistait à se frapper le talon avec une simple cuillère, jusqu'à ce que la jambe soit gonflée. Si une telle simulation était démasquée, le prisonnier était immédiatement placé dans une cellule, et cela pour plusieurs jours.

Le troisième type de violation était la désobéissance, ou une insulte à l'égard d'un représentant de l'administration du camp. D'autres infractions pouvaient concerner des vols commis dans le camp, la possession de jeux de cartes, ou d'autres objets interdits ou contrevenant au règlement intérieur du camp.

Il y avait un autre motif encore pour la mise à l'isolement : c'était le cas où un certain nombre de prisonniers, ou l'un d'entre eux, devait être sauvé de la menace de meurtre. Dans ce cas, le *chizo* devenait une « forteresse », dont les murs avaient pour vocation de préserver des vies. Par exemple, de tels cas se sont produits au cours de la « guerre des chiennes », lorsque des criminels s'étant écartés de la fameuse « loi des voleurs » ont été menacés de mort par des truands qui, eux, continuaient à vivre selon les « codes des voleurs »¹. Il faut dire que les murs de la cellule ne sauvaient pas toujours. Dans certains cas, un groupe d'agresseurs hostiles, ignorant le danger d'être abattu par les gardiens et cassant toutes les serrures, s'introduisait dans le *chizo* et tuait ou mutilait des « adversaires idéologiques ».

En règle générale, l'isolateur disciplinaire était construit directement sur le site du camp, dans l'un de ses angles, à côté de l'un des miradors. La zone de cette unité de détention était également clôturée par des fils barbelés, tendus entre des piliers d'environ 2,5 m de hauteur. Dans de rares cas, l'unité se trouvait à l'extérieur de la zone commune du camp et ressemblait alors plus à une prison de transfert ou à un centre de détention provisoire. La taille et la disposition d'une unité d'isolement pouvaient varier, le nombre de cellules allant de trois à une douzaine.

L'emplacement de l'unité d'isolement et sa taille dépendaient du « besoin de la production », qui déterminait le nombre de prisonniers présents dans un secteur. Une unité située à l'extérieur d'un camp spécifique pouvait « desservir » plusieurs camps des environs. Dans tous les cas, elle était placée à proximité immédiate du camp (quelques dizaines de mètres).



Fig. 1. L'isolateur disciplinaire du camp 93 en 1988.

Le *chizo* se présentait comme une sorte d'isba russe en bois, plâtrée et blanchie à la chaux à l'extérieur. Dans la petite pièce principale (de 6 à 15 m²), juste avant les cellules, se trouvait systématiquement un poêle à bois en brique. La chaleur du poêle se faisait sentir uniquement dans cette pièce. Un gardien, d'une manière permanente ou périodique, devait y maintenir le feu. Si, selon un avis du chef du camp, il n'était pas nécessaire que le gardien soit présent en tout temps, celui-ci venait de temps en temps pour charger le poêle. Cependant, pour le malheur des prisonniers, un surveillant paresseux qui ne voulait pas perdre de temps avec le bois faisait semblant de s'être occupé du chauffage. Par exemple, il pouvait remplir le fourneau de morceaux de coton provenant de vieilles vestes ouatinées de prisonniers, qui ne faisaient qu'attiser le feu sans produire de flammes. Comme de la fumée sortait de la cheminée du bâtiment, le chef du camp, la voyant de loin, supposait à tort que l'isolateur disciplinaire était correctement chauffé. Mais même si le gardien s'occupait consciencieusement du chauffage dans la prison, les cellules elles-mêmes restaient toujours froides et assez humides. La raison en était que la chaleur de la pièce principale, où se trouvait le poêle, ne pouvait pénétrer dans la cellule que par une fente entre le sol et le bas de porte, un espace d'environ 15 × 50 cm.

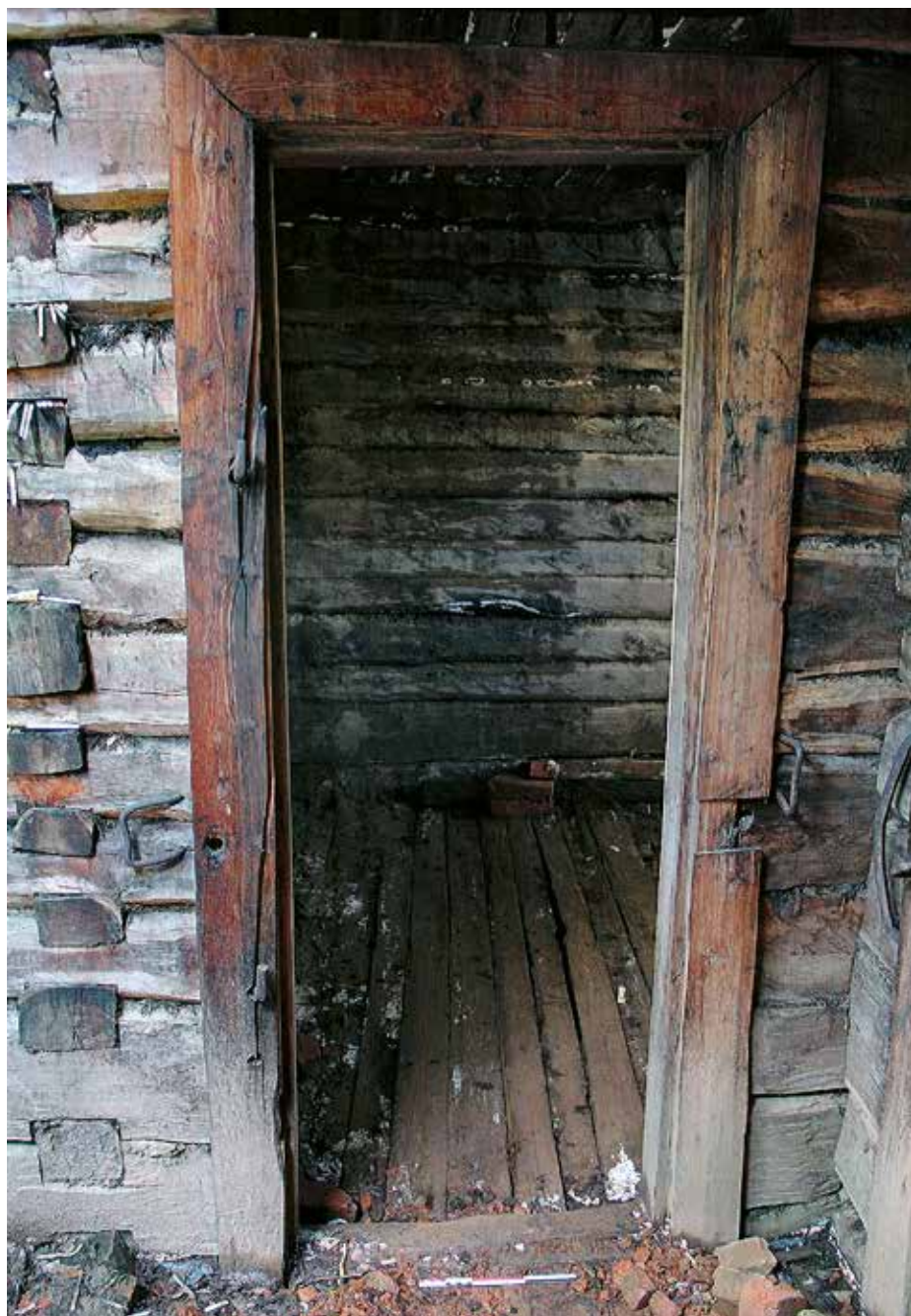


Fig. 2. L'entrée d'une des cellules.

Les isolateurs disciplinaires étaient les bâtiments les plus solides de toutes les structures des camps. Ils étaient composés de pièces de charpente d'environ 25 cm d'épaisseur. De plus, ils ont toujours été construits à l'endroit le plus sec du site. C'est pour ces deux raisons qu'aujourd'hui, ils sont les mieux préservés de toutes les installations pénitentiaires sur les chantiers 501/503, et ce malgré les conditions climatiques (pluie, neige, soleil).

La taille des cellules allait de 1,5 × 2,5 m à 3 × 7 m. Leur taux d'occupation variait selon les besoins de l'administration du camp. Chaque cellule disposait de couchettes en bois massif placées à 0,5 m du plancher et possédait une petite fenêtre en verre mesurant environ 35 × 50 cm. La fenêtre était équipée de barres en acier d'une épaisseur de 15 mm. Une « visière » spéciale était placée à l'extérieur de la fenêtre ; les prisonniers ne pouvaient donc voir qu'une bande de ciel depuis leur cellule. Les portes des cellules étaient faites de planches d'environ 5 cm d'épaisseur et étaient recouvertes de métal fin (du fer-blanc) à l'intérieur. Au centre de la porte, il y avait habituellement une ouverture mesurant 15 × 15 cm. Ce guichet pouvait être ouvert ou fermé uniquement par le gardien, qui apportait le pain ou l'eau. La porte de chaque cellule était verrouillée par une puissante serrure, faite d'une bande d'acier d'environ 5–6 mm d'épaisseur et 60 mm de largeur. Ainsi, il n'y avait aucun moyen de casser la porte de l'intérieur.

En moyenne, la période de détention pouvait durer d'un à sept jours. La ration alimentaire quotidienne par prisonnier était de 400 g de pain et d'une à deux tasses d'eau. Ce régime alimentaire maigre, combiné au froid, entraînait une perte de force physique des prisonniers. Les gens les plus affaiblis étaient surnommés des « crevards ». Après un séjour au *chizo*, la capacité physique des prisonniers à atteindre leur quota de production s'amenuisait, ce qui entraînait la réduction de leurs rations alimentaires.

Après un séjour en isolement, le détenu mettait longtemps à se rétablir. De plus, les épreuves subies dans l'unité de punition exacerbèrent souvent les maladies chroniques des prisonniers. Ce sont les raisons pour lesquelles ces derniers craignaient de se retrouver au *chizo*. Pour eux, ces séjours étaient source de graves problèmes, parfois un enjeu de vie ou de mort.

Mémoires de cellule

Dans de telles conditions de détention, il n'est pas étonnant qu'une personne se livre à la réflexion, à une appréciation plus nuancée de soi-même et du monde qui l'entoure. Les murs des cellules, à Chtchoutchi, conservent les traces, la mémoire, de ces « méditations ».

Cependant, qu'en est-il de notre mémoire ? Que nous reste-t-il de ce temps écoulé ? Qu'est-ce que nous déformons nous-mêmes et qu'est-ce qu'on nous impose, ou suggère ? Ce sont des questions que chacun de nous se pose tout au long de sa vie. Parfois, nous nous les posons inconsciemment, secrètement et, bien sûr, sans toujours trouver de réponses.

Ces questions s'appliquent aussi à notre mémoire commune, à la mémoire historique. Qu'est-ce qu'elle reflète ? Quelle leçon peut-on en tirer ? Qu'est-ce qui relève de notre devoir ? Ces questions sont cruciales pour l'avenir.

À présent, revenons aux « pages sombres de l'histoire », plus précisément aux camps staliniens et plus spécifiquement encore au camp 93 de Chtchoutchi. Nous n'avons pas employé l'adjectif « sombre » par hasard, car c'est à partir de ce cliché que cette période a été décrite par de nombreux visiteurs de Chtchoutchi. En effet, la question se pose tout naturellement : pourquoi ces temps sont-ils sombres ?

Parce que l'on n'en connaît pas grand-chose ? Parce que, dans le destin de plusieurs générations, ce sont des jours noirs ? Le but de l'expédition de 2019 consistait à chercher des réponses concernant le premier aspect, en élargissant les connaissances de terrain sur le fonctionnement et les installations du camp, ainsi que sur la vie quotidienne des prisonniers. Toute la zone du camp a été examinée, mais ce sont les cellules du *chizo* qui ont permis d'obtenir des éléments de réponse concernant le second aspect.

Les inscriptions

Ici, dans le *chizo*, dans la cellule nord-ouest particulièrement, des inscriptions laissées par les prisonniers ont été découvertes et déchiffrées. Certaines d'entre elles ont été écrites au crayon, d'autres ont été légèrement grattées ; d'autres enfin ont été gravées plus profondément, comme si elles étaient fixées pour l'éternité.

Qu'est-ce que l'isolateur disciplinaire ? C'est une prison dans la prison. Comment peut-on restreindre davantage la liberté des prisonniers ? Les punir par l'isolement et par de maigres rations ? Et s'ils survivent, où retourneront-ils ? Et pourquoi faire ? Toutes ces inscriptions sont importantes car elles éclairent le mystère et répondent à une interrogation sous-jacente : quel témoignage le prisonnier a-t-il laissé pour nous, malgré les conditions de travail, les conditions de vie ? Ici, en cellule d'isolement, leurs messages sont chiffrés.

Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle plus tard, il est très difficile de distinguer les lettres et de comprendre le sens de certains mots. Néanmoins,



Fig. 3. Paroi de la cellule nord-ouest : inscriptions multiples sur un madrier.

nous sommes en mesure de constater que les inscriptions peuvent être réparties en plusieurs groupes :

- Messages
- Phrases
- Mots
- Assemblages de lettres
- Noms de famille
- Jeux
- Dessins
- Pseudo-alphabet

Faisons maintenant une brève description de chaque groupe. L'orthographe et la ponctuation d'origine sont conservées, par souci d'exactitude.

Les **messages** sont des inscriptions d'échange dont le but est d'obtenir une réponse dans de brefs délais : par exemple « *Mukharoïamov, je t'en supplie, ne...* ». Malheureusement, la fin du texte est perdue. Mais il convient de préciser que le nom de ce prisonnier est mentionné sur pratiquement tous les murs de la cellule. Sa fréquence, ainsi que cette sollicitation appelant réponse, signifient-elles que les détenus connaissaient les noms des prochains prisonniers en isolement et la date de leur futur placement ?

Et opéraient-ils de la sorte afin que les gardiens ne découvrent pas leur communication ?

Le groupe des **phrases** pourrait en partie permettre de répondre à cette question. Il diffère du groupe « messages » par son caractère d'énoncé, d'affirmation qui ne nécessite pas de réponse de qui que ce soit. Ainsi, sur un mur côté sud, à droite de la porte, sur l'un des rondins, nous pouvons distinguer la phrase suivante : « *Moi, du nom de Kriamov, auto-garde condamné selon CP art.8, je me trouve ici* ». Si les auto-gardes² eux-mêmes pouvaient se retrouver en cellule et laisser des inscriptions à l'intérieur du *chizo*, cela veut dire qu'ils pouvaient les lire aussi. Par conséquent, communiquer n'était pas interdit, tout comme l'information que les prisonniers s'échangeaient n'était pas secrète. Alors pourquoi n'échangeaient-ils pas en personne, tout simplement ? Nous pensons que cela a quelque chose à voir avec la hiérarchie du camp, dans le sens où certains prisonniers avaient une situation privilégiée et qu'il n'était pas facile de les contacter, eux ou leurs « hommes ».

Une autre phrase intéressante, sur une pièce de charpente plus bas, concerne Mukharoïamov : « *Le détenu du nom de M. A. Mukharoïamov. Pour le manque de respect envers les parents* ». N'est-ce pas un motif trop léger pour une vraie condamnation ? Ce qui est intéressant ici, c'est la façon dont le prisonnier explique sa propre détention. Bien sûr, de tels mots ne pouvaient pas apparaître dans un énoncé de peine, ce qui signifie que l'isolement dans



Fig. 4 . Une des traces laissées par le détenu Mukharoïamov dans la cellule de l'isolateur³.

le *chizo* incitait les détenus à chercher les raisons de leur condition actuelle dans leurs motivations et leurs actes passés. Si elle connaît la raison de son emprisonnement, cette personne se sent très probablement coupable et, dans ce cas précis, vis-à-vis de ses parents. Le prisonnier perçoit sa condition et son état actuel comme une sorte de rédemption. Il justifie sa présence à cet endroit, au moins face à lui-même.

On rencontre aussi des inscriptions évoquant le séjour en cellule et sa durée: « *Ici s'est trouvé* (la signature ressemble au nom de Mukharoïamov) *Moscou 50* »; « *Je me trouve ici depuis trois jours. Ilenko.* » Il est impossible de connaître l'état d'esprit exact d'une personne en isolement. Cependant, nous pouvons confirmer que dans de telles conditions, les gens se mettent le plus souvent à méditer sur leur vie. Or, si nous constatons certains jugements de valeur dans les inscriptions déjà décrites, le message du détenu Ilenko s'écarte visiblement de cette ligne.

Le groupe des **mots** est appelé ainsi par défaut, car il ne représente que des bribes de phrases. Pour nous, l'inscription la plus impressionnante fut la suivante: « ... *étouffement à cause de...* ». Elle correspond parfaitement au sentiment qu'engendre ce lieu — l'angoisse et l'oppression. D'autres mots encore, tels « KATSO », « crayon », « rivages », « modeste », « fin », « non », « malentendus », « bonjour », se trouvaient sur différentes pièces de charpente.

Le mot « KATSO » est d'un grand intérêt. Tout d'abord, il est écrit en lettres capitales et une question légitime se pose: s'agit-il d'un acronyme, ou d'une particularité d'écriture? Deuxièmement, un mot similaire figure en géorgien: « ჰატო ». Nous pouvons le traduire comme « ami », « homme », ou « être humain ».

Les inscriptions ne permettant pas de former des mots ont été désignées comme des **assemblage de lettres**. Étonnamment, l'on y trouve des lettres appartenant à une graphie non russe: « my scho », « czer ». Mais il y a également, bien sûr, des caractères cyrilliques: « xy гах », « в спс », « и ступа н уо ».

Les différents types d'inscriptions se terminent souvent par des noms de famille, ce qui a permis d'identifier certains d'entre eux: Kriamov, Volkov, Mukharoïamov, Ilenko, Velvalykov, Vrassov, Allia Khomoutouva, Magnitchenko.

Ces noms sont autant d'indices ouvrant la perspective de recherches historiques potentielles; en pratique, ils nous sont toutefois de peu d'utilité, car seuls des membres de la famille des détenus ont le droit de consulter les dossiers personnels conservés dans les archives. Il ne vaut probablement

pas la peine non plus d'essayer de chercher des personnes de même nom dans la ville de Nadym ou aux alentours, puisque le recensement le plus récent a montré que la plupart des habitants de Nadym sont venus pour travailler temporairement.

Un autre groupe est particulièrement intéressant, celui des **jeux**. Les inscriptions de ce type, sur les murs du *chizo*, se déclinent en plusieurs sous-groupes :

- *Grilles avec chiffres et lettres* : dans quatre cas, il s'agit de grilles de 3×3 avec des nombres de 1 à 9 placés à l'intérieur des cases ; deux des grilles portent en outre des nombres (15 et 19) inscrits à l'extérieur de leur cadre. En principe, les nombres de 1 à 9 ne se répètent pas sur une même ligne ou colonne, mais il y a des exceptions. Dans trois cas, la somme des nombres d'une ligne ou d'une colonne équivaut au nombre 15 qui figure en regard.

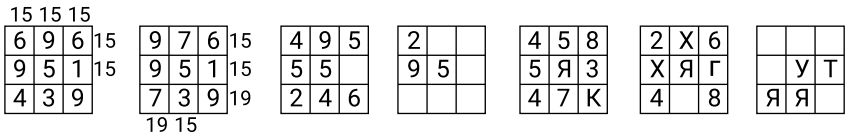


Fig. 5. Grilles avec chiffres et/ou lettres.

- *Grilles avec points* : nous n'avons trouvé que deux grilles de ce genre. Les points semblent avoir été placés aléatoirement. Il n'est pas possible de décrypter une quelconque règle.
- *Grille avec croix* : une grille de 3×3 porte des croix. Il pourrait s'agir d'un jeu de morpion où les cercles, trop complexes à dessiner avec les moyens du bord, sont remplacés par des cases laissées vides. Le jeu de morpion était très populaire en Union soviétique et l'est resté dans l'espace post-soviétique, principalement auprès des enfants, mais il sert également de passe-temps pour les adultes. Le temps d'une partie ne dépasse généralement pas quelques dizaines de secondes, car le jeu ne nécessite pas de calculs complexes et teste principalement la capacité d'attention des adversaires.

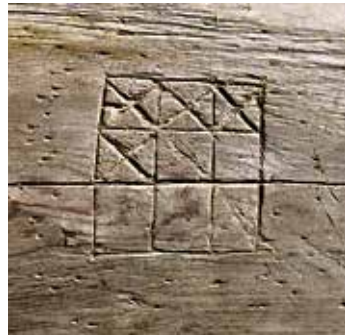


Fig. 6. Une grille avec des croix : jeu ou décompte ?

– *Grilles avec cases vides*: ces grilles sont de diverses tailles (7×5; 9×9; 9×11; 10×10).

Le « groupe » des **dessins** comprend en réalité une seule image, celle d'un petit soleil, située à côté de l'une des grilles de jeu.

L'inscription la plus intrigante et la moins compréhensible pourrait ressortir de l'usage d'une sorte de **pseudo-alphabet**. Sachant que certaines informations ne pouvaient certainement pas être portées au regard de tous, sur les murs d'une cellule, on peut formuler l'hypothèse d'un code secret. Mais le sens de ces signes, dont certains ressemblent à des miradors, nous échappe pour l'instant.

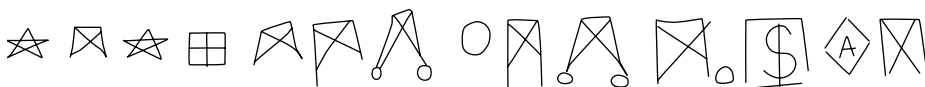


Fig. 7. Les signes du « pseudo-alphabet ».

Conclusion

Les 3 mètres carrés d'une cellule du *chizo* de Chtchoutchi suffisent à constituer une source importante de renseignements, qui nécessiteraient une analyse plus minutieuse et une comparaison avec des inscriptions laissées dans d'autres camps. En effet, nous n'avons certainement pas affaire ici à une particularité locale, propre à une prison donnée, car les détenus circulaient d'un camp à l'autre et partageaient une même culture carcérale. En tous les cas, ces inscriptions restent des témoins incontournables de l'histoire personnelle des détenus du camp 93.

Ce chapitre a été écrit sur la base de l'étude d'une seule cellule. Par conséquent, nos opinions et conclusions ne sauraient être extrapolées à l'ensemble des inscriptions présentes dans toutes les cellules. Le manque de matériaux originaux est un obstacle à la création d'un échantillon se prêtant à une approche statistique, qui permettrait d'en affiner l'interprétation. Nos conclusions sont donc à considérer comme provisoires. Un autre problème important est le manque de publications consacrées à ce sujet. Il s'agit d'un domaine qui mériterait de plus amples recherches.

Malgré ces obstacles, notre travail apporte son lot d'informations. Par exemple, les mots et les lettres relevant de langues étrangères, de même que les noms des prisonniers, sont des indices du caractère « international » de la population carcérale. Les occupants du *chizo*, l'ensemble des

détenus, l'administration du camp elle-même, formaient des groupes composites.

À quelques exceptions près, les interrogations soulevées ici portent sur la psychologie, la perception de soi et les réflexions personnelles des prisonniers. Puisque ces gens étaient forcés de reconstruire leur vie en société une fois libérés, étudier ces questions aide à comprendre la « psychologie collective » de l'homme soviétique et son attitude envers les institutions politiques. Nous pouvons aussi en percevoir l'écho actuel, chez les citoyens de la Russie et des pays de l'ex-URSS.

Traduction A. Svinina

Notes

- 1 Rossi 1997, p. 136. Voir aussi le récit qu'en fait Varlam Chalamov (Chalamov 2003, p. 932-957) (*n.d.é.*).
- 2 Voir glossaire.
- 3 Pour une meilleure lisibilité, les traits ont été surlignés en blanc sur la photographie (*n.d.é.*).

Bibliographie

Chalamov 2003 = V. Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Lagrasse 2003.

Rossi 1997 = J. Rossi, *Le Manuel du Goulag : dictionnaire historique*, Paris 1997.

12. LES DÉTENUS DE LA VOIE 501/503 : ÉCLAIRAGES CONTRASTÉS

Alexandre Yourassoff

L'institution du Goulag évoque souvent pour le public la représentation d'un phénomène historique homogène, constant et tout simplement synonyme de terreur. Cette représentation sommaire est le produit de généralisations dans le temps et dans l'espace, qui font fi d'une grande diversité de situations historiques. Or la réalité « des Goulags » exige une approche plus spécifique et circonstanciée. Il s'agit d'examiner le contexte historique, la finalité du système dans son ensemble à la période concernée et celle du camp (ou de l'ensemble de camps) étudié. Il faut également considérer les contraintes pratiques de la réalisation du camp qui, du fait de l'emplacement, de la composition du contingent de prisonniers, de la personnalité des responsables et du manque de fournitures, de nourriture ou de matériel, conduisent à des résultats parfois très différents de ce qui était prévu.

Les chantiers 501/503, bien que maintenus secrets pendant plusieurs années, ont eux aussi fait l'objet de généralisations abusives et ont souvent été présentés comme un gâchis irrationnel de ressources humaines, matérielles et économiques : un projet absurde, une machine à broyer les détenus, une voie vers « nulle part » (sur la perception des chantiers 501/503, voir le chapitre 8).

Or, si cet aspect tragique n'est absolument pas à remettre en question, bon nombre d'éléments nous suggèrent que ces chantiers-là offraient une réalité quelque peu différente et surtout plus complexe. Notre propos ne consiste aucunement à nier la souffrance et le malheur des détenus, mais à apporter un éclairage supplémentaire sur le sujet, en exposant des aspects méconnus, dans le but d'approfondir la compréhension du phénomène et d'en nuancer la perception.

Parmi ces aspects, la dimension humaine des chantiers 501/503 nous semble particulièrement digne d'intérêt. Ainsi, après un bref rappel des conditions dans lesquelles le projet vit le jour et des obstacles auxquels ses responsables durent faire face, nous étudierons les mesures prises au niveau

administratif, médical et culturel, visant à préserver la santé et le moral des travailleurs. Nous verrons également comment ces mesures avaient avant tout pour but d'assurer et de stimuler la productivité des détenus.

Pour illustrer notre propos, nous avons eu recours à la parole de témoins directs des événements. Nous avons cherché à avoir la plus grande variété possible de témoignages, quitte à exposer parfois des points de vue contradictoires, sans favoriser l'un au détriment de l'autre.

Contexte du projet : bref rappel

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique se releva difficilement de quatre années de conflit qui l'avaient affaiblie, tant économiquement que démographiquement (26 millions de morts, selon l'historien N. Werth: Werth 2020, p. 114). Pendant le conflit, elle avait pâti de ne plus pouvoir s'approvisionner en matières premières, notamment celles de la région minière de Norilsk, dont l'unique accès, par voie maritime, avait été coupé par les Allemands. Au sortir de la guerre, assurer l'acheminement de ces ressources par voie de terre et de manière sûre devenait une priorité.

Mais l'économie et les questions logistiques n'étaient pas le seul souci des dirigeants soviétiques. Plus urgente encore était la question sécuritaire, la défense du territoire. Malgré la fin de la guerre, Staline craignait une attaque des Américains, qui auraient pu pénétrer sur le territoire soviétique par le littoral nord arctique. La région n'étant, à l'époque, que peu défendue militairement, il fallait de toute urgence l'armer en construisant des ports, des bases navales et aériennes (Gritsenko 2005, p. 252).

Un troisième « objectif », qui s'apparente plus à un leitmotiv de la propagande soviétique, était la conquête de la nature par l'homme. Les grands chantiers staliniens illustrent à eux seuls cette volonté de dompter la nature. Outre des projets titanesques, l'asservissement de la nature passait par le développement de sites d'exploitation des ressources naturelles et par une politique de peuplement des territoires inhabités.

C'est de ces trois nécessités, militaire, économique et idéologique, que naquit le projet de construire une voie de chemin de fer reliant les fleuves sibériens Ob et Ienisseï, permettant de faciliter l'acheminement du matériel nécessaire à la défense de la zone, d'assurer une voie de transport de marchandises et de peupler ces territoires.

Or la construction de la voie ferrée se heurta à plusieurs obstacles, à commencer par les contraintes climatiques. Le tracé de la ligne était situé

non loin du cercle arctique, où les conditions climatiques sont très rudes, avec des températures pouvant descendre jusqu'à -50° C en hiver. De plus, le terrain est composé en grande partie de pergélisol qui, l'été venu, fond et transforme les sols en marécages impraticables.

En plus des conditions climatiques extrêmes et d'un terrain peu propice à la construction d'une voie ferrée, les responsables du chantier devaient faire face à une contrainte supplémentaire: l'urgence. Staline, considérant la défense de la zone comme hautement prioritaire, leur imposa des délais intenable (pour plus de détails sur l'historique du projet, voir le chapitre 3).

Au climat inhospitalier et à la précipitation générale s'ajoutait enfin une contrainte pratique: des travaux physiques lourds, exécutés à la main et avec très peu de moyens techniques. Bûcheronnage, terrassement, construction d'infrastructures en tout genre, pose de rails et de traverses étaient au programme pour la majorité des détenus (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 83). Pour que le projet avance vite et bien, il fallait des travailleurs en grand nombre pouvant supporter ces conditions.

Répression arbitraire et main-d'œuvre

Pour obtenir cette importante main-d'œuvre, la direction du Goulag eut recours à un procédé maintes fois éprouvé: une vague de répression arbitraire, générant des centaines de milliers d'arrestations et de condamnations.

Dans le cas des chantiers 501/503, cette vague de répression fut générée par les trois oukases de juin 1947. La loi du 4 juin « Sur la responsabilité pénale pour le vol de la propriété étatique et commune » prévoyait, selon la nature du délit, des peines de privation de liberté allant de cinq à vingt-cinq ans¹. De 1947 à 1953, cette loi enverra près d'un million et demi de personnes en détention (Jurgenson – Werth 2017, p. 64–66; Werth 2020, p. 119). Pour les chantiers 501/503, jusqu'à 60 % du contingent de prisonniers sera composé de victimes de cette loi (Hoesli 2018, p. 550).

Cet oukase est d'autant plus efficace qu'il incrimine le moindre vol de nourriture, une réalité très courante en 1947, année de famine: « Les plus petits chapardages à l'usine, dans les magasins et, bien sûr, dans les champs collectifs, même commis pour la première fois, en situation de détresse, ou par des mineurs, sont impitoyablement punis » (Werth 2020, p. 118–119).

Il semblerait donc que le pouvoir soviétique, conscient des nombreux vols commis par ses citoyens affamés, ait décidé, afin d'obtenir une main-d'œuvre gratuite, d'édicter ces lois. Comme le note E. Hoesli, cette hypothèse n'est pas prouvée par des documents officiels, mais les dates coïncident: « Aucune

pièce [...] ne vient attester d'une vague de répression dont l'origine serait la volonté de disposer d'un nouveau stock d'esclaves. [...] Les grands projets correspondent cependant aux grandes vagues d'arrestations. C'est grâce à la mise aux fers d'une partie de la paysannerie que l'État soviétique peut se lancer au début des années 1930 dans une industrialisation, une urbanisation et la construction intensive d'infrastructures. Et c'est à la suite des oukases de 1947 que l'État entreprend des chantiers tels que celui de la voie ferroviaire arctique » (Hoesli 2018, p. 560).

Sélection médicale

Avant de pouvoir être envoyés sur le chantier de la ligne ferroviaire, les détenus devaient passer un examen médical assurant leur capacité à travailler dans les conditions que nous avons mentionnées plus haut. En effet, au vu des délais très serrés, l'administration du camp ne désirait pas s'embarasser de « personnes âgées et de ceux qui n'avaient pas une santé de fer », car ils ne seraient « qu'un fardeau qui, à la place de travailler sur la voie, ne ferait que remplir les hôpitaux » (Gritsenko 2018, p. 92). Tous les prisonniers, sauf ceux de « droit commun », devaient passer cet examen.

Nourriture

Une fois la main-d'œuvre adéquate sélectionnée, il fallait la maintenir en bonne santé pour assurer (en théorie) sa productivité. Dans ce but, la direction du camp prenait tout particulièrement soin de bien nourrir ses travailleurs, ce qui donna lieu à un paradoxe surprenant : les prisonniers des chantiers 501/503, un camp de travail forcé, étaient mieux nourris que les citoyens libres dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Bien entendu, cette situation ne se vérifiait pas pour l'intégralité des détenus du chantier, mais V. Gritsenko affirme que la majorité des prisonniers recevaient effectivement plus à manger que leurs compatriotes libres dans les régions avoisinant la voie ferrée (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 112). La norme quotidienne de pain pour les détenus était comprise entre 600 et 1'300 g et pouvait même atteindre 1'500 g, ce qui, dans l'univers du Goulag, est relativement convenable. Des cuisines et des boulangeries étaient installées dans les camps et les prisonniers avaient parfois droit à de la viande fraîche, puisque certains camps étaient dotés de fermes animales (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 112). Ces faits sont confirmés par les témoignages de plusieurs anciens prisonniers, comme celui de Vassili

Dmitrievitch Bassovski (*Chantier N° 503 vol. 2*, p. 127) : « Ils nous nourrissaient très bien : 900 grammes de pain par jour, une grande tasse de *kacha*, essentiellement à base d'orge, ou quelque chose d'autre. Il n'y avait pas d'assaisonnements particuliers, mais ils nous nourrissaient copieusement. Si tu remplissais la norme à 150 %, ils ajoutaient du porc, du jambon, du saucisson. »

Cependant, tous ceux qui ont vécu sur ces chantiers n'ont pas eu la même expérience, à l'instar de Margarita Mikhaïlovna Solovieva, organisatrice culturelle sur le chantier 503. Quand V. Gritsenko lui demande si les prisonniers étaient mieux nourris que les travailleurs libres, elle répond (Gritsenko 2018, p. 131) : « Vous savez, je ne peux pas dire où la nourriture était meilleure. Que dans le camp il n'y avait rien à bouffer et qu'ils nourrissaient les prisonnières de gruau et de tomates séchées, ça oui... [...] Jusqu'à ce jour, je ne peux oublier ces tomates séchées. C'est comme si elles étaient encore en moi. En gros, ils faisaient une soupe de gruau qu'ils assaisonnaient de ces tomates. Je ne peux pas dire que la nourriture était bonne. Les gens mouraient de faim. On nourrissait les femmes avec de la lavasse, ils ne donnaient pas de viande. » Un travail léger aurait pu justifier des repas moins riches, mais c'est bien le récit d'une injustice que fait Solovieva, puisque dans le camp où elle travaillait, ces femmes sous-alimentées étaient affectées aux mêmes lourdes tâches physiques que les hommes (Gritsenko 2018, p. 132-133).

Ce témoignage, qui révèle la pluralité des réalités au sein du Goulag, pose plusieurs questions qui restent en suspens : ce récit est-il représentatif de ce que vivaient toutes les prisonnières du chantier ? Si cette injustice avait bel et bien lieu dans chaque *lagpoungkt*, comment peut-on l'expliquer ? L'administration a-t-elle délibérément choisi de sous-alimenter les femmes qui, moins disposées à ces lourds travaux physiques, atteignaient plus difficilement les normes et avaient par conséquent une productivité moindre ? Une étude de ces questions serait nécessaire pour approfondir davantage la compréhension du sujet, mais cela dépasse les limites de ce travail (sur les femmes au camp, voir le chapitre 13).

Décompte (*zatchioty*)

En plus de la bonne alimentation dont jouissait la plupart des détenus, la direction du camp décida, pour stimuler l'ardeur au travail, de réintroduire le système de *zatchioty*, ou de décompte. Ce système, aboli à la fin des années 1930, mais réinstauré exceptionnellement pour ce projet, permettait

aux prisonniers de raccourcir la durée de leur peine en faisant valoir les jours de travail à double ou à triple, s'ils dépassaient la norme. La bonne alimentation, combinée à une promesse de réduction de peine, faisait du chantier 501 un lieu convoité par les détenus (Hoesli 2018, p. 511).

C'est ce dont Appolon Kondratiev, ancien soldat soviétique envoyé dans un camp de transit pour « trahison »², témoigne : « En 1947, nous avons appris qu'un convoi se préparait à destination du Grand Nord pour le chantier ferroviaire 501. On disait à propos de ce chantier que le bon travail serait récompensé par une réduction significative de peine, ce qui s'est pleinement confirmé par la suite. Bien évidemment, j'avais très envie de me retrouver là-bas, cependant ça n'a pas été simple. [...] Nous étions ravis tout particulièrement par ces communiqués incessants annonçant qu'un jour de bon travail en vaudrait trois. » Cette réduction de peine constituait une telle occasion pour Kondratiev, qu'il décida de voyager dans le même wagon que les truands pour se rendre dans le chantier (Gritsenko 2018, p. 92-93).

Pour Alexandre Snovski, ancien détenu du chantier 503, les *zatchioty* étaient le moteur principal de sa survie au camp. La promesse d'une libération anticipée justifiait de nombreux sacrifices. Alors qu'il était, selon ses propres mots, « un jeune imbécile », il accomplissait les tâches éreintantes et dangereuses que les autres refusaient de faire : chaque jour au petit matin, il transportait en plusieurs fois jusqu'à 300 kg de pain frais, qu'il chargeait sur un cheval, à destination d'un camp voisin dont la boulangerie avait brûlé. L'hiver, les températures étaient si basses qu'il devait se faire aider pour retirer les couvertures gelées dont il se couvrait pour se protéger du froid (*Chantier N°503 vol. 2*, p. 103). Plus qu'une promesse de libération anticipée, les décomptes étaient ce qui lui permit de tenir le coup (*ibid.*, p. 130) : « J'ai été libéré non pas grâce à une réhabilitation, mais grâce aux décomptes. Quatre années en moins ! Mais ces années j'ai dû les gagner. J'aurais pu passer mon temps en tant que « planqué », j'aurais pu être *Feldscher*³ ou bien répartiteur. Tout ça d'ailleurs je l'ai fait. Mais... les décomptes, les décomptes étaient devenus mon but, le sens de mon existence et de ma survie au camp... »

Si, pour Alexandre Snovski, la réduction de peine fut gagnée à la sueur de son front, il en fut autrement pour Mikhaïl Revdev, lui aussi ancien prisonnier de guerre. Purgeant sa peine dans un camp de Lvov, il se vit refuser sa demande de transfert dans le Nord. En signe de protestation, il refusa de travailler et écopa de huit jours de cachot, avant de se voir finalement accorder l'autorisation de partir sur le chantier 501 (Gritsenko 2018, p. 125).

Mais, contrairement à Snovski, Revdev obtenait ses décomptes aisément, grâce à sa formation de forgeron, qui lui permit d'obtenir le poste d'outilleur (Gritsenko 2018, p. 125) : « Je n'ai pas eu à endurer de grandes difficultés. Pourquoi ? Parce que j'étais forgeron. [...] Quand je suis arrivé dans le camp de Salekhard, je travaillais comme outilleur. » Lorsque V. Gritsenko lui demande s'il avait aussi droit aux décomptes en occupant ce poste, il répond (*ibid.*, p. 127) : « Quelle est ma norme à moi ? Fournir des outils. Si je ne violais pas le règlement du camp, j'obtenais mes déductions. En tout, j'ai passé trois ans et quatre mois au camp, à la place de cinq ans. Alors qu'aux travaux de bûcheronnage, pour obtenir la déduction, il fallait dépasser la norme. »

On voit bien au travers de ces témoignages que le décompte avait l'effet escompté et créait une situation qui bénéficiait aux deux parties. D'un côté, les détenus pouvaient être libérés plus tôt ; de l'autre, les travaux avançaient rapidement. Mais les *zatchioty* n'étaient pas le seul moyen que la Direction des camps employait pour stimuler la main-d'œuvre. La culture et en particulier les arts de la scène étaient également mis au service du chantier, devenant ainsi vecteurs de la propagande communiste.

Théâtre et propagande

Quand on parle de théâtre au Goulag⁴, il est nécessaire de distinguer deux phénomènes : d'une part les représentations amateurs effectuées par des prisonniers sans qualifications particulières, d'autre part les productions impliquant des artistes professionnels, condamnés au Goulag, le plus souvent pour « crimes politiques ».

Les petits spectacles amateurs avaient lieu à l'intérieur des camps, sur des estrades improvisées ou dans les baraquements. Les moyens étaient très rudimentaires ; parfois, une simple couverture tendue entre deux châlits servait à délimiter la scène. Les « acteurs » étaient des détenus ordinaires qui, après dix à douze heures de travail, trouvaient encore la force de répéter (Depaule 2004, p. 132). Le répertoire était constitué tant par des œuvres classiques que par des pièces de propagande, comme *La Chanson du chef* ou *Un mot au camarade Staline* (Kizny 2003, p. 259). Ce type de spectacle avait lieu dans tous les camps du Goulag et faisait partie de la stratégie de travail idéologique assurée par la section culturelle et éducative (KVTCH), principal relais de la propagande du régime dans l'univers concentrationnaire soviétique (Depaule 2004, p. 131–132).

Parallèlement aux petits spectacles amateurs cantonnés aux *lagpounks*, les chantiers 501/503 disposaient de leur propre troupe de théâtre professionnelle. Bien qu'ils ne fussent pas le seul complexe pénitentiaire à en avoir, leur théâtre se démarquait par les moyens importants dont il disposait. La troupe fut formée en avril 1948, puis divisée en deux groupes, l'un basé au théâtre de Salekhard, l'autre à celui d'Igarka (*Chantier N° 503 vol. 2*, p. 146-154).

Lazar Cherechevski, scénariste au théâtre de Salekhard, en donne un aperçu : « Le matériel d'éclairage, les costumes et les accessoires furent achetés au théâtre Bolchoï de Moscou. Le détenu Leonid Leonidovitch Obolenski, condamné à dix ans de camp, ancien réalisateur et collaborateur de Sergueï Eisenstein, en était le metteur en scène en chef. L'orchestre symphonique comptait plus d'une trentaine de musiciens dirigés par Nikolaï Tcherniatynski, premier chef d'orchestre à l'opéra d'Odessa avant son arrestation. Une troupe de chanteurs d'opérette, un corps de ballet, un chœur et des solistes se produisaient avec l'orchestre. Zinoviev Binkine — ancien élève au conservatoire de Moscou et, pendant la guerre, chef de l'orchestre de prestige de l'Armée rouge — dirigeait un ensemble de variétés qui réunissait un orchestre de jazz, des présentateurs de spectacle et un illusionniste. Il y avait aussi une petite troupe qui montait des spectacles d'art dramatique » (*Kizny 2003*, p. 258).

Si ce théâtre bénéficiait d'autant de moyens, c'était grâce au colonel responsable en chef du chantier 501, Vassili Arsenievitch Barabanov qui, par son « mécénat » en faveur de cette activité culturelle, avait gagné la sympathie de plusieurs artistes-prisonniers.

La fonction de cette troupe, composée d'artistes professionnels et ayant accueilli jusqu'à 200 personnes, variait en fonction du public pour lequel elle se produisait. Si elle jouait dans l'un des théâtres construits à l'extérieur des camps, comme le théâtre de Salekhard, son but était de divertir la population libre, ainsi que l'administration et les chefs de camps, qui étaient d'ailleurs à l'origine de l'existence même de ces théâtres. Le répertoire était donc un répertoire classique, avec des représentations de *Boris Godounov* ou de *La dame de Pique*, par exemple (*Kizny 2003*, p. 259).

Mais sur les chantiers 501/503, la troupe de théâtre faisait aussi des « tournées » pour jouer dans chacun des camps qui bordaient la voie, comme le raconte Cherechevski : « Pendant tout l'été et l'automne, jusqu'aux débuts de la nuit polaire, l'ensemble de jazz de Zinoviev Binkine a donné des concerts le long de la voie ferrée en construction. Deux *teplouchki*, deux wagons de marchandises aménagés et chauffés, un garde dans chaque wagon, et nous partions. Quand la voie n'était pas terminée, nous allions

à pied jusqu'aux camps qui se trouvaient au-delà » (Kizny 2003, p. 271). Malgré un répertoire assez orienté, ces spectacles-concerts constituaient tout de même un divertissement pour ceux qui y assistaient. Par exemple, la mise en scène de la chanson *Large s'étend la mer* (Раскинулось море широко), jouée au théâtre d'Igarka et à Iermakovo, semble avoir marqué les esprits, puisqu'elle est mentionnée dans pas moins de trois témoignages différents qui vantent la beauté des costumes et le talent des chanteurs, que le public applaudissait chaleureusement (*Chantier N° 503 vol. 1*, p. 82 ; *Chantier N° 503 vol. 2*, p. 120 et 163).

Par ailleurs, les artistes-prisonniers de la troupe étaient privilégiés par rapport aux simples détenus, tel Leonid Ioukhine, comédien au théâtre d'Igarka. Comme les autres artistes, il était nourri convenablement, pouvait se déplacer sans escorte sur son lieu de travail, touchait un salaire et exerçait le métier pour lequel il avait été formé. De plus, il bénéficia d'une libération anticipée grâce au système de décompte (*Chantier N° 503 vol. 1*, p. 84–85 ; *Chantier N° 503 vol. 2*, p. 162).

Si l'exemple de Leonid Ioukhine laisse à penser que les artistes avaient la vie plus facile que les autres prisonniers, ils n'étaient pas pour autant à l'abri des souffrances et des tragédies. En tant qu'« ennemi du peuple », ils avaient peu de chance de pouvoir retrouver un travail après le camp et libération pouvait rimer avec cauchemar. Tel fut le cas pour Dimitri Zelenkov, décorateur au théâtre de Salekhard : se sachant condamné à ne plus pouvoir travailler dans un théâtre, il se suicida et fut retrouvé pendu dans les toilettes des coulisses du théâtre d'Igarka, quelques mois avant sa libération (Kizny 2003, p. 296).

« Le camp le plus réussi »

Les chantiers 501/503 ne se distinguaient pas uniquement par leur troupe de théâtre prestigieuse, mais également par l'un de leurs camps : le *lagpouknt* 93 de Chtchoutchi qui, selon l'ancien détenu Ivan Marmanov, était « le camp le plus réussi ». Il se démarqua notamment par les privilèges auxquels ses occupants eurent droit. Ces derniers obtinrent la permission de planter des conifères le long de l'allée centrale du camp, de construire des petits ponts enjambant les drains d'évacuation de l'eau de pluie, ainsi que d'aménager des parterres de fleurs au pied des baraquements. Le camp disposait également d'un terrain de sport (voir le témoignage de Marmanov, chapitre 6). Ces avantages n'étaient cependant pas accordés par pure philanthropie. Derrière chaque faveur accordée aux détenus se cachait le même objectif :

récompenser le zèle des travailleurs et stimuler la productivité, une logique qui sous-tend d'ailleurs toutes les mesures mentionnées jusqu'ici.

On pourrait encore s'attarder longuement sur ce qui allégeait le quotidien des détenus, comme les salaires ou les vêtements chauds fournis par l'administration (pas toujours en quantité suffisante). Si nous insistons ici à dessein sur des éléments qui visaient à améliorer la vie et le travail des détenus, il ne peut naturellement être question de sous-estimer la dureté des épreuves et les souffrances endurées. Rappelons qu'une bonne partie des détenus ont tout de même été condamnés sur une décision arbitraire et injuste, à travailler dix à douze heures par jour en pleine Sibérie, près du cercle polaire. Les chantiers 501/503 n'étaient d'ailleurs pas exempts de certains fléaux typiques du Goulag, telle la guerre entre bandes criminelles, qui faisaient de nombreuses victimes souvent innocentes, la sous-alimentation, qui touchait apparemment les femmes, les accidents de travail, ou encore le retour difficile à la vie « en liberté » de ceux marqués à jamais du sceau maudit d'« ennemi du peuple ».

Pour démontrer l'aspect unique des chantiers 501/503, nous avons abordé des thèmes comme le mode de recrutement des prisonniers, le système du décompte ou encore le théâtre. Pris un par un, ces éléments ne sont pas l'apanage de cette section du Goulag en particulier, mais c'est bien la combinaison de multiples facteurs qui lui confère son caractère singulier. Il n'était pas non plus question de présenter les témoignages choisis comme étant plus « vrais » que d'autres témoignages sur le sujet, mais de leur donner une place à égalité avec les récits plus tragiques. Par cette démarche, nous avons pu remettre en cause un certain nombre de préjugés, ce qui nous a permis de mieux comprendre la nature des chantiers 501/503 et d'élargir notre vision du « phénomène Goulag » qui, par son ampleur et sa complexité, est un fait éminemment pluriel.

Notes

- 1 <https://law.wikireading.ru/11790>.
- 2 Conséquence de « l'ordre N° 270 » de 1941, selon lequel tout soldat soviétique se rendant à l'ennemi était automatiquement déclaré déserteur et traître à la patrie. Ici, il est question des soldats libérés des camps de prisonniers nazis.
- 3 Aide-médecin.
- 4 Le mot « théâtre » regroupe ici tous les arts de la scène : musique, danse, théâtre, chant, marionnette, cirque, etc.
- 5 Leonid Leonidovitch Obolenski était une célébrité, connue de toute l'intelligentsia soviétique.

Bibliographie

Chantier N° 503 vol. 1 = M. Michetchkina - A. Tochtchev, *Стройка N° 503 (1947–1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier No 503 [1947–1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 1, Krasnoïarsk 2000.

Chantier N° 503 vol. 2 = M. Michetchkina - A. Tochtchev, *Стройка N° 503 (1947–1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier N° 503 [1947–1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 2, Krasnoïarsk 2007.

Depaule 2004 = J. Depaule, « Théâtre au goulag », in G. Piron (dir.), *Goulag : le peuple des zeks*, Gollion 2004, p. 131–135.

Gritsenko 2005 = V. Gritsenko, « Сталинская дорога » (La voie stalinienne), in V. Ogryzko, *Неизвестный Север (Le Nord inexploré)*, Moscou 2005, p. 251–264.

Gritsenko - Kalinine 2010 = V. N. Gritsenko - V. A. Kalinine, *501/503. История « мертвой дороги » (501/503. Histoire de la « Voie morte »)*, Iekaterinbourg 2010.

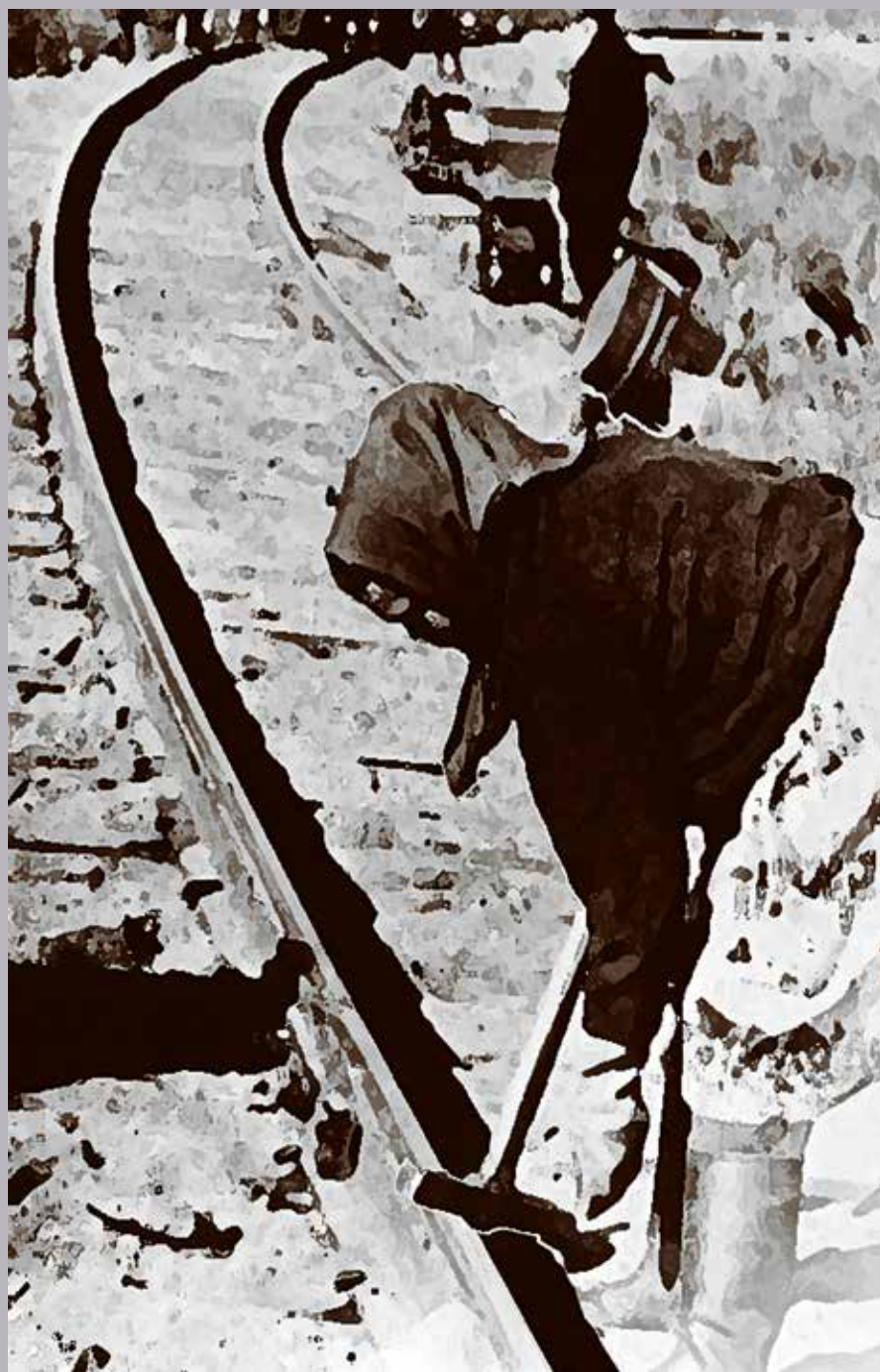
Gritsenko 2018 = V. N. Gritsenko, *Ямальский Север при Сталине. Документы архивов, свидетельства очевидцев, комментарии историка (Le Yamal du Nord sous Staline : documents d'archives, témoignages, commentaires historiques)*, Salekhard 2018.

Hoesli 2018 = É. Hoesli, *L'épopée sibérienne : la Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Genève 2018.

Jurgenson - Werth 2017 = L. Jurgenson - N. Werth, *Le Goulag : témoignages et archives*, Paris 2017.

Kizny 2003 = T. Kizny, *Goulag - Les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au Goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte*, Paris 2003.

Werth 2020 = N. Werth, *Les grandes famines soviétiques*, Paris 2020.



13. PRISONNIÈRES DU GRAND NORD : LES CONDITIONS DE VIE DES FEMMES SUR LES CHANTIERS 501/503

Natasa Simic

*Быть может буду я ва-
ляться под откосом
С разбитой грудью у больших дорог
И по моим, по шелковистым косам
Пройдет чекиста кованный сапог.*

*Ты называл меня своею нареченной,
Веселой свадьбы ожидала я
Теперь меня назвали заключенной
Лихую кличку дали мне друзья!*

*Peut-être qu'en bas des remblais,
La poitrine broyée je m'écraserai
Et les Tchékistes de leurs
bottes bardées de fer
Écraseront ma soyeuse crinière.*

*Tu m'appelais ta fiancée,
Je m'attendais à un mariage heureux.
À présent, on me nomme déportée
Quel surnom malicieux.*

C'est dans le Grand Nord, à la frontière entre la taïga et la toundra arctique, que résonnent les chants douloureux des prisonnières. Alors que Iouri Petrovitch Iakimenko se retrouve dans un camp de transit non loin de Labytnangui, il entend les voix féminines s'élever depuis la zone des femmes, juste à côté de celle des hommes. Les détenus de ces camps de l'Oural polaire travaillent sur les chantiers 501/503, un projet ferroviaire de plus de 1'400 km au milieu des forêts et des marécages. Les camps qui bordent la voie de chemin de fer accueillent des milliers de prisonniers venus purger leur peine dans des conditions extrêmes. Malgré le froid en hiver et les moustiques en été, il faut parvenir à remplir les normes fixées avec du matériel et des équipements sommaires. C'est dans ces conditions que les femmes écoutées par Iakimenko chantent leur désespoir. Mais qui sont donc ces prisonnières travaillant sur ce chantier titanesque ? Pour quelles raisons ont-elles été envoyées dans le Grand Nord ? Doivent-elles, elles aussi, savoir manier la hache, la pelle et la pioche ? Comment survivent-elles aux conditions difficiles imposées non seulement par le climat de la région, mais également par l'administration des camps ? Autant de questions auxquelles ce chapitre s'efforcera de répondre.

À travers l'histoire du système de répression pénal russe, le nombre de femmes envoyées dans des camps de travail forcé n'a jamais été aussi élevé qu'à la fin de l'époque stalinienne. C'est à partir de 1753, lorsque la peine de mort a été abolie pour être remplacée par la déportation dans des camps de travail, que les femmes risquent l'exil autant que les hommes (Hoesli 2018, p. 498). Pourtant, la proportion de femmes dans le camp reste faible. Selon les données récoltées par George Kennan, 772'979 personnes sont envoyées en Sibérie entre 1823 et 1887 (Kennan 1891, p. 78). Ce dernier a notamment détaillé les chiffres de 1885, en les classant selon le sexe et la nature des condamnations des exilés. Ainsi, sur 15'766 déportés, 4'079 sont des femmes, donc environ 25 %. Seulement, ces chiffres comprennent également la famille, les femmes et les enfants des déportés qui les accompagnent volontairement en Sibérie (5'536 personnes, dont plus de 62 % de femmes). Si cette catégorie n'est pas prise en compte, alors le nombre de femmes envoyées à purger leur peine dans les camps s'élève à 611 sur un total de 9'619, soit un peu plus de 6 %. D'après ces chiffres, les femmes semblent davantage accompagner leur mari condamné aux travaux forcés que subir elles-mêmes un emprisonnement. C'est par exemple le cas des femmes des décembristes sous Nicolas 1^{er}, qui vont jusqu'à sacrifier leurs propres enfants pour suivre leur mari². Toutefois, ces chiffres peuvent varier d'une année à l'autre et doivent donc être considérés avec précaution, puisque les estimations actuelles s'élèvent à environ 10'000 déportés par an (Dahlmann 2009, p. 157).

La situation des femmes change au début de l'époque soviétique. Alors qu'au temps des *katorgas*³, la majorité d'entre elles suivaient volontairement leur mari en Sibérie, elles sont à présent elles-mêmes arrêtées au titre d'un article du Code pénal spécialement conçu pour leur « crime » : l'article pour dames. Ce dernier concerne les épouses des individus arrêtés pour un délit politique, d'où le dicton « Donnez-moi un homme, l'article du code fera le reste ! » (Rossi 1997, p. 26). Pour celles dont le jugement n'est pas associé à leur mari, il reste l'article « indépendant ». Pour pallier le manque de main-d'œuvre aux grands chantiers staliniens, le NKVD fait naître en 1937, durant la Grande Purge, de nouvelles condamnations, entre autres celle du « non-reniement de mari » pour les épouses de personnalités « proclamées ennemis du peuple » (*ibid.*, p. 185). Celles qui refusent sont condamnées à cinq, huit ou dix ans de camps et, pour pousser le vice un peu plus loin, les femmes qui acceptent de renier leur mari subissent parfois les mêmes sanctions. Elles se retrouvent alors dans les OLJIR (*ibid.*, p. 43), les camps spéciaux pour épouses des traîtres à la patrie, qui deviennent de

plus en plus nombreux à partir de 1940. Mais l'une des périodes les plus impressionnantes en termes d'effectif féminin dans les camps se révèle être la Seconde Guerre mondiale. En effet, dans le rapport du 17 août 1944 rédigé par Viktor Nasedkin, le chef du Goulag, et destiné à Lavrenti Beria, il est indiqué que la population carcérale a vu la proportion de femmes augmenter : alors que cette dernière était de 7 % en 1941, elle a plus que triplé jusqu'à atteindre les 26 % (Kokourine – Petrov 2000, p. 274). Cela est dû aux centaines de milliers de prisonniers qui ont été mobilisés dans les rangs de l'Armée rouge, autant de contingents qu'il a fallu remplacer par des détenues. Par ailleurs, un peu moins de 100'000 gardes des camps ont également été envoyés au front au début de la guerre, ce qui a permis aux femmes d'occuper 31 % des postes administratifs et économiques du Goulag (*ibid.* p. 272–273).

Après la guerre, la situation économique se dégrade. L'URSS subit une grande famine due au manque de travailleurs dans les kolkhozes et à la sécheresse de 1946–1947 dans le sud de l'Union soviétique. Ces conditions obligent la population à voler de la nourriture dans l'espoir de survivre (à savoir qu'en moins d'une année, entre 1,2 et 1,3 million de personnes sont mortes de faim ; voir Werth 2020, chap. 7.2). Pour remédier à ce problème, le gouvernement décide de renforcer le contrôle de la population et adopte les oukases « sur la responsabilité pénale pour vol et dilapidation de la propriété d'État et collective ». Alors que, jusqu'à juin 1947, un larcin pouvait conduire à un an d'emprisonnement, le nouveau décret permet d'établir des condamnations allant de sept à vingt-cinq ans de travaux forcés pour le même délit (Mironenko – Werth 2004, p. 85). Les conséquences de cette politique de répression ne tardent pas à se manifester :

Les camps voient soudain [...] une proportion inhabituelle de femmes, que l'on appelle « les voleuses », et qui se retrouvent à pousser des brouettes de remblai ou à abattre des arbres dans le Grand Nord pour avoir aidé leur enfant orphelin à survivre et volé trois pommes ou deux betteraves. [...] Durant les six ans qui attendent encore les Soviétiques avant la fin du règne du tyran, un million et demi de condamnés au titre des oukases vont prendre la route des camps. Parmi eux quatre cent mille femmes (Hoesli 2018, p. 552).

Ainsi, les chiffres de Mironenko et Werth permettent d'estimer que, sur la totalité des détenus victimes de l'oukase, environ 26 % sont des femmes, un chiffre qui concerne donc le Goulag dans son entier. En ce qui concerne la situation du chantier 503 au 1^{er} juin 1951 (voir tableau ci-après), sur 16'611 condamnés

Infraction	Total	Hommes	Femmes
Trahison à la patrie	2'300	2'235	65
Terrorisme	13	12	1
Sabotage	1	1	-
Acte contre-révolutionnaire, refus de travailler au camp	17	14	3
Acte contre-révolutionnaire, évasion	41	40	1
Acte contre-révolutionnaire, sabotage au sein du camp	10	10	-
Participation à des complots antisoviétiques	82	75	7
Propagande antisoviétique	544	520	24
Insurrection	33	29	4
Membre de la famille d'un traître à la patrie	26	23	3
Élément socialement dangereux	1	1	-
Autres actes contre-révolutionnaires	41	41	-
Vol de propriété soviétique. Loi du 7 août 1932	379	337	42
Oukase du 4 juin 1947	16'611	13'853	2'758
Oukase du 9 juin 1947	2	2	-
Oukase du 4 janvier 1949	126	126	-
Banditisme et vol à main armée	77	77	-
Banditisme et vol à main armée au sein du camp	30	30	-
Brigandage	32	32	-
Pillage	12	12	-
Voleurs et récidivistes	43	35	8
Homicide volontaire	343	235	108
Homicide volontaire au sein du camp	12	10	2
Infractions contre la propriété	548	503	45
Passage illégal des frontières de l'État	10	6	4
Activité de contrebande	4	4	-
Évasion de la cellule de détention	302	214	88
Infractions militaires	1'001	998	3
Port d'arme illégal	109	108	1
Spéculation	622	459	163
Hooliganisme	1'054	1'049	5
Violation de la loi sur les passeports	58	56	2
Infractions administratives et économiques	792	660	132
Selon d'autres décrets	31	-	31
Autres infractions	1'530	1'385	145
Total	26'837	23'192	3'645

Tableau 1. Situation du chantier 503 au 1^{er} juin 1951 (Gritsenko - Kalinine 2010, p. 89-90).

au titre de l'oukase du 4 juin 1947, 2'758 sont des femmes, donc un peu plus de 16 %. Par ailleurs, elles sont 3'645 prisonnières sur tout le chantier 503, c'est-à-dire 13 % de l'effectif total, et trois prisonnières sur quatre sont des « voleuses ». Les autres ont majoritairement été condamnées pour « spéculation » (163), « autres infractions » (145), « infractions administratives et économiques » (132), ou encore « homicide volontaire » (110). En comparaison, les condamnations des hommes sont principalement la « trahison à la patrie » (2'300), les « autres infractions » (1'530), le « hooliganisme » (1'054) ou les « infractions militaires » (1'001), en dehors de l'oukase de juin 1947.

La différence entre le tableau, présentant la situation du chantier 503 (16 % de femmes), et les données de Mironenko et Werth (26 %), qui concernent les statistiques globales du Goulag, peut s'expliquer par le fait qu'on choisissait des personnes en bonne santé physique et aptes à travailler dans des conditions polaires pour les transférer sur le chantier ferroviaire (Kokourine – Moroukov 2005, p. 302). De plus, il s'agissait d'un projet auquel Staline accordait une grande importance et qu'il priorisait. Afin de stimuler la productivité des prisonniers sur leur lieu de travail et d'accélérer ainsi la construction de la ligne ferroviaire, la direction avait mis en place un système de décompte permettant aux détenus de réduire leur peine (voir chapitre 12). Les prisonniers des chantiers 501/503 étaient parmi les rares à pouvoir en bénéficier, puisque ces décomptes n'avaient plus cours dans la plupart des camps du Goulag à cette époque. Cependant, selon le témoignage de Margarita Solovieva, ce système ne s'appliquait pas aux femmes de sa colonne, alors même qu'elles effectuaient des travaux physiquement difficiles, à savoir, dans ce cas précis, l'abattage d'arbres et le transfert de bois à Nadym (Gritsenko 2018, p. 133). Si la stratégie des décomptes était effectivement absente dans la majorité des camps féminins des chantiers 501/503⁴, il est possible que la direction du Goulag privilégiait les hommes sur le chantier, au prétexte que les femmes n'étaient pas en mesure d'effectuer le travail aussi vite que souhaité. Ainsi, il n'y aurait eu aucun intérêt à stimuler leur productivité à l'aide des décomptes, puisqu'elles travaillaient potentiellement moins vite, ou devaient se mettre à plusieurs pour soulever un rail ou un rondin, par exemple. Selon ce postulat, les hommes auraient été plus « productifs », ou plus « performants » au travail, ce qui aurait justifié le fait de restreindre le système du décompte aux camps masculins. L'administration aurait gardé certaines femmes pour des tâches moins physiques et moins urgentes, en envoyant tout de même les autres sur le terrain : elles représentaient malgré tout une main-d'œuvre considérable.

Si l'on sait aujourd'hui que certaines femmes travaillaient directement sur les chantiers 501/503 et effectuaient les mêmes tâches que les hommes, certains témoignages, recueillis dans les centres d'archives de Moscou, semblent démontrer que plusieurs d'entre elles occupaient des postes privilégiés. Parmi ces « chanceuses », on peut citer Margarita Solovieva, ancienne organisatrice culturelle sur le projet 503 (Gritsenko 2018, p. 131-132), Zoja Marchenko, économiste à Iermakovo (Martchenko 1999, p. 101), Anna Prokopenko, travaillant dans la section culturelle et éducative de Iermakovo (*Chantier N° 503 vol. 1*, p. 107), Valentina Pavlenko-Ievleva, actrice au théâtre de Salekhard (Lipatova 2019, p. 73-73), ou encore Faïna Panaïeva, directrice de la section culturelle et éducative du chantier 501 (*ibid.*, p. 80-81). Leurs récits révèlent des tâches bien moins physiques que celles des hommes : acheminer des lettres, organiser des concerts ou des pièces de théâtre, s'occuper de l'administration, etc.

D'autres, au contraire, travaillaient sur le chantier comme les hommes. Nadejda Afanassievna, par exemple, ancienne prisonnière d'un camp près de la gare de Tchoum, raconte que les femmes posaient elles-mêmes les rails. Toutes devaient y participer, même les plus faibles physiquement. Elles s'y mettaient à plusieurs, soulevaient un rail, le posaient, le fixaient et passaient au suivant. Quant à Galina Prikhodko, elle a d'abord travaillé dans une carrière, puis dans une brigade affectée à l'entretien de la voie ferrée (Lipatova 2019, p. 72). Margarita Kouznetsova parle aussi de conditions difficiles dans un camp forestier non loin du fleuve Nadym (*ibid.*) : « Elles abattaient le bois durant toute la journée. La coupe de bois n'est pas un travail pour les femmes. Essayez de charger ce bois sur les chevaux. Il n'y avait pas de tracteurs. Rien d'autre que des chevaux et des femmes. Elles attelaient le cheval au traîneau, puis lui donnaient un coup de cravache. À l'aller, elles chevauchaient l'animal tandis qu'au retour, elles marchaient derrière lui. » C'est un témoignage qui rappelle beaucoup celui de Soljénitsyne, bien que les événements qu'il narre se déroulent dans un contexte différent de celui décrit par Kouznetsova :

Voici un exemple de travail féminin à Krivochtchokovo. À la briqueterie, quand l'exploitation d'un secteur de carrière est terminée, on fait tomber dans l'excavation les rondins qui servaient de ciel [...]. À présent il faut sortir les lourds rondins humides de la grande fosse profonde de dix-douze mètres. Comment faire ? Le lecteur va dire qu'il faut employer des moyens mécaniques. Bien entendu. Les femmes composant une brigade descendent deux câbles, chacun passant en son milieu sous une extrémité du rondin, et [...] elles tirent chaque câble par un de ses bouts et extraient

ainsi le rondin. Ensuite, à vingt, elles le chargent sur leurs épaules et, commandées à grand renfort de jurons obscènes par leur brigadière forte en gueule, le portent à un nouvel endroit et l'y déposent. Vous direz qu'il faudrait un tracteur ? Mais voyons, où prendrait-on un tracteur si la scène se passe en 1948 ? (Soljénitsyne 1974, p. 178–179).

Malgré la distance entre la région de Nadym et le camp de Krivochtchokovo, les conditions restaient les mêmes : pas de tracteur, pas de grue, pas de véhicule, le travail s'effectuait à la seule force des bras. Quant à V. Gritsenko, spécialiste des chantiers 501/503, il divise les tâches des prisonnières en deux catégories principales : d'un côté les travaux de coutures, de l'autre les travaux plus physiques, notamment la coupe de bois, le déneigement de la voie ferrée, ou encore la construction de remblais (Gritsenko 2010, p. 98).

Un témoignage se trouve quant à lui à mi-chemin entre les postes privilégiés et les tâches ingrates des bûcheronnes rapportées par Margarita Kouznetsova. Irina Alfiorova raconte qu'à Iermakovo, les femmes travaillaient avec les hommes, mais que les deux groupes effectuaient des tâches différentes : tandis que les hommes déchargeaient des barges de charbon, de gravier ou encore de ciment, pour construire le camp, les femmes s'occupaient d'aller chercher le bois pour le chauffage et la cuisine, ou des couches de mousses pour l'isolation des tentes (*Chantier N°503 vol. 1*, p. 106). Elle explique par ailleurs que tous les prisonniers travaillaient sur le chantier à la construction de la voie ferroviaire, mais ne s'étend pas davantage sur la nature des activités exécutées par les différents groupes.

Selon Soljénitsyne (1974, p. 178), c'est principalement la composition des contingents de prisonniers qui détermine les tâches qu'effectuent les femmes : « Dans une brigade mixte, la femme a encore certains avantages, on lui donne un travail moins pénible. Mais s'il n'y a que des femmes dans la brigade, alors, pas de pitié, aboulez les *mètres cubes* ! Or certains camps sont composés uniquement de femmes, et elles y sont bûcherons, terrassiers, briquetiers. » Selon les lieux et les époques, l'usage des camps mixtes peut varier fortement. Soljénitsyne (*ibid.*, p. 186) affirme par exemple que les camps étaient mixtes « depuis les premières années de la Révolution jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale », alors que, selon Rossi (1997, p. 47), les hommes et les femmes étaient séparés « afin d'éviter les entorses à la discipline que suscite le voisinage des deux sexes. » Dans la majorité des camps des chantiers 501/503, ils étaient effectivement séparés. Toutefois, cette volonté de favoriser la discipline et d'empêcher les relations entre individus féminins et masculins a eu des effets néfastes sur les conditions

de vie des prisonniers, et en particulier des prisonnières, surtout en ce qui concerne les rapports que ces dernières entretenaient avec les hommes.

Dans ses mémoires, Iakimenko parle en effet de certains prisonniers, les chiennes⁵, qui avaient accès aux baraques des femmes, sans réprimande de la part de l'administration (Iakimenko 1996, p. 89). La littérature des camps rapporte nombre de cas où des truands n'hésitent pas à miser les femmes aux cartes. Soljénitsyne (1974, p. 178) relate ainsi l'histoire d'un chauffeur perdant au jeu le camion de femmes qu'il emmenait à Elguène: « Il les amena pour la nuit à des ouvriers du bâtiment dispensé d'escorte. ». Ce type d'événements a engendré la prolifération de termes et expressions russes pour désigner le viol collectif: le « chœur » (Rossi 1997, p. 58), la « guitare » (viol collectif en musique) (*ibid.*, p. 136), « passer sous le kolkhoze » (*ibid.*, p. 153-154), « passer sous le tramway » (*ibid.*, p. 268) ou encore « avoir droit à une collective » (*ibid.*, p. 64). On dispose aussi de témoignages rapportant des cas de viols, de violences ou de meurtres dans la région polaire. Faïna Panaïeva, par exemple, raconte que lors de sa première arrivée dans un camp près de Salekhard, des truands avait misé une femme au jeu de cartes, puis l'avaient finalement découpée en morceaux (Lipatova 2019, p. 80-81). Sous l'emprise des chiennes, les femmes n'avaient aucun moyen de se défendre, puisque l'administration du camp était du côté de cette catégorie de truands. Le principal avantage des camps mixtes, pour les femmes, résidait dans le fait qu'elles avaient au moins la possibilité de choisir un prisonnier qui pouvait les protéger, non seulement des hommes, mais aussi des femmes, qui s'en prenaient souvent aux autres par jalousie, comme l'explique Soljénitsyne (1974, p. 177). Il est cependant important de noter que les témoignages de viol ou de violence, à l'encontre des femmes uniquement, sont rares dans les camps des chantiers 501/503. On en ignore donc la fréquence réelle et la gravité.

Dans certains cas, il arrivait également que des femmes prennent leur revanche à la suite des violences qu'elles ont subies. Lioudmila Chevtchenko raconte qu'une prisonnière s'était vengée d'un gardien qui avait violenté plusieurs femmes du camp, dont elle faisait partie. À cause de lui, elle avait les yeux abîmés. Elle le fit boire jusqu'à qu'il soit saoul, puis l'assassina à l'aide d'un tisonnier. Elle appela elle-même la police et dut purger une peine supplémentaire pour homicide volontaire au sein du camp (*Chantier N°503 vol. 1*, p. 60). Des meurtres se produisaient aussi entre femmes directement. D'après le récit de Margarita Solovieva, les prisonnières s'entendaient bien entre elles de manière générale, mais elle relate aussi des histoires d'amour qui se transforment en bagarres ou en tueries:

C'était particulièrement pénible en automne, quand on amenait des bottes de foin pour les chevaux par chalands. Avec ce foin, des hommes arrivaient pour le déchargement. Dans le camp, les femmes avaient déjà bien assez à faire... commençaient alors les histoires d'amour, les bousculades et plus tard les bagarres, les tueries [...]. Là, travailler était vraiment pesant. Nous [les femmes du camp] essayions de renvoyer au plus vite ces hommes et on forçait les femmes à décharger elles-mêmes le foin. Ce n'était pas plaisant, mais les femmes restent des femmes... Ah et aussi, les gardiens commençaient à tirer, mais toutes les prisonnières se précipitaient sur les chalands bien que la berge soit escarpée. Les gardiens tiraient en l'air pour que les femmes se dispersent. Mais pour aller où... Tu peux leur tirer dessus, elles ne partiront pas ! Si ça fait environ huit ans qu'une prisonnière est en détention, qu'elle n'a vu rien ni personne, ça lui est bien égal que tu la tues aujourd'hui ou demain. Et cette façon qu'elle avait de s'élaner sur les hommes... oh c'était affreux ! (Gritsenko 2018, p. 133-134).

Comme le montrent les différents témoignages ci-dessus, les relations entre femmes et hommes étaient complexes. En 1939, le NKVD mit en place une instruction, valable sur l'ensemble du territoire, au sujet du régime de détention des prisonniers, qui autorisait la cohabitation entre hommes et femmes dans les zones communes, mais imposait tout de même leur séparation dans les baraques. Cependant, après la Seconde Guerre mondiale et en raison de l'arrivée d'un contingent féminin important, les mesures en vigueur jusque-là ne furent plus suffisantes. En 1947, le régime décida donc de prendre de nouvelles mesures : séparer les deux groupes afin de faire régner l'ordre au sein du camp, d'éliminer les problèmes de cohabitation entre détenus féminins et masculins, et de diminuer le nombre de grossesses (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 94). Toutefois, la stratégie n'eut pas l'effet escompté. Malgré des contacts moins fréquents au sein des camps (même si certains hommes y avaient accès moyennant corruption et arrangement avec les gardiens), les femmes et les hommes profitaient d'être réunis sur le chantier pour poursuivre leurs relations amoureuses, voire sexuelles. Les détenues cherchaient par tous les moyens à avoir des rapports sexuels dans le but de tomber enceintes. Les statistiques récoltées par V. Gritsenko démontrent ce phénomène : en 1949, 90 % des grossesses font suite à des rapports sexuels se produisant sur le lieu de travail. Selon Soljénitsyne, l'augmentation des maternités est l'une des conséquences indirectes de la division des camps pour femmes et pour hommes :

La séparation des femmes provoqua une brusque détérioration de leur situation générale dans le domaine du travail. Avant, beaucoup de femmes travaillaient comme blanchisseuses, aides-soignantes, cuisinières, bouilleuses d'eau, magasinieres, comptables dans des camps mixtes; à présent, elles devaient quitter tous ces postes, or les camps de femmes offraient beaucoup moins d'emplois de ce type. Et les femmes furent envoyées aux «généraux», constituées en brigades entièrement féminines où elles étaient particulièrement éprouvées. Échapper aux «généraux», fut-ce pour un temps, c'était sauver sa peau. Et les femmes se mirent à courir après la grossesse, à tenter d'exploiter n'importe quelle rencontre, n'importe quel attouchement. (Soljénitsyne 1974, p. 187).

D'autres facteurs expliquent le nombre élevé de maternités intéressées dans les camps, notamment celui des allongements de peine. Avant les oukases de 1947, les femmes étaient condamnées à des sanctions plutôt courtes. Par conséquent, elles n'envisageaient pas de relations amoureuses au sein du milieu carcéral et avaient pour unique volonté de purger rapidement leur peine, de retrouver leur famille et de reprendre leur vie habituelle. Les oukases changent complètement l'état d'esprit des prisonnières, qui se retrouvent souvent condamnées à cinq, huit ou dix ans de travaux forcés. Le pouvoir réagit et décide à deux reprises, en 1947 et 1949, de libérer une partie des femmes enceintes ou ayant un enfant. Les chiffres parlent d'eux-mêmes: avant que la décision soit prise, il y avait 6'779 femmes enceintes (1,55 % du contingent féminin total dans les camps du Goulag), puis, après la libération des détenues, elles ne sont plus que 4'588 (0,96%). Cependant, cette diminution est de courte durée. En 1949, 9'310 femmes attendent un enfant, soit presque le double de l'année précédente (1,76 %) (Gritsenko – Kalinine 2010, p. 94). Les prisonnières ont sans doute voulu profiter de l'amnistie qui se présentait à elles: la grossesse devenait une potentielle libération. Cela se reflète d'ailleurs dans les témoignages: Maria Vasileïevna, qui vivait à Iermakovo pendant la construction de la voie de chemin de fer, explique que de nombreux enfants ont ensuite été abandonnés par leurs mères (*Chantier N°503 vol. 2, p. 144–145*). Pour certaines femmes, l'enfant n'est qu'un prétexte de remise de peine. Certaines ont été effectivement libérées, comme l'indique Faïna Panaïeva dans son récit (Lipatova 2019, p. 81). Les autres, moins chanceuses, obtiennent tout de même quelques mois de répit, puisqu'elles sont soit dispensées de travail, soit affectées à des travaux moins pénibles quelques semaines avant leur accouchement (Rossi 1997, p. 170). En règle générale, elles sont mieux nourries et reçoivent

une « ration pour maman » durant leur grossesse (les quantités de certains aliments comme le pain ou les céréales peuvent jusqu'à doubler, selon les données récoltées dans Rossi 1997, p. 302–303). Puis, après l'accouchement, elles doivent rester auprès de leur enfant pour l'allaitement. Nadejda Kameniouk, une travailleuse volontaire dans la crèche de Iermakovo, explique que les enfants et leur mère étaient répartis en deux groupes : le premier pour les enfants jusqu'à 1 an, que les mères devaient allaiter chaque trois heures, et le deuxième pour les enfants entre 1 et 8 ans, qui recevaient la visite de leur mère une fois par mois (*Chantier N°503 vol. 1*, p. 61). Ainsi, dans tous les cas, une grossesse représentait une éclaircie dans le sombre monde carcéral dans lequel les détenues vivaient.

Loin de vouloir minimiser les conditions de vie des hommes, ce travail s'est plutôt focalisé sur certains éléments qui caractérisent l'expérience carcérale féminine. Si l'analyse de ces caractéristiques ne se veut pas exhaustive et si ce chapitre ne prétend pas avoir saisi la réalité des prisonnières des chantiers 501/503, et encore moins celle du Goulag dans son intégralité, il permet tout de même de se familiariser avec la vie de certaines détenues, dans certains camps et à certaines périodes de l'histoire soviétique. Les différents ouvrages traitant du chantier de la Voie morte, les récits dans l'œuvre de Soljénitsyne ainsi que les recherches dans les archives ont d'ailleurs montré que les témoignages sont loin d'être univoques. Le matériel à disposition nous empêche par exemple de déterminer si le système de décompte s'appliquait également aux camps féminins ou non. C'est pourtant un élément déterminant si l'on souhaite interpréter le rôle qu'elles jouaient et l'importance que le régime accordait à leur présence sur un tel chantier. Il serait intéressant d'étudier d'autres caractéristiques comme la nourriture, l'hygiène, ou encore la distinction entre travailleuse libre et détenue, qui peuvent également influencer sur les conditions de vie des femmes au sein des camps, ou sur leur lieu de travail, et révéler plus exactement la place qu'elles occupaient dans cet univers carcéral. Même si le nombre de récits reste faible par rapport au contingent féminin total sur le projet 501/503, les rares femmes qui ont accepté de témoigner nous permettent, pour un court instant, de partager leur destin de prisonnières du Grand Nord.

Notes

- 1 Iakimenko 1996, p. 89. Le chant fait référence au poème d'A. A. Bloch, « Sur la voie de chemin de fer », écrit en 1910.
- 2 Voir Hoesli 2018, chap. 21.
- 3 Voir glossaire.
- 4 À notre connaissance, les décomptes auraient été pratiqués dans un camp de femmes, près de Salekhard. Ce camp aurait été une destination privilégiée, selon Faïna Panaïeva, qui travaillait comme directrice de la section culturelle et éducative à la 19^e colonne féminine et avait une autorisation du Komsomol, car la sélection était stricte (Lipatova 2019, p. 80–91).
- 5 Du russe *souka*. Dans les camps, ce terme désigne les détenus de droit commun qui ont accepté de traiter avec la direction du camp et à qui on délègue un certain nombre de tâches en échange de privilèges. Cette forme de sous-traitance allège les charges des gardiens mais aggrave les conditions des autres prisonniers qui se retrouvent soumis à ces truands collaborateurs.

Bibliographie

Chantier N°503 vol. 1 = M. Michetchkina – A. Tochtchev, *Стройка N° 503 (1947–1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier N° 503 [1947–1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 1, Krasnoïarsk 2000.

Chantier N°503 vol. 2 = M. Michetchkina – A. Tochtchev, *Стройка N° 503 (1947–1953). Документы. Материалы. Исследования (Chantier N° 503 [1947–1953]. Documents. Matériel. Recherche)*, vol. 2, Krasnoïarsk 2007.

Dahlmann 2009 = D. Dahlmann, *Sibirien vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Paderborn 2009.

Gritsenko – Kalinine 2010 = V. N. Gritsenko – V. A. Kalinine, *501/503. История « мертвой дороги » (501/503. Histoire de la « Voie morte »)*, Iekaterinbourg 2010.

Gritsenko 2018 = V. N. Gritsenko, *Ямальский Север при Сталине. Документы архивов, свидетельства очевидцев, комментарии историка (Le Yamal du Nord sous Staline : documents d'archives, témoignages, commentaires historiques)*, Salekhard 2018.

Hoesli 2018 = É. Hoesli, *L'épopée sibérienne : la Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Genève 2018.

Iakimenko 1996 = I. P. Iakimenko, *По тюрьмам и лагерям (Au gré des prisons et des camps)*, témoignage non publié, achevé en 1996 ; source : centre d'archives Memorial, Moscou.

Kennan 1891 = G. Kennan, *Siberia and the Exile System*, Londres 1891.

Kokourine – Moroukov 2005 = A. I. Kokourine – I. N. Moroukov, *Сталинские стройки ГУЛАГа. 1930–1953 (Les chantiers staliniens du Goulag. 1939–1953)*, Moscou 2005.

Kokourine – Petrov 2000 = A. I. Kokourine – N. V. Petrov, *ГУЛАГ. Главное управление лагерей. 1917–1960 (Goulag. Direction générale des camps. 1917–1960)*, tome 2, Moscou 2000.

Lipatova 2019 = L. Lipatova, *Дороги и судьбы (Chemins et destins)*, Salekhard 2019.

Martchenko 1999 = Z. Martchenko, *Семнадцать лет на островах Гулага (Dix-sept ans sur les îles du Goulag)*, Moscou 1999.

Mironenko - Werth 2004 = S. V. Mironenko - N. Werth (éds), *История сталинского Гулага. Конец 1920-х - первая половина 1950-х годов. Том 1 : Массовые репрессии в СССР (Histoire du Goulag stalinien. Fin des années 1920 - première moitié des années 1950. Volume 1 : Répressions de masse en URSS)*, Moscou 2004.

Rossi 1997 = J. Rossi, *Le Manuel du Goulag : dictionnaire historique*, Paris 1997.

Soljénitsyne 1974 = A. Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag. 1918-1956 : essai d'investigation littéraire*, tome 3, Paris 1974.

Werth 2020 = N. Werth, *Les grandes famines soviétiques*, Paris 2020.



14. LE CAMP APRÈS LE DÉPART DES ZEKs

Victor Taburet

Depuis la fermeture du camp 93 jusqu'à nos jours, sept décennies se sont écoulées. Après des mois de travail, le tronçon de la voie 501 assigné au camp de Chtchoutchi est achevé. Mais le chantier 501 est loin d'être terminé. Les zeks quittent leurs baraquements, avec pour destination un nouveau tronçon à construire, laissant derrière eux ce qui va devenir des vestiges témoins de l'histoire de la Voie morte. L'activité du camp s'est arrêtée, mais les lieux ont continué de vivre. Le camp ne s'est pas figé dans le temps, mais a continué à évoluer malgré son abandon, pendant plus d'un demi-siècle.

La voie ferrée représente la raison d'être des camps. Le projet de Staline était de construire cette voie traversant le Grand Nord. Mais pour cela, il fallait de la main-d'œuvre et donc des lieux de vie pour des milliers de travailleurs. C'est pourquoi ces camps ont été construits le long de la voie ferrée. Après l'abandon définitif du chantier 501/503, des intentions de rénovation et d'entretien de certaines parties de la voie ont été évoquées (voir chapitre 3). La voie pouvait toujours servir et représentait donc un certain intérêt. Ce n'était pas le cas pour la plupart des camps. Les fenêtres des bâtiments ont été recouvertes de planches (Marmanov 2008, p. 156). Ce qui restait dans les entrepôts de nourriture et de vêtements a été récupéré. Certains camps se sont développés et ont donné naissance à des villes comme Nadym, mais les autres ont été oubliés, comme hibernant dans le froid de la toundra, conservant la mémoire des zeks qui y ont travaillé.

La dégradation des lieux était inévitable. L'empreinte du temps est visible sur ces vestiges. Ce qui reste aujourd'hui du camp 93 n'est pas un reflet fidèle de ce qu'était le camp lorsqu'il était encore occupé, mais une image dégradée, abîmée par les années passées. Et cette image influe sur notre perception de ce qu'était le camp, de ce qu'était la vie dans le camp. La plupart des murs ont perdu leur enduit de chaux ; plus aucune porte ou fenêtre n'est présente ; les constructions en bois sont rongées par l'humidité, les toits affaissés, la végétation envahissante.



Fig. 1. Vues aériennes du camp 93 de Chtchoutchi, en 1967 (haut) et en 2019 (bas).

Pour arriver à documenter la dégradation du camp, il nous faut des points de repère. On ne peut se contenter d'observer ce qui reste sur place, il faut s'efforcer de voir ce qui était là, mais qui a disparu, emporté par le temps ou par des visiteurs de passage. La standardisation des camps des chantiers 501/503 nous permet, à partir de photographies d'époque ou d'autres vestiges mieux conservés, de nous rapprocher un peu (plus) du Chtchoutchi du début des années 1950, par comparaison. En revanche, les témoignages et les photographies datant de la période soviétique et propres au camp 93 sont rares.

La dégradation naturelle du camp est le facteur d'altération des vestiges le plus évident. Des décennies d'un climat subpolaire ont eu un impact majeur sur ce qui reste de Chtchoutchi. Cette dégradation naturelle, biologique, inclut la prolifération de la végétation, aujourd'hui omniprésente. Une photographie aérienne montre une grande partie du camp 93 tel qu'il était en 1967 (fig. 1), soit près de quinze ans après l'abandon du projet 501. Cette photographie permet d'estimer à quel point l'apparence générale des vestiges a été affectée par la croissance de la végétation. En 1967, le sol est visible en de nombreux endroits, notamment autour des baraques. Les pins plantés le long de l'allée principale, propres à Chtchoutchi, se distinguent très clairement. Une photo aérienne prise pendant l'été 2019 montre quant à elle des baraques au milieu des arbres. La surface boisée a envahi une grande partie du camp. La forêt a repris le contrôle de la zone et offre aujourd'hui un paysage tout à fait différent. Le système de drains creusés pour gérer les flux d'eau est en grande partie obstrué par des débris végétaux, des branches, des feuilles mortes et de la mousse. Après l'abandon du camp, rien n'empêchait la végétation de proliférer. Celle-ci est même allée jusqu'à s'infiltrer à l'intérieur de certains bâtiments, où une couche de mousse recouvre une partie du sol et les restes de briques de certains poêles.

Le climat particulièrement humide a aussi contribué à la dégradation du camp. La rouille est omniprésente, que ce soit sur les barbelés de l'enceinte, sur les barreaux des fenêtres de l'isolateur disciplinaire, ou sur les têtes d'outils et les conserves que l'on retrouve parfois au sol. Une partie des poteaux et barrières se sont affaissés. Les ponts en rondins surplombant les drains se mélangent à la flore qui jonche le sol; certains se sont effondrés. L'absence de porte et de fenêtre a favorisé le pourrissement du bois dans les baraques. Avec le temps, la quasi-totalité des poêles en brique s'est écroulée, provoquant l'ouverture du toit des bâtiments. La pluie a ensuite pu s'infiltrer à l'intérieur et provoquer la décomposition des structures. Plusieurs bâtiments sont mal conservés et désormais inaccessibles.

Une photographie de l'intérieur d'une baraque d'un autre camp de la Voie morte, prise par Tomasz Kizny dans les années 1990 (fig. 2), montre un mur mieux conservé que ce qu'on peut maintenant observer à Chtchoutchi. Sur les pans de chaux restants, des motifs décoratifs sont visibles. On peut imaginer que les baraques du camp 93 disposaient elles aussi d'éléments décoratifs, peints par les prisonniers eux-mêmes pour égayer leur lieu de vie (voir chapitre 10). Mais depuis, la chaux a quitté les murs, laissant apparaître des croisillons de bois et de l'argile sableuse, qui dominent désormais à l'intérieur des constructions.

Le portail du camp a lui aussi fini par s'effondrer. La comparaison des précédentes photographies aériennes montre la dégradation manifeste des toits des bâtiments et la déformation même de leur structure. Une quinzaine d'années après la fin des travaux, les toitures semblaient encore en parfait état, comme si le camp ne s'était jamais arrêté de fonctionner. Aujourd'hui, vues du ciel, certaines baraques semblent se tordre. Les murs penchent, les planches tombent, les toits s'affaissent (fig. 3). Les deux miradors, au nord-est et au sud-ouest de l'enceinte, sont aujourd'hui dépourvus de toit (fig. 4). Il ne reste que des plateformes à 4 mètres du sol, exposées aux vents du Grand Nord, toujours debout après plus d'un demi-siècle.

La dégradation des vestiges ne s'explique pas uniquement par des facteurs naturels. En effet, le camp 93 a été modifié par l'homme après son abandon. Situé au milieu de la toundra, il représente une source de matériaux libre d'accès. Quiconque était de passage dans la région a pu visiter le camp et récupérer des matériaux ou des objets présents sur place. La comparaison des photographies aériennes de 1967 et 2019 (fig. 1) montre un exemple frappant de récupération, avec la disparition complète d'une des baraques (B15, au centre des images). Cette absence ne peut être expliquée que par la réutilisation des matériaux de construction du bâtiment, puisqu'une dégradation naturelle de celui-ci aurait laissé de nombreux débris, ce qui n'est pas le cas.

Durant la campagne de terrain de 2019, l'équipe a pu recueillir le témoignage d'Andreï, qui vit en ermite dans la région. Pendant une vingtaine d'années, Andreï était chargé de l'entretien de la ligne télégraphique construite en même temps que la voie 501, jusqu'à son abandon. Après l'incendie de sa demeure, il s'est fabriqué une cabane en réutilisant le matériel qu'il a pu trouver le long de la voie, qu'il parcourait alors en draineuse. Selon Andreï, le paysage à Chtchoutchi était totalement différent quinze ans auparavant, au début des années 2000. Les baraquements étaient encore debout. Lorsqu'on lui demande pourquoi il n'y a que deux miradors dans



Fig. 2. Intérieur d'un baraquement. Haut : camp de Barabanikha, près de Iermakovo (chantier 503), en 1991 (Kizny 2003, p. 478). Bas : camp 93, août 2019.



Fig. 3. Toit d'un bâtiment totalement effondré (B7)¹.



Fig. 4. Mirador sud-ouest du camp (B11).

l'enceinte, alors que la plupart des camps en possèdent quatre, il répond que les Nénètes les ont peut-être récupérés et réutilisés. Ces éleveurs de rennes du Iamal sont probablement eux aussi venus récupérer du matériel à Chtchoutchi, qui se situe d'ailleurs sur leur route de transhumance, ou dans les autres camps de la région. Ils ont également pu occuper temporairement les lieux. Beaucoup de récupérations ont sans doute aussi eu lieu après la fin de l'URSS, pendant les années 1990. La voie 501 représentait une source abondante de matériaux qui, dans un contexte de crise économique, pouvaient être récupérés afin d'être revendus. Il en allait de même pour les camps situés le long de la voie.

Depuis l'arrêt de son activité, Chtchoutchi a été progressivement privé des objets et des matériaux qu'il contenait à l'origine, que ce soit par une action naturelle ou anthropique. Ce camp en particulier est situé juste au bord d'une route construite il y a peu, seulement à quelques dizaines de kilomètres de la ville de Nadym, ce qui le rend particulièrement accessible, contrairement à d'autres. Un panneau interdisant la destruction de ses vestiges a été installé dans l'enceinte. Aujourd'hui, il ne tient plus debout ; on peut douter de l'efficacité de cette interdiction.

Outre la valeur monétaire des biens que l'on pouvait trouver dans ces camps, une partie a été récupérée pour sa valeur mémorielle et historique. Au musée de Nadym, on peut voir une porte, des théières, des conserves rouillées, des fenêtres à barreaux, des outils : des objets de la vie quotidienne retrouvés dans les camps, exposés pour transmettre la mémoire de ceux qui ont construit la voie 501.

Des photographies du camp 93 prises par l'équipe tchèque du site web *Goulag Online* en 2011² permettent d'observer la disparition progressive d'éléments et d'essayer de mesurer l'état de dégradation et sa vitesse. L'une des fenêtres de l'isolateur disciplinaire possédait encore ses cinq barreaux en 2011. C'était toujours le cas en 2016, comme en témoigne une photographie prise lors d'une expédition précédant celle de l'équipe *Changing Arctic*. Mais en 2019, seuls trois d'entre eux sont encore présents (fig. 5). Probablement ont-ils été subtilisés par des visiteurs. Ce changement coïncide avec l'augmentation des visites sur le site. À ce rythme on peut se demander s'il y aura encore des barreaux à cette fenêtre dans trois ans. Une autre photographie du site *Goulag Online* montre la barre métallique qui permettait de bloquer la porte d'une des cellules. On n'en trouve aujourd'hui aucune trace ; elle a dû être emportée, soit par un visiteur du camp, soit pour être exposée au musée de Nadym. La cheminée des foyers des cuves de la cuisine a elle aussi été photographiée en 2011. Il s'agit de la seule cheminée à s'élever

encore jusqu'au toit à Chtchoutchi. Huit ans plus tard, elle est à moitié effondrée. Il en faudra peu pour que la totalité de ses briques ne s'affaisse, comme pour les autres cheminées des poêles du camp.

Ces dernières années, de plus en plus de monde passe par le camp de Chtchoutchi, grâce à la nouvelle route et à la proximité de Nady. Le nombre de visiteurs est en augmentation, les gens viennent voir ce lieu témoin de l'histoire russe, que ce soit à des fins culturelles ou mémorielles. La hausse de popularité du site n'est pas sans effet sur son état de conservation. Les visites fréquentes du site entraînent la modification de certains de ses éléments, comme la création d'autels commémoratifs à partir des restes des briques de poêles écroulés (voir chapitre 16), ou plus simplement la

réutilisation de ces mêmes briques pour faire un feu de camp. Il est intéressant de constater que cette récupération permet à tous les objets de trouver une nouvelle utilité dans le présent.

Outre l'absence de beaucoup d'éléments qui faisaient partie de ce qu'était le camp, des objets externes à Chtchoutchi sont aussi venus s'ajouter aux vestiges. Parmi eux, inévitablement, quelques déchets laissés par des gens de passage, chasseurs, forestiers ou Nénèteses. Mais au milieu des vestiges d'origine, on peut également retrouver des « offrandes », placées en mémoire de ceux qui ont travaillé dans ces camps, comme sur l'empilement de briques rouges réassemblées dans la cuisine du camp, ou encore dans l'isolateur disciplinaire. Ces gestes commémoratifs participent à la transformation du camp de manière d'autant plus notable avec la fréquentation croissante du site (voir chapitre 16).

D'autres apports ont été faits pour permettre à Chtchoutchi de mieux résister au temps. De nombreuses bâches en plastique transparentes ont été installées aux fenêtres des bâtiments pour les protéger de l'humidité et de la pluie ; moins résistantes que les vitrages d'origine, elles sont presque toutes déchirées. En 2020, l'isolateur disciplinaire, l'un des bâtiments les mieux conservés, a fait l'objet de rénovations (fig. 6). Une porte, de nouvelles fenêtres, ainsi qu'une bâche recouvrant le toit et protégeant l'intérieur



Fig. 5. Fenêtre d'une cellule de l'isolateur disciplinaire, en 2016 (haut) et en 2019 (bas).



Fig. 6. Isolateur disciplinaire en 2019 (haut) et après sa rénovation en 2020 (bas).

contre les intempéries ont été installées. Bien que ces ajouts permettent aux bâtiments de se conserver plus longtemps, le camp se voit transformé dans le même temps. Il semble que cette transformation, qui retire d'une certaine façon une part d'authenticité au site, soit le prix à payer pour pouvoir préserver ce dernier.

Depuis l'abandon du projet 501, le camp 93 n'a jamais cessé de vivre. La flore de la toundra s'est développée dans une grande partie de l'enceinte. Les bâtiments se sont transformés. Certains ont aujourd'hui totalement disparu, ne laissant que des fondations recouvertes par la végétation. D'autres ont fini par s'effondrer et sont devenus inaccessibles. D'autres encore ont traversé les décennies, gardant avec eux, jusqu'à nos jours, une part du quotidien de centaines de travailleurs du chantier 501, une part de leur mémoire. Aujourd'hui, ces vestiges attirent l'intérêt de visiteurs, conscients que ces lieux encore préservés sont une exception et ne le resteront pas indéfiniment. Une partie des éléments du camp a déjà été récupérée par des visiteurs occasionnels tout au long de sa vie, après son occupation par

les zeks. La popularité croissante du site se révèle être à double tranchant. On assiste à un regain d'intérêt pour les camps dont Chtchoutchi fait partie et, avec cela, à la prise de conscience de la valeur de ces vestiges, à la volonté de les préserver. Dans le même temps, la fréquentation des lieux et son utilisation affectent leur état de conservation. Comme pour de nombreux sites archéologiques, le processus de dégradation des vestiges s'accélère avec les visites de plus en plus nombreuses.

Quelles sont les perspectives pour Chtchoutchi ? Comment peut-on préserver la mémoire de ces lieux, qui se dégradent un peu plus et disparaissent d'année en année ? Faudrait-il récupérer ce qui peut l'être, pour le conserver dans un musée, et laisser ce qui fût un jour le camp 93 être englouti par la nature, malgré sa valeur indéniable ? Les avis divergent à ce sujet. Mais il semble qu'on se tourne aujourd'hui vers un projet de muséification des vestiges du camp 93. Des bâtiments ont déjà fait l'objet de rénovations, ce qui prolonge leur durée de vie. Des bâches installées aux fenêtres ont empêché un certain temps la pluie de s'infiltrer à l'intérieur. L'isolateur disciplinaire s'est vu paré d'une porte, de nouvelles fenêtres. Sur le long terme toutefois, on peut se demander si le camp réussira à conserver son identité.

Cette problématique est comparable au paradoxe philosophique du bateau de Thésée : un bateau dont toutes les planches ont été remplacées au fil du temps est-il toujours le même bateau³ ? De même, en remplaçant les barreaux et les planches qui constituent l'isolateur, peut-on encore parler de l'isolateur du camp 93 ? D'autant plus que l'entretien général du camp n'est pas sans coûts. Le lieu en lui-même constitue un puissant site mémoriel, culturel et historique, où chacun est libre de venir se recueillir à sa façon et d'observer ce qu'il reste du camp. Mais il semblerait qu'il soit impossible de conserver ces vestiges indéfiniment sans les modifier. Une seule certitude subsiste quant au futur de Chtchoutchi. Ces vestiges vont continuer d'évoluer.

Notes

- 1 Pour l'emplacement et la numérotation des bâtiments du camp, voir chapitre 5, fig. 5.
- 2 <https://gulag.online/places/lagr-sucij?locale=en>.
- 3 Plutarque, *Vie de Thésée*, 23.1.

Bibliographie

Kizny 2003 = T. Kizny, *Goulag – Les Solovki, le Belomorkanal, l'expédition de Vaïgatch, le théâtre au Goulag, la Kolyma, la Vorkouta, la Voie morte*, Paris 2003.

Marmanov 2008 = I. D. Марманов, *Страна деревянного солнца (Le pays du soleil de bois)*, Tioumen 2008.



15. RÉFLEXIONS SUR L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE D'UN CAMP DU GOULAG

Jérôme André

Le tracé du futur axe ferroviaire dont la réalisation doit commencer dès 2620 a conduit à mener une opération d'archéologie préventive à la suite de sondages positifs au lieu-dit « Chtchoutchi ». La fouille a mis au jour plusieurs structures en creux, correspondant à huit bâtiments au moins. Ces simples taches sombres fouillées par les archéologues dans le terrain sableux de la région sont les seules traces d'une série de bâtisses en bois. L'étude des quelques restes architecturaux permet de dater la construction de cet ensemble dans la première moitié du 20^e siècle. Cependant des incertitudes demeurent, puisqu'une partie des artefacts, notamment des résidus plastiques et métalliques, ne coïncident pas avec la datation architecturale et indiquent que le site a été au moins fréquenté jusqu'au début du 21^e siècle. La poursuite des analyses permettra d'affiner les datations et d'en apprendre plus sur la fonction de ces espaces. Les chercheurs espèrent que ces découvertes éclaireront d'un jour nouveau l'occupation humaine dans la région, dont on estimait jusqu'à peu qu'elle était presque inexistante au cours du 20^e siècle.

Tel pourrait être le compte rendu d'une hypothétique fouille du camp de Chtchoutchi par des archéologues du futur (inspiré par Flutsch 2002). Cet exercice de style, certes utopique, s'avère fécond puisqu'il invite à considérer notre objet d'étude dans le temps long, celui des vestiges matériels, et qu'il oblige à envisager et à observer le camp de Chtchoutchi comme un site archéologique, ce qui ne va pas de soi aujourd'hui. En effet, peut-on déjà le définir comme tel ? En d'autres termes, est-ce que ces constructions des années 1950 peuvent recevoir le qualificatif d'« archéologique » ? La réponse apportée à cette question liminaire n'est pas dénuée d'importance pour légitimer le choix de l'approche archéologique adoptée ici. Il faut dès lors comparer les vestiges de Chtchoutchi dans leur état actuel avec la définition d'un site archéologique.

Le camp de Chtchoutchi : un site archéologique ?

La controverse portant sur la définition de l'« archéologie » d'un site ou d'un objet, débat qui serait purement théorique et dénué d'intérêt s'il ne questionnait pas dans le même temps la singularité de l'archéologie, est loin d'être apaisée. Aussi s'agira-t-il ici de proposer une réponse ponctuelle¹. Une définition tirée d'un manuel définit un site archéologique comme le « lieu d'enfouissement ou d'engloutissement des vestiges matériels que les archéologues peuvent trouver et exploiter » (Lehöerff 2002, p. 41). Malgré son caractère partiel — qu'en est-il de l'archéologie du bâti ? — cette définition correspond-elle au site de Chtchoutchi tel qu'il se présente aujourd'hui ? Dans son état actuel (voir les descriptions proposées dans les chapitres 5, 10 et 14), il est bien composé de vestiges, soit des *restes plus ou moins reconnaissables de monuments ou d'une activité humaine*, en l'occurrence ceux du camp 93 et des activités de ses occupants (fig. 1). En revanche, ces vestiges matériels ne sont que partiellement enfouis. La sédimentation n'est de loin pas complète. Cependant, le processus taphonomique, c'est à dire l'enfouissement progressif, est déjà engagé, et ce de plusieurs manières que nous analyserons plus loin. Dès lors, en tant qu'ensemble de vestiges en train d'être d'ensevelis, on peut dire de Chtchoutchi qu'il est un site archéologique en cours de formation.



Fig. 1. Vue générale d'une baraque du camp 93 (B4)².

En poursuivant ce raisonnement, tout objet, structure ou bâtiment, même récent, peut être vu comme un fait archéologique en puissance, qui le devient réellement au moment de sa découverte.

Devrait-on s'abstenir d'étudier un tel site au prétexte qu'il ne correspond pas encore entièrement à la définition d'un site archéologique ? Nous estimons que c'est tout le contraire. En effet, cela offre plusieurs pistes de réflexion. Tout d'abord, cela permet de documenter certains éléments fragiles des vestiges (voir chapitre 10), avant que le processus d'enfouissement ne les endommage ou ne les détruise complètement. En outre, la situation donne l'occasion, relativement rare pour l'archéologue, d'étudier la création même de son objet d'étude habituel. Enfin, l'existence de documents d'archives, de témoignages, ainsi que la comparaison avec d'autres sources historiques, permettent de restituer l'état du site lors de sa phase d'utilisation. Il est ainsi possible de comparer l'état initial du site et son état actuel.

Un site dépouillé de son mobilier

Commençons par ce dernier point en nous focalisant sur les objets. En théorie, le contexte historique et géographique de Chtchoutchi semble être propice à la formation et à la préservation d'un site archéologique, ainsi qu'à son étude : il s'agit d'un camp subitement et complètement abandonné, dont tant la construction que l'abandon sont documentés et datés par des sources historiques. De plus, la situation du site, dans un environnement naturel à l'écart de toute habitation, peut laisser espérer une sédimentation des vestiges dans une configuration proche de celle de leur abandon. En réalité, force est de constater que tel n'est pas du tout le cas (voir le chapitre 14, qui décrit les dégradations ayant affecté les vestiges).

Essayons de traduire l'état actuel du site en termes archéologiques en nous concentrant sur le mobilier, un terme qui définit tous les artefacts, usuellement utilisés pour dater et caractériser la fonction d'un site archéologique. Dans le cas de Chtchoutchi, à l'exception d'une petite partie du mobilier architectural tel que les châlits des dortoirs, ou les cuves de la cuisine, l'immense majorité des objets liés à la vie du camp durant la période stalinienne n'est plus dans son contexte originel : soit les objets ont été emportés lors de l'abandon du camp ou plus tard (remploi, récupération de matériaux, conservation au musée de Nadym, etc.), soit ils ont été déplacés à l'intérieur du site. Dans l'espace du camp ou ses proches alentours, on a en effet retrouvé quelques objets disséminés, surtout des

ustensiles cassés (poêles) et des déchets (conserves, éléments de construction : fig. 2). Les baraques elles-mêmes ne contiennent plus d'objets ayant été utilisés ou conçus par les détenus, sauf ceux qui auraient été cachés sous les planchers, dans des recoins, ou enterrés dans des fosses dépotoirs.



Fig. 2. Bocal en verre et son opercule métallique retrouvés aux abords du camp (gauche) et clameaux en fer utilisés dans l'assemblage des charpentes (droite), retrouvés entre la baraque est (B4) et l'isolateur disciplinaire (B3).

Ainsi, les futurs archéologues qui les fouilleraient ne trouveraient-ils dans les couches de destruction des baraques qu'une infime part de l'assemblage qui s'y trouvait originellement. Si cet état de fait est le lot de la plupart des contextes archéologiques, il est ici compliqué par la présence de nombreux éléments provenant des réoccupations et visites du site après son abandon. En effet, la majorité des objets visibles dans les baraques sont ceux qui y ont été déposés relativement récemment par les visiteurs du camp : cigarettes, plastiques, monnaies, bouteilles, effigies (voir chapitre 16). Ce mobilier, comprenant de bons marqueurs chronologiques tels que les monnaies, se trouvera vraisemblablement conservé dans l'effondrement des baraques. Dans ce cas, la plus grande partie des objets retrouvés sera postérieure à l'utilisation des bâtiments et sans lien direct avec la fonction originelle de ces derniers. On constate ainsi qu'une faible fréquentation a presque totalement vidé le site de son mobilier d'origine, tout en y apportant un certain nombre d'objets. D'ici à ce que la stratification et donc le scellement des couches archéologiques soient achevés, cette tendance va certainement s'accélérer encore. Cela montre bien que même avec une réoccupation très limitée, il suffit d'actions épisodiques, sur quelques décennies, pour modifier totalement un faciès archéologique.

Une approche taphonomique de la destruction

Un autre élément de réflexion qu'offre à l'archéologue le site Chtchoutchi est la possibilité d'observer les différentes phases du processus de destruction et de sédimentation qui touche les bâtiments, les faisant passer de structures en élévation à vestiges enfouis³. Il est frappant de constater la préservation très variable des baraques qui composent le camp, alors qu'elles ont été abandonnées dans un état que l'on peut supposer homogène. Cela permet de restituer les étapes de destruction des bâtiments en observant les différents états simultanément visibles. Cette vision synchronique qu'offre le site est remarquable. Habituellement, l'intervalle entre l'enfouissement d'un site et sa fouille par les archéologues est tel que le temps estompe ces différences.

Les premières dégradations commencent peu après l'abandon du site : les éléments les plus fragiles que sont les carreaux des fenêtres se brisent et les premières récupérations de matériaux laissent pénétrer la pluie et surtout la neige à l'intérieur des pièces, ce qui a pour effet d'accélérer la dégradation des planchers. En outre, l'arrêt de l'entretien des drains provoque l'augmentation de l'humidité du terrain et accentue le pourrissement des substructions. L'effondrement des cheminées et des poêles, causé par le désagrègement du mortier qui assurait la liaison des briques, crée des ouvertures dans la toiture tandis qu'avec le temps, l'étanchéité de la couverture de tavillons diminue, ce qui provoque des infiltrations d'eau sur les faux plafonds. Les revêtements de chaux qui recouvrent les parements internes et externes des murs se détachent et révèlent l'isolation de terre.

Ces éléments combinés conduisent à une double sédimentation des parties basses. En effet, l'argile des murs, mais aussi le sable empilé comme isolant sur le faux plafond, se répandent sur le plancher et le recouvrent d'une couche de boue. En outre, la végétation et les moisissures altèrent les solives entre lesquelles ce même plancher s'effondre (fig. 3).



Fig. 3. Plancher du sas d'une baraque. Quelques lames ont été arrachées et laissent voir les solives. La couche de boue sur le plancher provient de l'isolation en terre des parois.

L'écroulement des poêles crée aussi une couche d'argile qui surélève le sol alentour. Ce double processus d'enfouissement, par le haut et par le bas, forme une succession de couches de terre et d'éléments organiques en décomposition, propice à la prolifération de mousses et de champignons durant les quelques mois d'été, qui accélèrent à leur tour la détérioration des éléments supérieurs.

En parallèle, les mouvements du sol, renforcés par les alternances gel-dégel, déstabilisent l'ossature des bâtiments. Les charpentes — construites de manière à économiser les matériaux, avec un minimum d'éléments de triangulation — sont particulièrement sensibles aux déformations du terrain. Cela favorise l'effondrement des toitures vers l'intérieur des bâtiments (baraque est : double page suivante), ou, plus souvent, selon leur axe longitudinal, les sections de la charpente s'abattant tels des « dominos » (bâtiment administratif est : fig. 4). Quant aux parois, le système de madriers en « pièce sur pièce à coulisse » forme des modules résistants, mais qui sont souvent entraînés dans l'effondrement des charpentes qu'ils soutiennent. Ces caractéristiques conduisent à l'affaissement des parois vers l'intérieur. Cette analyse architecturale, doublée de l'observation des structures déjà totalement effondrées, autorise ainsi à déduire la stratigraphie schématique d'un bâtiment à l'issue de son enfouissement (fig. 5).

Par comparaison, cela permet aussi de constater que les dégradations humaines constituent les principaux facteurs expliquant les différents états de conservation actuels, d'une construction à l'autre. Les facteurs naturels, quant à eux, affectent les bâtiments de manière identique, même si on peut noter quelques différences dues à l'exposition au vent ou à la présence d'arbres. Par exemple, l'effondrement des parois du bâtiment administratif ouest en direction de l'extérieur semble être le résultat du sciage intentionnel des poteaux d'angle, comme le suggère aussi le bon état de la toiture et de la charpente, simplement comme posées au sol (fig. 6). De même, la disparition complète du dortoir nord laisse supposer un remploi systématique de son élévation. On le voit, ce sont avant tout les actions anthropiques et surtout les prélèvements de matériaux qui modifient, accélèrent ou ralentissent le processus de destruction et d'enfouissement, ainsi que la quantité de matériel qui va former les couches archéologiques. Les mesures prises tout récemment pour préserver les vestiges jouent elles aussi un rôle : les bâches posées pour protéger le toit de l'isolateur disciplinaire et les nouvelles fenêtres installées sur ce bâtiment freinent sa dégradation (fig. 7), tandis que le prélèvement de son plancher en voie de décomposition protège les solives, mais retire du même coup le niveau de sol originel de la stratigraphie en formation.



Fig. 4. Vue extérieure du bâtiment administratif est (B8).

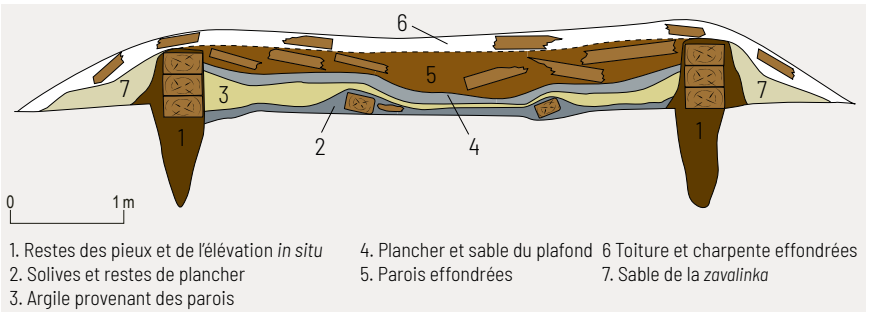


Fig. 5. Stratigraphie restituée des couches résultant de la destruction d'un bâtiment.



Fig. 6. Toit effondré du bâtiment administratif ouest (B7).







Fig. 7. Protection plastique installée à une fenêtre de l'isolateur disciplinaire (B3). En 2020, les plastiques ont été remplacés par des vitres.

Vers une étude des ruines modernes

Pour l'archéologue ou l'historien du bâti, l'étude de tels exemples modernes permet de restituer par la pensée les étapes de destruction et d'enfouissement qui aboutissent à la formation des éléments qu'il dégage⁴. Il peut comparer ces bâtiments en cours de « déconstruction » avec les vestiges qu'il trouve en fouille. À rebours de la réflexion archéologique habituelle, qui part de la fouille pour restituer une élévation dans son état initial, de telles enquêtes sur des vestiges en cours d'enfouissement invitent l'archéologue à tenter de prédire les propriétés stratigraphiques du futur gisement, à partir des caractéristiques architecturales, topographiques, environnementales et taphonomiques du site. Un tel exercice ne peut être que bénéfique pour l'archéologue. Plus largement, l'analyse incite à reconsidérer les phases d'abandon et de destruction des bâtiments, quelquefois délaissées, mais dont l'exemple de Chtchoutchi montre bien la complexité. Une restitution, aussi poussée que le permettent les sources concernant l'histoire post-abandon du site (réoccupations, squattages, visites, emplois, etc.), invite à envisager cette période de manière dynamique et à interpréter en conséquence le mobilier des couches de destruction et des dépôts qui les recouvrent. À ce titre, ces phases se révèlent tout aussi intéressantes et instructives que celle de la construction, ou que l'état de fonctionnement d'un édifice.

Plus généralement, ces dégradations sont aussi un témoignage tangible de l'impact du temps sur le site et sur les bâtiments. En plus de révéler l'histoire d'un lieu depuis son abandon, ces « traces du temps qui passe »

posent la question de la mémoire d'un site et des événements qui s'y sont déroulés. Considérer l'état actuel des vestiges, c'est aussi s'intéresser à l'image du site de Chtchoutchi qui s'offre aux visiteurs. Or les impressions que procure la vue des ruines du camp ne sont pas les mêmes que celles de la vision d'un baraquement restauré ou reconstruit à l'identique. À cet égard, il est frappant de constater à quel point le caractère délabré des vestiges s'impose lors des visites du site, jusqu'à faire inconsciemment part des représentations des camps du Goulag. Tel un palimpseste, cet « imaginaire des ruines » vient s'ajouter, se mêler aux différentes strates préexistantes de la mémoire des camps. Au risque de s'y substituer, à terme ?

Quelle mémoire archéologique ?

En revenant à l'idée proposée en début de chapitre, on peut se demander si, en l'absence presque complète de mobilier lié à la phase d'utilisation du camp et face à une architecture somme toute typique du Grand Nord sibérien, une étude archéologique future serait en mesure de reconnaître la nature pénitentiaire d'un tel site. Pour pouvoir répondre par l'affirmative, il faudrait évidemment connaître les méthodes et les compétences de nos lointains successeurs. Il faudrait également partir du principe que les vestiges parlent d'eux-mêmes et que l'archéologue, en même temps qu'il les dégage, découvre leur signification, indépendamment du contexte dans lequel cette découverte s'effectue, puisque « bonne fouille ne saurait mentir ». Or la question est autrement plus complexe, car l'interprétation des vestiges dépend non seulement de la part qui en a été préservée, retrouvée et identifiée, mais aussi de l'identité des chercheurs et de leurs conceptions culturelles (voir Olivier 2020, p. 162). Dans le cas qui nous intéresse, la présence de barreaux aux fenêtres et de clôtures qui délimitent l'espace du camp permet, aujourd'hui encore, de reconnaître la fonction pénitentiaire des lieux. Mais combien de temps ces caractéristiques seront-elles préservées, repérables et surtout interprétables ?

Cela pose de nouveau la question de la permanence de tels lieux. Quelle sera la place de ces sites et de leurs vestiges dans la mémoire du Goulag ? Se souviendra-t-on seulement de ces camps et de leur localisation, une fois que la toundra aura achevé de les ensevelir sous un tapis de mousses ? Ces considérations dépassent de loin le cadre de notre contribution. Cependant, force est de constater que les habitants et les autorités locales n'ont pas attendu que les archéologues statuent sur l'« archéologicit   » des vestiges pour investir les lieux. Qu'importe s'ils considèrent Chtchoutchi comme

un *site archéologique* ou non, les visites qu'ils y font et les projets de mises en valeur et de muséification qu'ils développent contribuent à construire et à faire vivre une mémoire du lieu. Ce faisant, ils façonnent aussi les vestiges, tentant de freiner leur disparation ou même d'en reconstruire une partie. Ils deviennent à leur tour acteurs de la formation du site archéologique, qui est en définitive autant un objet social qu'une entité taphonomique. Ce constat devrait encourager les archéologues contemporains qui s'intéressent à ces sites du passé récent, d'autant plus que, selon toute probabilité, les hypothétiques « fouilles de science-fiction » imaginées en préambule n'auront jamais lieu. Sans s'accaparer ces vestiges ni vouloir décider de leur sort, les archéologues devraient y porter leur attention pour ajouter leur voix aux différents discours qui composent la mémoire et l'histoire de ces camps. Nous sommes convaincus que les approches, questionnements et méthodes qui leur sont propres peuvent éclairer ce passé de manière complémentaire.

Notes

- 1 Voir les avis contrastés dans Olivier 2013 et Boissinot 2016; pour un bilan sur l'archéologie moderne, voir Hurard *et al.* 2014.
- 2 Pour l'emplacement et la numérotation des bâtiments, voir chapitre 5, fig. 5.
- 3 Pour une définition de la taphonomie archéologique et la présentation des méthodes, voir Bertran *et al.* 2017.
- 4 Pour d'autres d'études de destructions modernes dans des contextes différents, voir par exemple Dawdy 2006 et Friesem *et al.* 2014.

Bibliographie

Bertran *et al.* 2017 = P. Bertran – J.-G. Bordes – D. Todisco – L. Vallin, « Géoarchéologie et taphonomie des vestiges archéologiques : impacts des processus naturels sur les assemblages et méthodes d'analyse », in J.-P. Brugal (éd.) *TaphonomieS. Ouvrage du Groupement de recherches « Taphonomie, Environnement et Archéologie »*, Paris 2017, p. 123-156.

Boissinot 2015 = P. Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris 2015.

Boissinot 2016 = P. Boissinot, « Ce que le passé récent et l'actuel font à l'archéologie », in *Du silex au gobelet en plastique : réflexions sur les limites chronologiques de l'archéologie*, Bordeaux 2016, p. 35-50.

Dawdy 2006 = S. L. Dawdy, « The Taphonomy of Disaster and the (Re)Formation of New Orleans », *American Anthropologist* 108, 2006, p. 719-730.

Flutsch 2002 = L. Flutsch, *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.*, Gollion 2002.

Friesem *et al.* 2014 = D. L. Friesem – G. Tsartsidou – P. Karkanis – R. Shahack-Gross, « Where are the roofs? A geo-ethnoarchaeological study of mud brick structures and their collapse processes, focusing on the identification of roofs », *Archaeological and Anthropological Sciences* 6, 2014, p. 73-92.

Hurard *et al.* 2014 = S. Hurard – Y. Roumégoux – D. Chaoui-Derieux, « L'archéologie à l'épreuve de la modernité. De l'opportunisme à la maturité », *Les Nouvelles de l'archéologie* 137, 2014, p. 3-9.

Olivier 2013 = L. Olivier « The business of archaeology is the present », in A. Gonzalez-Ruibal (dir.), *Reclaiming Archaeology. Beyond the Tropes of Modernity*, Londres & New York 2013, p. 117-129.

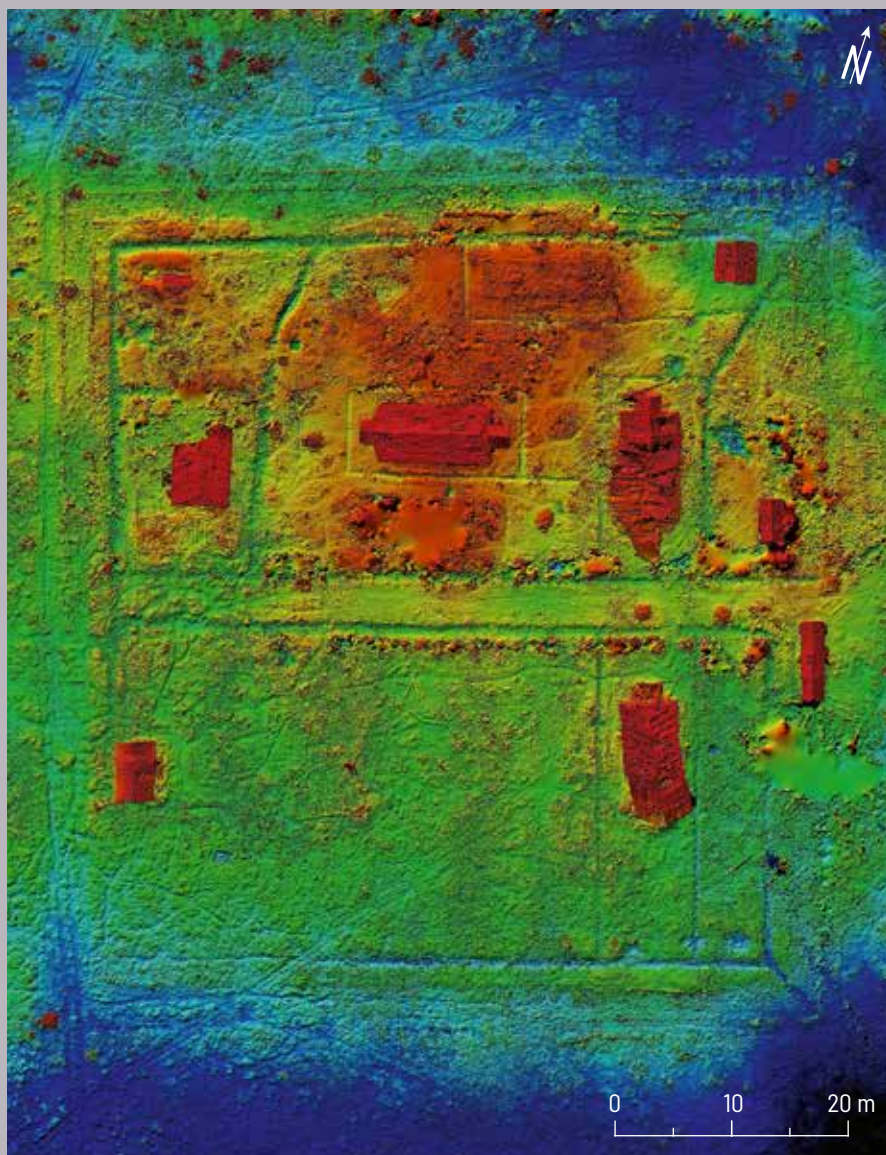
Olivier 2020 = L. Olivier, « Interpreting Archaeological Evidence in the Anthropocene. Incidentalness and Meaning », *Cambridge Archaeological Journal* 30, 2020, p. 160-163.

Méthodes employées lors de la campagne de relevés du camp 93 (été 2019)

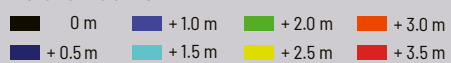
Lors de la préparation de la campagne de relevés, la question s'est posée du choix des méthodes les plus appropriées, compte tenu de l'état des vestiges, du temps disponible et des effectifs restreints (trois semaines à cinq personnes, dont plusieurs novices en archéologie), ainsi que des conditions de l'expédition. Comment concilier ces données avec l'exigence de produire une documentation exploitable et la nécessité d'avoir le moins d'impact possible sur ces vestiges fragiles ?

Le choix s'est porté sur une approche essentiellement non invasive, privilégiant la prospection intensive et le relevé de l'état actuel du site. Une première campagne préliminaire de trois jours a permis d'effectuer un relevé photographique au drone, utilisé pour produire une orthophotographie, un modèle numérique du terrain (fig. 10) et de disposer d'un plan de la zone d'étude. Lors de la principale campagne de terrain, l'équipe a tout d'abord effectué une prospection intensive de la surface du camp et des abords de la voie. Chaque objet, structure ou bâtiment observés a été enregistré, localisé sur le plan et photographié, au moyen d'une application fonctionnant sur tablette, mise au point pour des chantiers archéologiques en Grèce et adaptée pour l'occasion (iDig). Les bâtiments ont fait l'objet d'un relevé en plan, d'une description des techniques de construction employées ainsi que d'une saisie des structures et objets s'y trouvant. De petits nettoyages et sondages localisés ont aussi été menés pour comprendre l'implantation des fondations et permettre le relevé de structures déjà partiellement enfouies (bassin, ponts, miradors, barrières effondrées, etc.). Deux coupes stratigraphiques ont été réalisées dans l'allée centrale et à l'extérieur d'un bâtiment afin de situer le niveau de circulation lors de l'occupation du camp. La visite de plusieurs autres camps du chantier 501 a permis de mettre en perspective et de comparer les vestiges découverts à Chtchoutchi. Loin d'être achevé, le travail pourrait se poursuivre, tant à Chtchoutchi que sur d'autres camps.

Fig. 10. Modèle numérique de terrain du camp 93, juin 2019. L'image permet de repérer des éléments cachés par la végétation, comme les drains, ou l'emplacement de bâtiments disparus (B14, B15).



Élévation relative





16. GESTES ET OBJETS DE MÉMOIRE

Jonathan Melis

Préambule

Été 2019. Les premiers jours de l'expédition sont dédiés à la découverte du camp de Chtchoutchi et de ses vestiges, élimés par le temps. Dressé sur une surface incertaine et envahie par la végétation, l'isolateur disciplinaire, destiné aux prisonniers insubordonnés, retient immédiatement notre attention par son bon état de préservation, à côté des autres bâtiments effondrés (fig. 1). Le seuil passé, un étrange spectacle se dévoile dans la pénombre : chevillées aux interstices des parois en poutres massives, des dizaines de cigarettes grises d'humidité pendent, exposant leur filtre blanc ou orangé (fig. 2). « Des visiteurs les y déposent régulièrement. C'est une forme de présent dédié à la mémoire des prisonniers », nous explique Vadim Gritsenko. Dans le vestibule de cette prison se trouve une sorte d'autel fait de briques récupérées sur des poêles effondrés. Sur cet autel sont déposées différentes conserves, pièces de monnaie et bouteilles d'alcool, résultant elles aussi de gestes mémoriels.

Au sortir du cachot, les étudiantes russes avec lesquelles nous collaborons partagent leur surprise à la vue de ces marques inattendues. « La proximité de la route a peut-être permis un meilleur accès au camp, qui ne se trouve pas très loin de Nadym. Davantage de visiteurs ont ainsi pu laisser derrière eux ces objets », suppose l'une d'entre elles, esquivant les fils barbelés qui enclavent l'isolateur. Au rythme de nos pas, la discussion se poursuit sur les motivations et l'identité de ces personnes : sont-elles des familiers ou des proches des détenus, venus se recueillir, ou plutôt des touristes, respectant la souffrance que leur évoque ce lieu ? Probablement les deux. Mais nos spéculations s'interrompent rapidement, de même que nos foulées ; une grande croix orthodoxe dressée entre deux bouleaux nous fait face.

Ces quelques découvertes marquent le début d'une série d'observations réalisées en de nombreux emplacements du camp. Les points regroupant la plus forte concentration de ces manifestations mémorielles sont l'isolateur,



Fig. 1. L'isolateur disciplinaire.



Fig. 2. Cigarettes déposées dans l'isolateur.

les dortoirs des prisonniers et la cuisine. La totalité des bâtiments présente un éparpillement important de débris ; difficile de distinguer l'objet de mémoire du simple déchet. Pour plus de clarté, nous définissons « l'objet de mémoire » comme un élément physique volontairement mis en évidence (sur un autel ou sur des surfaces exposées à la vue, le plus souvent au sein d'une accumulation préexistante de tels éléments) sur des lieux canalisant un imaginaire collectif. Il est disposé par un visiteur ou un groupe pour exprimer une volonté de commémoration. Conséquemment, les gestes de mémoire sont ceux qu'accomplit un individu lorsqu'il dépose un objet de mémoire et évoque consciemment le passé. Il s'agit d'une interaction physique et mentale avec l'endroit.

Précisons que les observations reprises ici datent pour la plupart de l'été 2019, pendant lequel un travail archéologique a été réalisé sur le camp 93. Elles sont par conséquent limitées dans le temps et pourraient déjà se révéler caduques dans un futur proche, en raison de la transformation perpétuelle que connaît le site. Plus qu'une exposition exhaustive des objets et gestes de mémoire, nous proposons ici une amorce de réflexion et d'interprétation, basée sur la sélection de quelques exemples évocateurs. Ce texte est de plus une invitation à voyager par l'esprit : il s'agit de découvrir ensemble un aspect méconnu, ou tout du moins peu documenté, des vestiges du Goulag.

Croix

Près de l'isolateur disciplinaire, entre la cantine (B2) et le baraquement est (B4)¹, la croix en bois déjà évoquée marque immédiatement l'esprit, par ses 2 mètres de haut et son apparence entretenue. Sur une plaque rectangulaire figure l'inscription suivante: « Cette croix est installée sur le site d'un ancien camp stalinien auquel elle est consacrée. En l'honneur de la célébration des 2000 ans de la naissance du Christ. Église de Saint-Nicolas, Nadym » (trad. A. Yourassoff). Deux lumignons en verre teinté encadrent cette mention.

Comme l'indique la plaque, cet objet est le fruit d'une action menée par un ou plusieurs représentants religieux locaux. Son apparence témoigne d'un entretien régulier; il en va de même pour ses alentours, qui contrastent avec les autres emplacements où se concentrent les traces de gestes mémoriels. Cette croix permet aux visiteurs d'allumer des cierges. De la sorte, elle propose un ancrage physique pour quiconque souhaite exercer sa foi et se recueillir, invitant par exemple à la prière. Le positionnement de la croix hors des bâtiments, à l'air libre, n'est certainement pas anodin. Les auteurs de cette initiative ont probablement préféré un endroit dégagé afin d'éviter que l'écroulement d'un bâtiment n'emporte la croix, et pour qu'elle soit aisément différenciable des vestiges du camp. Sa visibilité laisse entendre que la perpétuation de la mémoire est ici officiellement prise en charge par l'Église orthodoxe; celle-ci a en effet mis en place d'autres croix, monuments et sites de commémoration sur des lieux de la répression stalinienne dans l'ex-URSS (Bogumił 2012).

Il est intéressant de mettre en opposition la présence d'un symbole religieux aussi fort et l'histoire du lieu dans lequel il se dresse. En effet, deux des traits spécifiques du stalinisme sont la déchristianisation brutale du peuple et le remplacement du culte divin par le culte de la personnalité: sous la dictature de Staline, cela s'est manifesté par l'oppression de toute forme de religion traditionnelle et par la destruction des objets culturels, deux procédés qui ont probablement été appliqués dans les camps du Goulag. Le retour de cette marque de piété au cœur du camp peut être perçu comme une démonstration de la permanence de la foi au sein de la population russe, une foi restaurée jusque dans les aspects les plus oubliés de son histoire.



Fig. 3. La croix orthodoxe et sa plaque commémorative.

Image de sainte et portrait de Staline

Un autre objet résonne au diapason de la croix en tant que marque de ferveur chrétienne. Près de la clôture ouest, à quelques mètres de l'allée centrale, se trouve la cuisine, bâtiment essentiel au fonctionnement du camp et qui a résisté à l'érosion complète (B6). Dès l'entrée, le spectacle stupéfie : l'espace est segmenté par la coexistence d'une grande cheminée en briques rouges, d'un large panneau de bois, de trois grandes cuves en fonte, rouillées et pleines d'eau croupie (fig. 4). À travers le toit, un rai de lumière vient éclairer, dans un angle, ce qui semble à première vue être un autre amas de briques, plus discret dans la pénombre. C'est finalement cet élément qui, lorsqu'on s'y attarde, présente une autre surprise. Rapidement, on comprend que c'est un autel, assez similaire à celui de l'isolateur disciplinaire en termes d'amoncellement d'objets, à cette différence près qu'il est surmonté d'un « présentoir » en bois sur lequel repose le cadre métallique d'une petite icône. Il s'agit d'une sainte, auréolée et vêtue d'un foulard blanc recouvrant la tête et une partie des épaules, typique de l'iconographie orthodoxe. L'identité de cette figure féminine nous reste inconnue (fig. 6).

Des photographies datant de 2017 montrent l'autel de la cuisine sans le présentoir, mais portant déjà l'image de la sainte². Une différence majeure existe entre ces photographies et celles prises en 2019 : la présence du portrait de Staline (fig. 5), beaucoup plus imposant que l'icône orthodoxe à côté de laquelle il se dressait alors. Le fait que le portrait ait été plastifié laisse entendre qu'un visiteur avait accordé une attention particulière à



Fig. 4. Intérieur de la cuisine du camp (B6).
À l'arrière-plan à droite, sous la fenêtre, une partie de l'autel est visible.



Fig. 5. L'autel de la cuisine (2017).



Fig. 6. Icône sur l'autel de la cuisine (2019).

sa conservation, par respect vis-à-vis de la figure du « Père des peuples ». N'ayant pas retrouvé ce portrait lors de notre exploration de la zone, nous concluons qu'il a été retiré, peut-être pour que la sensibilité de certaines personnes ne soit pas heurtée lors de leur visite de ce camp du Goulag, représentatif de la répression stalinienne.

Une interprétation possible de l'icône est qu'elle permet à ceux qui arpentent le camp de se recueillir, à l'instar de la croix précédemment mentionnée. On peut également imaginer que le but de cet objet est de fournir dans le présent ce qui était interdit aux prisonniers à l'époque, comme une main tendue vers le passé, par laquelle le cours du temps pourrait être aboli. Quant au portrait de Staline, il forme le pendant de l'icône : ce sont deux figures familières en lesquelles il est possible de placer sa « foi » (basée sur une croyance religieuse ou politique), ou sa confiance. Dans cette cuisine, la coexistence de deux univers discordants, ceux du stalinisme et du christianisme, frappe de manière plus éclatante, puisqu'elle se manifeste littéralement.

Ces deux personnages symboliques, qui renvoient à des systèmes très codifiés et structurés, détonnent avec leur environnement direct : ils sont à vrai dire placés au centre d'un intense fouillis, mêlant des objets qui ne

permettent pas de développer un imaginaire net et identifiable. Ainsi est disposée sur l'autel de la cuisine une gamme disparate d'objets, tels que d'anciens moules à pain rouillés, des champignons fraîchement cueillis, ou des briquets. Or cette classe d'éléments hétéroclites est la plus répandue dans le camp et nécessite une considération plus particulière.

Offrandes spontanées

Présents sur tout le site, ces éléments sont des offrandes spontanées. Souvent concentrées sur des autels de fortune (ceux de la cuisine et de l'isolateur), elles sont régulièrement observées sur d'autres surfaces saillantes ou en hauteur (poutres, cadres de porte ou de châlit, fenêtres, etc.). Les plus fréquentes sont des allumettes, des cigarettes, des pièces de monnaies, des conserves et bouteilles d'alcool pleines ; s'y ajoutent occasionnellement des gobelets en plastique ou des verres à boire partiellement remplis, ainsi que des objets en métal (moule à pain, briquets). À propos de leur disposition, Vadim Gritsenko suggère que « les prisonniers représentent les victimes dans la conscience collective » et que « puisque les isolateurs disciplinaires représentent la concentration maximale dans les camps, c'est là que se trouvent le plus souvent ces autels » : la « concentration maximale », c'est la prison dans la prison. Comme indiqué plus tôt, outre l'isolateur, les bâtiments regroupant le plus d'objets de mémoire sont la cuisine et les dortoirs (fig. 7). Ces endroits semblent posséder une grande force évocatrice.

Il reste difficile de déceler une propriété commune à cet amalgame. Néanmoins, ses composants sont majoritairement des objets du quotidien (cigarettes, pièces de monnaie). Ils sont déposés de manière spontanée par les visiteurs qui, à la vue des autels, cherchent à participer aux gestes de mémoire. En fouillant leurs poches ou leur coffre de voiture, ils contribuent à garnir cette collection hétéroclite. Par rapport à la croix, à l'image de la sainte ou au portrait de Staline, les offrandes encouragent d'abord à une action : une cigarette, un verre, ou de la nourriture peuvent être consommés sur place par les visiteurs qui les y apportent. En y ajoutant les pièces de monnaie, on constitue un ensemble d'éléments de la vie quotidienne avec lesquels les mains interagissent plus ou moins instinctivement. Cet instinct d'interaction octroie à ces objets une dimension supplémentaire. Nous pouvons les interpréter comme une proposition adressée au souvenir des détenus, visant à leur offrir dans le présent ce dont ils manquaient au sein du camp. En faisant ces offrandes, les visiteurs invitent les détenus à les rejoindre pour un moment de partage : un verre, une cigarette, ou une



Fig. 7. Cigarettes et autres petits objets déposés dans un dortoir.

tranche de pain pour chacun. L'environnement du camp impose une réalité passée à tous ceux qui le visitent, et il est intuitif de se représenter les lieux en activité sous le régime stalinien. Pour les passants qui souhaitent s'immerger plus profondément et invoquer la mémoire des prisonniers, le temps et l'espace se contractent pour projeter le geste de mémoire sur le plan spirituel.

Ces gestes faisant intervenir des offrandes spontanées sont courants chez les orthodoxes ; leurs origines remontent d'ailleurs à des pratiques païennes, antérieures au christianisme. Vadim Gritsenko guide souvent des touristes à travers le camp ; il explique que ces offrandes correspondent à une pratique commune à tous les Russes, bien que la décision soit propre à chaque individu, orthodoxe ou non. Dans les cimetières, il est même fréquent de déposer de l'alcool et de la nourriture (notamment un verre de vodka sur lequel repose une tranche de pain) sur les tombes des proches et familiers⁵. Selon l'historien, les cigarettes et l'argent sont propres aux camps du Goulag, et le but des visiteurs est de « les partager avec les âmes des prisonniers ».

Ouverture

Qu'en est-il des objets et gestes de mémoire dans les autres camps de la région du Iamal ? Comme le confirme Vadim Gritsenko, qui connaît

précisément ces lieux, ceux qui sont les plus accessibles aux visiteurs présentent des signes similaires, habituellement regroupés dans les isolateurs disciplinaires ; occasionnellement, des panneaux artisanaux indiquent le statut historique de l'endroit.

Ces considérations nous conduisent à nous questionner sur la pérennisation, au sein de la population russe, des gestes de mémoire liés aux répressions de l'ère soviétique et des lieux où ils sont accomplis. Notre réflexion débute avec le cas de Chtchoutchi : les personnes ne s'y rendent certainement pas dans le seul but de commémorer les événements qui s'y sont déroulés. Beaucoup s'y trouvent en simples touristes, ou s'adonnent à la cueillette de champignons et de baies, puis profitent de leur présence sur place pour rendre hommage au souvenir des anciens détenus. Certains partagent même « avec eux » le fruit de leur récolte. En dernier lieu, quelques individus se servent dans l'important dépôt de matériaux constitué par les vestiges des structures du camp. Ces allées et venues sur le site se multiplient et accélèrent la dégradation du site. Même l'établissement de notre groupe de recherche a eu un impact négatif sur sa préservation. Y mener une vie quotidienne et l'étudier au plus près a impliqué la coupe d'arbres, la mise en place d'une dizaine de tentes, la construction de latrines, la production de déchets et des interactions directes avec les structures. Paradoxalement, le regain d'intérêt que connaît Chtchoutchi fait périlcliter le lieu : au bout du compte, pourra-t-on encore s'y livrer à une quelconque forme de commémoration dans quelques années, voire quelques décennies ?

À la suite de telles considérations, un projet de muséification visant à rétablir l'apparence originale du camp est né (voir chapitre 17). Sa sauvegarde serait ainsi effective, et il est légitime d'imaginer que le tourisme y croîtrait, si s'accomplissait le désir des autorités locales. Cependant, transformer le camp actuel pourrait avoir des effets adverses ; en effet, si une régulation de la visite des lieux était envisagée, la pratique individuelle et spontanée de gestes de mémoire sur le site serait plus difficile.

Le projet de muséification du camp nous renvoie à une question beaucoup plus vaste : celle de la place octroyée à la mémoire des exactions du régime stalinien à l'encontre de la population, dans la Russie actuelle. Depuis la chute de l'URSS en 1991, le gouvernement central n'a pas engagé de moyens pour préserver les lieux liés à cette période. Ce vide a permis à d'autres initiatives de fleurir. Leur portée est souvent limitée, mais elles tentent de contrebalancer l'inaction des autorités, en proposant leur propre lecture des événements.

Cependant, la flèche du temps joue en faveur de l'oubli. La population ayant directement connu le Goulag s'amenuise inéluctablement. Les programmes officiels d'enseignement ne mettant pas l'accent sur les répressions perpétrées au cours du 20^e siècle, les jeunes générations ont peu de connaissances historiques à ce sujet. À cela, il faut ajouter que certains, parmi les anciennes générations, préfèrent détourner le regard des expériences traumatiques vécues sous le régime soviétique et lors de sa chute, tandis qu'une partie des nouvelles générations est peu désireuse de s'intéresser à ces épisodes, étant en quête d'une identité propre.

L'historien Arseni Roguinski, l'un des fondateurs de l'Association Memorial, a analysé les conséquences d'une mémoire incomplète des exactions commises par le régime soviétique : la méconnaissance de cette part importante de l'histoire moderne russe, additionnée au traumatisme profond de l'effondrement de l'URSS, a sapé les repères historiques et identitaires de la population, depuis lors en quête de sens et de valeurs communes (voir Roguinski 2013). Cette recherche peut être notamment perçue dans le succès croissant de l'Église orthodoxe (Knox 2005, p. 99–102), ou dans l'expression d'une nostalgie d'un régime politique certes plus répressif, mais extrêmement structuré. À la lumière de ces considérations, la concomitance des deux figures (Staline et la sainte) sur l'autel improvisé dans la cuisine du camp, à Chtchoutchi, surprend moins et devient même compréhensible. Indissociable de l'époque actuelle, elle illustre les ambivalences, les perceptions contrastées, les débats liés à un passé problématique et trouble.

À Chtchoutchi, la construction d'un tissu social est révélée par les gestes et objets de mémoire observables dans le camp. L'addition de ces traces individuelles témoigne d'une volonté collective de s'unir autour d'un thème douloureux. Déposer des offrandes, se recueillir ou commémorer des événements traumatisants, c'est affirmer son appartenance à un groupe qui cherche activement à se relier au passé, le questionne pour le comprendre, l'éclairer, se l'approprier ; un groupe qui vit sans le nier ni l'oublier, et fait perdurer la mémoire du Goulag.

Notes

- 1 Pour l'emplacement et la numérotation des bâtiments, voir chapitre 5, fig. 5.
- 2 <https://vk.com/stroika.gulag>, post du 26 mars 2017 (A. Shevchuk).
- 3 Sur ces pratiques, voir Warner – Adonyeva 2021.

Bibliographie

Bogumił 2012 = Z. Bogumił, « Stone, Cross and Mask : Searching for Language of Commemoration of the Gulag in the Russian Federation », *Polish Sociological Review* 177.1, 2012, p. 71-90.

Knox 2005 = Z. Knox, *Russian Society and the Orthodox Church : Religion in Russia after Communism*, Abingdon 2005.

Roguinski 2013 = A. Roguinski, « La mémoire du stalinisme », in T. Kizny, *La grande terreur en URSS 1937-1938*, Paris 2013, p. 15-21.

Warner – Adonyeva 2021 = E. Warner – S. Adonyeva, *We Remember, We Love, We Grieve : Mortuary and Memorial Practice in Contemporary Russia*, Madison 2021.

17. MÉMOIRE VIVANTE : UN TÉMOIGNAGE

Vadim Gritsenko

Avant d'exprimer mon point de vue sur la façon dont la mémoire du chemin de fer transpolaire Tchoum – Salekhard – Igarka et de ses bâtisseurs devrait être préservée, je pense qu'il serait utile de partager ce qui suit à mon sujet en tant que défenseur de la préservation de la mémoire du site de Chtchoutchi, afin de comprendre les raisons pour lesquelles cette idée a vu le jour et comment elle s'est développée.

Mon enfance, ma jeunesse et l'héritage de l'ère stalinienne

J'ai grandi dans les faubourgs prolétariens, dans l'ambiance laborieuse d'Omsk, une grande ville industrielle de Sibérie. Je suis né cinq ans après la mort de Joseph Staline. Mon enfance et ma jeunesse ont été marquées par cette période où les adultes n'avaient pas encore oublié le « Père des peuples » et l'évoquaient régulièrement dans leurs conversations.

Les propos les plus fréquemment énoncés affirmaient que « sous Staline, l'ordre régnait » et que « ici chez nous, on ne condamne pas sans raison ». Pourtant, dans l'intonation des voix, je remarquais sinon la peur du pouvoir étatique, du moins une certaine prudence. Même dans les années 1960 et 1970, dans mon entourage, les citoyens respectueux de la loi craignaient un organisme de répression d'État comme la milice. Ce seul nom servait aux parents pour faire peur aux enfants désobéissants. En outre, on disait souvent que la période stalinienne était celle de la malnutrition, au moins pour la couche sociale dans laquelle j'ai grandi.

Cependant, dans les années poststaliniennes, malgré les proclamations officielles incessantes sur l'essor économique de l'URSS et la prospérité complète des citoyens, il était évident que le pays était très mal géré et que l'État était incapable d'organiser l'économie de façon rationnelle. Nombre de ressources précieuses étaient en train de rouiller, de pourrir ou tout simplement d'être abandonnées, au vu et au su de tous. Dans la société, on ne considérait plus comme un méfait de voler l'entreprise d'État ou

le kolkhoze. C'était très répandu, même si c'était puni par la loi. Tout le monde avait compris que l'État, en ville et à la campagne, sous-payait ses employés de façon injuste et tout le monde s'arrogeait donc le droit moral de le voler ; par de petits larcins, certes, mais incessants. Comme l'on disait alors, « tout est collectif, donc tout est à moi ».

Il y avait une pénurie constante de tout ce dont les gens avaient besoin dans la vie quotidienne, tels les vêtements et les chaussures de qualité, les meubles, les appareils ménagers, la viande, etc. Les automobiles et même les réfrigérateurs étaient considérés comme des articles de luxe et étaient inaccessibles pour beaucoup. Dans notre rue, sur cinquante familles, il n'y en avait que deux qui possédaient une voiture, des modèles bon marché. Ma famille a acheté son premier réfrigérateur quand j'avais environ 11 ans. S'en procurer un, dans ma ville natale d'Omsk, était impossible ; pour l'acheter, nous avons dû aller jusqu'à Tachkent, la capitale de l'Ouzbékistan. Et pour les meubles, nous avons fait plusieurs voyages à Minsk et à Moscou. Maman, en tant qu'employée de l'agence ferroviaire, bénéficiait heureusement de billets de train gratuits, une fois par an.

En raison de la pénurie constante, les citoyens ne disaient pas « acheter », mais plutôt « se procurer ». Pour disposer de produits de confort, il était très souvent nécessaire non seulement de gagner assez d'argent, mais aussi de bien connaître quelqu'un qui, grâce à sa position, pouvait faciliter l'achat (par exemple un employé dans un magasin). Et parfois, cette aide n'était pas légale. Mais après la période stalinienne, où la pénurie avait été plus prononcée encore, la société poststalinienne considérait cette entraide et cette interdépendance comme normales et même inévitables.

Toutes les marchandises importées étaient considérées comme meilleures que leurs équivalents soviétiques, et elles l'étaient effectivement. Par conséquent, le mot « importé » était synonyme de « qualité ». À l'époque, les produits d'usage quotidien importés ne provenaient pas d'Europe de l'Ouest ou des États-Unis, mais des « pays du camp socialiste », ou encore d'Inde. Ces produits se distinguaient toujours des produits nationaux. L'information que nous percevions sur la réalité capitaliste, brouillée par le « rideau de fer », nous donnait l'image d'une société où la vie était très injuste, mais où tous les biens matériels qui l'accompagnaient étaient incomparablement plus riches, de meilleure qualité et plus étincelants que ceux qui existaient en URSS ; excepté, bien entendu, les missiles, les sous-marins et les chars.

À ce propos, une usine de chars bourdonnait et fumait devant ma maison, et les nouveaux chars passaient souvent très près, en faisant un bruit

énorme. Il y avait des coups de feu provenant d'un polygone de tir situé à l'extérieur de la ville. Nous vivions dans l'attente permanente, alimentée par les médias, d'une éventuelle guerre avec les États-Unis ou la Chine. Lors des discussions en famille à ce sujet, Staline était souvent décrit comme le vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, comme l'incomparable « généralissime » qui non seulement avait vaincu Hitler, mais aurait aussi pu, s'il l'avait voulu, renverser les Alliés et amener ses troupes jusque sur les côtes occidentales françaises, en 1945.

La seconde moitié des années 1970, c'est la période de mes études à l'Université d'Omsk, au département d'histoire. Pour y arriver, moi, le fils d'un cheminot et d'une infirmière, j'ai dû travailler très, très sérieusement. De toute la banlieue, de tout mon lycée, j'ai été le premier à y être admis.

Six mois après le début des cours, je me suis retrouvé admis au cercle d'étudiants dit « d'élite ». C'étaient les étudiants de premier cycle avec le taux de réussite le plus élevé, mais aussi les plus créatifs, les plus socialement actifs. Malgré cela, ils n'étaient pas réellement impliqués dans les intrigues que le système d'État imposait, à savoir le conformisme et le lavage de cerveau qui avaient cours au sein du Komsomol¹. Formellement, tous les étudiants étaient inscrits d'office dans cet organisme, mais la participation de mon cercle se limitait à cette adhésion officielle.

Les chansons attribuées aux Gardes Blancs², donc contre-révolutionnaires, étaient populaires dans notre petit cercle confidentiel et l'esprit critique, voire satirique, régnait à l'égard de tous les dirigeants soviétiques, ainsi qu'envers la réalité politique et économique. Parmi mes camarades, Staline ne suscitait pas de respect ; le stalinisme nous répugnait, on le considérait comme contre-nature. On échangeait sur les mensonges de la propagande et on lisait les textes de poètes comme Ossip Mandelstam.

Nous ne pensions pas que le Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) perdrait un jour le pouvoir, mais, en même temps, la faillite du système politique était évidente. C'était particulièrement frappant quand nous regardions, à la télévision, le secrétaire général du Parti, Léonid Brejnev, qui donnait l'image d'un vieux malade, à demi vivant, qui avait du mal à ouvrir la bouche et qui marmonnait ses rapports pendant des heures. Les phrases que j'avais entendues dans mon enfance, telles que « sous Staline, l'ordre régnait » et « chez nous, on ne condamne pas sans raison », ont été complètement discréditées à mes yeux pendant mes années étudiantes. Quant aux slogans omniprésents, dont le principal était « le Peuple et le Parti sont unis », ils étaient déjà devenus des sources inépuisables de plaisanteries.

Pourtant, la majorité des étudiants, qui comprenaient tout et qui voyaient la réalité du même œil que mes camarades du cercle, évitaient la fronde et préféraient, tant en paroles qu'en actes, suivre exclusivement le courant général du conformisme. Des rumeurs occasionnelles sur les informateurs du KGB infiltrés circulaient parmi mes camarades les plus proches, mais on ne les craignait pas trop, parce que, nous semblait-il à l'époque, presque tous les étudiants en histoire critiquaient tout haut la réalité. Seulement, certains le faisaient plus souvent que d'autres.

La présence d'indicateurs au sein de la communauté étudiante m'est apparue évidente seulement après l'obtention de mon diplôme. Certains diplômés, au lieu d'être embauchés pour leurs spécialités, se sont « soudainement » avérés être des officiers des services secrets. Il est intéressant de noter qu'à cette époque, j'ai réussi à lire pour la première fois l'édition illégale de « L'Archipel du Goulag » d'Alexandre Soljénitsyne, l'ayant reçu des mains d'un camarade étudiant, un garçon de la campagne qui, loin d'être le meilleur élève, a « miraculeusement » obtenu un poste politique important à Moscou, immédiatement après la remise des diplômes. La raison de cet « ascenseur social » était assez claire pour nous. Ainsi, malgré toute notre naïveté, le stalinisme dans ses applications pratiques était toujours là, en permanence, et nous encerclait ; alors que l'Union soviétique n'était qu'à dix ans de sa chute.

Histoire de la Russie et de la société russe

Le fait de travailler dans un établissement d'enseignement supérieur, au département d'histoire, où j'ai été invité à la fin des années 1980 par un vieil ami de la fac, m'a incité à préparer mon propre cycle de conférences sur l'histoire de la Russie du 20^e siècle. Après m'être plongé dans les collections de la plus grande bibliothèque d'URSS, je me suis très vite aperçu, et ce à ma grande surprise, qu'à l'Université, on ne m'avait pas du tout enseigné l'histoire du 20^e siècle. Les journaux de l'ère stalinienne, les sténogrammes des congrès du Parti communiste, les travaux théoriques et de propagande du « Père de tous les peuples », et plus tard les documents d'archives déclassifiés, m'ont ouvert des horizons qui m'ont dès l'abord paru sensationnels, diamétralement opposés à ce que l'on m'avait enseigné en tant qu'étudiant. Ainsi, des prémonitions de jeunesse sur l'histoire réelle du pays sont devenues des certitudes documentées.

Depuis lors, plus de trois décennies se sont écoulées, l'URSS s'est effondrée et les anciens membres du Politburo du Comité central du PCUS sont

devenus des princes régnants de sa périphérie. Dans certaines Républiques de l'ex-URSS, ces « adeptes du communisme » sont apparus comme les nouveaux seigneurs.

Au cours des années de la fameuse « glasnost » de Gorbatchev, une grande partie de la société russe a enfin ouvert les yeux sur la duplicité du Parti communiste. Les idées démocratiques et libérales ont commencé à inspirer les gens. Elles ont cependant été discréditées par l'échec économique des années 1990. Le mot « libéral » est alors devenu une injure, s'étant transformé en « libéraliste », avec la connotation négative d'une orientation sexuelle non conventionnelle — l'homosexualité — et donc d'une perversion.

Les « masses », formatées à l'époque communiste pour ne pas réfléchir, mais uniquement pour absorber (ou nier) les thèses de la propagande, cherchaient des réponses immédiates et simples aux questions nouvelles de leur temps. Elles ne voyaient pas que la politique à l'encontre du peuple avait été menée justement par des membres du PCUS et du Komsomol, qui avaient désormais changé de casquette et pour qui le seul credo était l'enrichissement et la carrière personnels. À cette période, les « masses » ne réagissaient pas à l'absence d'une culture solide, à la nécessité de construire une bonne économie de marché et l'État-providence. Elles continuaient à croire la télévision, diffusant constamment l'information selon laquelle l'ascension des libéraux dans les pays de l'ancien camp socialiste avait seulement conduit ces derniers à la pauvreté et à la perte *de facto* de leur indépendance étatique. Pourtant, pour les Russes, la dépendance antérieure de tous ces pays de l'URSS ne posait aucun problème.

La société civile, qui incarne le pouvoir « horizontal », a été progressivement écrasée sous le poids de la frustration de la population et sous le pouvoir, caché certes, mais extrêmement bien organisé et ramifié, des services secrets. Dans les années 2000, des personnalités démocrates ont été discréditées et même tuées. Des lois ont été adoptées, prétendument orientées vers la « lutte contre le terrorisme », mais privant en réalité les gens de toute possibilité de manifester leur engagement civique. Le pouvoir « vertical » s'est de plus en plus renforcé. Nous voilà arrivés aujourd'hui à un stade où le vertical prédomine, sans l'ombre d'une démocratie horizontale.

Selon le discours officiel, la principale catastrophe géopolitique du siècle dernier n'a été ni l'effondrement de l'Empire russe, ni le coup d'État de 1917, ni la guerre civile qui a suivi, ni la famine qui a provoqué du cannibalisme partout dans le pays, ni le populisme bolchévique et ses mensonges sans précédent dans l'histoire de l'humanité, ni la débauche de communisme

autour la planète (non pas un communisme idéaliste, mais le véritable communisme, avec ses méthodes bolchéviques réelles et leurs conséquences apocalyptiques). Non, selon le discours officiel, la principale catastrophe du siècle fut l'effondrement de l'Union soviétique. De cette constatation provenait la nécessité d'une restauration, au moins partielle, de l'URSS. C'était une approche tout à fait stalinienne.

La télévision, la presse écrite et les discours de nombreux politiciens ont réhabilité Staline, et l'idée de cette réhabilitation a facilement gagné les esprits d'un très grand nombre de citoyens Russes. Les défenseurs de cette idée, les nouveaux petits chefs, sont ceux qui, au cours des dernières années de la vie de Staline, étaient encore des enfants, sont passés par l'« école » des pionniers et du Komsomol, mais n'ont vécu ni la dékoulakisation³, ni la collectivisation agricole forcée, ni d'autres « agréments » du régime. Désormais, ils prétendent connaître la véritable histoire du pays et vendent dans la rue des journaux communistes avec un portrait du « Chef ».

Aujourd'hui, les médias et les présentateurs de télévision font l'éloge de la personnalité de Staline en tant qu'incarnation de la verticalité du pouvoir, nécessaire à la vie du pays. Et pour les « masses », l'idée de la réhabilitation de Staline est alimentée par le fait de désapprouver l'impunité des oligarques et des hauts fonctionnaires. Les voix politiques provenant des écrans de télévision et celles qui s'expriment dans les cuisines des citoyens diffèrent, mais, en fin de compte, une seule et unique vérité émerge : « Staline a raison, Staline c'est bien, il nous manque un Staline ».

À mon avis, le problème initial dans la compréhension de leur histoire par les Russes est le manque d'esprit critique et analytique, qui a été corrodé par des décennies de bolchevisme, ainsi que par l'absence de la moindre compétence en matière d'apprentissage, à titre personnel, de l'histoire du pays.

L'autre problème, ce sont les « dénonciations » qui eurent lieu tout au long de l'ère soviétique, ou simplement le mépris que les Bolcheviks éprouvaient à l'égard de l'humanisme, une approche selon eux infondée, stérile et même néfaste pour l'évaluation critique des événements. L'une des tragiques conséquences de cela, ce n'est pas la tristesse, mais la véritable fierté qu'éprouvent les Russes vis-à-vis du nombre exceptionnellement élevé de victimes de la Seconde Guerre mondiale. Ils n'invoquent pas le manque de considération, de la part des anciens dirigeants du pays et de Staline lui-même, pour la préservation de la vie de la population. En conséquence, sur les voitures en Russie aujourd'hui, on peut voir des autocollants faisant allusion à la guerre, avec des slogans monstrueux : « En avant, sur Berlin ! »

et « 1941-1945, on peut le refaire ! » Or l'ironie du sort veut que la moitié de ces voitures soient produites par des fabricants allemands, ou japonais !

Comment préserver la mémoire de la voie transpolaire ?

Sur la base de mon expérience de vie, de mes connaissances historiques et de mon environnement de travail actuel, j'ai toujours fait la promotion de ce sujet et continue à le faire de différentes façons.

Tout d'abord, grâce au travail initial de l'expédition « Stalinka » de 1988, j'ai mené des recherches approfondies dans les archives, ainsi qu'auprès des principaux témoins oculaires. Après quelques années, ce travail a permis la publication d'articles et d'exposés lors de colloques scientifiques, y compris de colloques que j'ai personnellement organisés. Le plus important d'entre eux était un colloque scientifique et pratique en 2012 à Nadym, qui a accueilli les intervenants de dix villes russes. Le colloque s'intitulait « Chemin de fer Tchoum – Salekhard – Igarka. Histoire et défis de la préservation du patrimoine historique et culturel ». Près de 300 personnes y ont assisté en tant qu'auditeurs et ont activement participé aux débats. L'organisation de colloques scientifiques est un moyen très important et fructueux pour soutenir les recherches historiques et la préservation de la mémoire.

Deuxièmement, depuis plus de trente ans, je présente les résultats de mes recherches et mes idées sur la préservation du patrimoine à la presse ; j'accorde des interviews à la télévision et participe à des films télévisés. Grâce à cela, beaucoup de personnes connaissent la « Stalinka », non seulement en Russie, mais également à l'étranger. De plus, nous avons publié plusieurs livres qui couvrent à différents degrés le sujet dont il est question ici.

Troisièmement, je conduis, de temps à autre, des visites guidées sur les installations du chantier 501 et je fais des conférences publiques. L'intervention devant le public est indispensable à l'éducation et permet également de répondre à la volée aux questions. Je constate, ces dernières années, un flux croissant de touristes vers les installations du chantier 501. Cela nous incite à travailler encore plus intensément, afin de trouver une solution pour la muséification de ces installations n'entrant pas dans la zone du projet actuel de voie ferrée du « Chemin de fer Nord »⁴ qui, en fait, reproduit le tracé de la voie de Staline.

Tout d'abord, à la suite de ma demande, une expertise historique et culturelle de deux ponts ferroviaires a été réalisée et, à son issue, les ponts ont été placés sous la protection de l'État en tant que monuments du patrimoine historique et culturel.



Fig. 1. Pont sur la rivière Penzer-lakha (vue sud).



Fig. 2. Pont sur la rivière Penzer-lakha (vue est).



Fig. 3. Pont sur la rivière Id-lakha (vue sud-ouest).



Fig. 4. Pont sur la rivière Id-lakha (vue ouest).

Le premier pont est situé à 28 km à l'ouest de Nadym ; il a été construit sur la petite rivière Penzer-Iakha. Le deuxième pont est situé à 99 km à l'ouest de Nadym ; il a été construit sur la rivière Id-Iakha. Ces ponts, avec leurs poutres en acier reposant sur des culées en bois, sont en bon état et attirent l'attention par l'esthétique de leur technique ; ils sont très visités par les touristes.

Quant aux actions nécessitant des apports financiers, elles sont problématiques pour nous dans une telle situation. Comme le district de Nadym ne dispose pas de fonds municipaux pour la muséification et comme il y a peu d'intérêt de la part des autorités régionales pour ce sujet, il ne reste qu'à compter sur nos propres capacités. Cela signifie investir des ressources financières personnelles, qui restent limitées, et faire appel à l'aide physique des bénévoles.

Nous avons élaboré un plan d'action en deux volets. Le premier consiste en un projet de reconstruction des installations d'époque, actuellement dans différents états de conservation, dans l'ancien camp 93, où se trouvait la main-d'œuvre employée à la construction du chemin de fer, près de la voie d'évitement de Chtchoutchi. En été 2020, nous avons effectué des travaux de restauration de l'isolateur disciplinaire. Toutes les structures pourries, comme le plafond, le toit et le plancher, ont été démontées. Toutes les fenêtres ont été pourvues de vitres. La porte d'entrée principale a été remplacée par celle provenant d'un autre camp. Le toit a été temporairement recouvert d'un film plastique très solide.



Fig. 5. Travaux de restauration sur le camp 93 (été 2020).

Le deuxième volet de notre plan d'action est la création d'un musée de l'histoire du chantier 501. Ce musée est en train d'être mis en place dans les locaux de l'ancien télégraphe, au sein de l'ancienne gare de Iaroudeï. Ce bâtiment a été construit dans les dernières années du chantier 501. La moitié de la maison est occupée par un gardien, sur la base du volontariat. Le musée est en cours de création dans l'autre moitié de cette maison.

Les travaux du futur musée sont achevés à 25–30 %, mais il nous est déjà possible d'y conduire des visites guidées. Parmi les chantiers à prévoir: l'installation du câblage électrique, la réparation des fenêtres et des portes, la rénovation d'entrepôts et d'une deuxième salle, la création et le montage d'une autre exposition dans cette dernière, etc. Pour l'instant, nous ne disposons pas de moyens financiers pour procéder à d'autres travaux.

Pour conclure, nous sommes bien obligés d'agir selon le fameux proverbe « Fais ce que dois, advienne que pourra » ! Mes amis et moi croyons que c'est la seule vraie motivation pour une entreprise telle que la préservation de la mémoire historique.

Traduction A. Svinina

Notes

- 1 Organisation de jeunesse du Parti communiste de l'URSS (n.d.é.).
- 2 Troupes russes ayant combattu le nouveau pouvoir soviétique après la Révolution de 1917 (n.d.é.).
- 3 Voir glossaire.
- 4 *Northern Latitudinal Railway*: voir chapitre 3 (n.d.é.).



Fig. 6. Salle du musée du chantier 501, dans l'ancienne gare de laroudeï. Le poêle y est l'unique source de chaleur.



18. RETOUR À CHTCHOUTCHI

Samuel Verdan

Le rêve de Boutousov

Chtchoutchi présente plusieurs particularités, dont la principale est sans doute les pins au feuillage persistant, disposés le long de l'allée centrale du camp. Élançés, ils attirent le regard, surtout à la saison hivernale (soit une grande partie de l'année), lorsque les autres arbres sont dégarnis : présence singulière dans ce coin de toundra, ils sont d'autant plus remarquables que, on le sait, ils ont leurs racines dans le rêve d'un détenu¹. Employé sur le chantier 501, l'ingénieur Boutousov cherche à donner un sens à la tâche qu'il accomplit avec ses codétenus. Il se projette dans un avenir où Chtchoutchi ne sera plus un camp mais un arrêt sur la ligne Moscou – Igarka, où l'exploitation des détenus aura fait place à la circulation des trains de voyageurs. Il imagine un moyen de laisser une trace bien visible, d'adresser un message positif à ceux qui passeront là, plus tard : « Notre allée s'étendra jusqu'au ciel et ses conifères chuchoteront à chacun des visiteurs... »

L'ingénieur croyait-il réellement en cet avenir, comme le laisse entendre le récit d'Ivan Marmanov (peut-être teinté de nostalgie), ou trouvait-il dans son rêve une forme de réconfort, pour lui-même et pour ses codétenus, face aux épreuves endurées ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, superposer la vision de Boutousov et l'aspect actuel de Chtchoutchi produit un effet saisissant : pas de ligne ferroviaire, mais une voie abandonnée, des baraques décrépités ou effondrées au lieu d'une gare animée, et l'empreinte du Goulag qui ne s'est pas effacée. À ce point de jonction entre le récit et les ruines, on reconnaît en condensé tout ce que les vestiges des chantiers 501/503 expriment, à plus grande échelle² : l'absurdité d'une entreprise démesurée, la faillite du projet de voie ferrée et, au-delà, celle d'une idéologie ; mais également les espoirs qu'une utopie peut susciter³.

Reste que Boutousov ne s'est pas entièrement trompé. D'une manière qu'il n'aurait certes pas pu prévoir, une partie de son rêve a pris forme. D'abord, il a vu juste en confiant à des arbres le soin de s'adresser aux

génération suivantes. Tandis que les baraques du camp pourrissent, s'effondrent, disparaissent sous la mousse, les pins poursuivent leur croissance. Ils constituent le signe le plus durable du passage des détenus à Chtchoutchi, un vivant monument à leur souvenir. Ensuite, l'endroit attire bel et bien des visiteurs, même si ces derniers ne viennent pas y trouver une halte idyllique sur l'itinéraire de la Magistrale polaire, mais les vestiges d'un passé à demi enfoui, dans le sol comme dans les mémoires. Près de septante ans après son abandon, le camp est un lieu où le fil de l'histoire continue de se dérouler⁴.

Voir et comprendre

Depuis quelques années, Chtchoutchi voit se multiplier les visites. Sur le site web « VK » (un équivalent russe de Facebook), la page du groupe dédié aux chantiers 501/503 en offre un reflet : de nouvelles photographies du camp 93, ainsi que d'autres lieux semblables, sont régulièrement publiées⁵. Souvent, sur le mode du *selfie*, les auteurs des images posent près des vestiges : il ne suffit pas de documenter, il faut aussi montrer « qu'on y est allé ». L'attention que reçoivent ces traces matérielles du passé soviétique, de la part de personnes ou de groupes, a de quoi réjouir. Il peut aussi susciter quelques craintes. D'une part, la fréquentation accrue des camps risque d'accélérer leur dégradation. Les gens de passage, même respectueux des lieux, touchent, piétinent, bousculent, déplacent, voire emportent quelque chose en souvenir. D'autre part, photographiés sous tous les angles comme d'autres curiosités de la région, ces endroits si particuliers pourraient se banaliser, devenir une attraction pour touristes. Dans l'immédiat, cependant, les images disponibles en nombre croissant sur internet garantissent plutôt aux vestiges une forme de sauvegarde, une existence virtuelle compensant l'effacement matériel.

Aussi nombreuses soient-elles, les photographies des visiteurs ne sauraient suffire. Elles ne montrent pas tout ; elles expliquent peu ; elles peuvent même voiler la réalité. D'où la nécessité d'étudier, de documenter, d'interpréter ce qui reste des camps, de manière approfondie. La tâche est immense. Vadim Gritsenko s'y applique depuis plus de trente ans. En comparaison, l'apport de la campagne de terrain organisée en été 2019 reste très modeste. Chaque contribution, cependant, prouve l'importance de la démarche. On perçoit bien l'intérêt, par exemple, de connaître la fonction exacte de chaque baraque, pour aller au plus près de la vie d'un camp ; ou de restituer l'aspect originel des bâtiments, pour voir la *zone* telle que l'ont vue les détenus, et échapper ainsi aux ruines qui s'imposent

sans cesse au regard, fascinantes mais trompeuses. La quête des détails peut faire surgir des marques vives de la présence des prisonniers, telles ces inscriptions relevées dans une cellule de l'isolateur disciplinaire à Chtchoutchi⁶ : messages réduits au minimum, ou fragmentaires, mais qui nous parviennent directement du cœur de l'expérience carcérale et que les récits postérieurs ne sauraient entièrement remplacer⁷. Enfin, la connaissance fine des vestiges permet d'envisager leur mise en valeur, dans le but de mieux transmettre la signification dont ils sont chargés.

Lieu de mémoire

Chtchoutchi, pourtant, n'est pas un véritable site archéologique, en dépit du type de travaux qui s'y conduisent. Il ne se visite pas comme un musée. C'est un lieu où l'on peut entrer en relation avec le passé et le réactiver, comme l'indiquent les objets déposés un peu partout dans le camp, cigarettes, bouteilles de vodka, pièces de monnaies⁸. Par ces « offrandes », des personnes se rappellent très concrètement ce qu'ont vécu les détenus ; peut-être s'adressent-elles même aux âmes des défunts. Bien entendu, cela



n'a de sens que dans un tel endroit, qui offre un ancrage physique au travail de mémoire. Se trouver à l'intérieur de l'enceinte, dans une baraque ou dans l'isolateur disciplinaire est essentiel. L'espace défini par les bâtiments ou les ruines, dans toute sa matérialité, permet le retour dans le temps, car c'est là que « les choses se sont passées ».

Ces gestes mémoriels, appelons-les ainsi faute de mieux, sont des actes individuels. Dans l'éventail des pratiques commémoratives, ils sont à l'opposé des grandes cérémonies officielles. Répétitifs et obéissants à certaines règles tacites, ils constituent cependant un ensemble cohérent. En les accomplissant, les gens ont conscience d'appartenir à une forme de communauté unissant ceux qui reconnaissent le caractère singulier du lieu et du passé qu'il représente. Tous n'ont assurément pas les mêmes opinions sur l'histoire du camp, sur le Goulag et sur la période stalinienne. À Chtchoutchi, des visions plurielles, voire dissonantes, s'expriment : la présence, puis la disparition du portrait de Staline, dans l'enceinte du camp, en sont un signe. C'est précisément ce qui fait l'intérêt d'un tel lieu, où chacun arrive avec ses propres intentions et conceptions.



Voie morte – sites vivants

Jugée à l'aune du projet initial, la ligne polaire voulue par Staline mérite le qualificatif de Voie morte. Depuis son abandon, toutefois, les camps et autres installations disposés sur le tracé des chantiers 501/503 n'ont cessé d'évoluer ; souvent dans le sens d'une décomposition tendant à la disparition, mais également en faisant l'objet de recyclages, en servant de lieux de passage, en attirant l'attention sur eux. Si certains sites sont presque entièrement effacés, d'autres, comme celui de Chtchoutchi, sont vivants. Souhaitons qu'ils puissent le rester longtemps. Il faut que les recherches s'y poursuivent, afin que les vestiges continuent de parler, de livrer sur le Goulag des renseignements qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Il est aussi primordial que les velléités individuelles ou collectives de revenir aux événements passés, d'en faire le deuil et d'en perpétuer la mémoire puissent s'exprimer dans de tels endroits⁹. Ces deux nécessités, bien qu'elles ne soient pas toujours aisées à concilier, ne vont pas l'une sans l'autre ; elles forment comme les deux parallèles d'une voie ouverte, toujours à construire.

Notes

1 Voir chapitre 6.

2 Werth *et al.* 2019, p. 94.

3 Soit dit en passant, Chtchoutchi et tous les restes de la voie polaire entre Salekhard et Igarka pourraient être inscrits au patrimoine mondial. Bien qu'appartenant à l'histoire russe, ils ont une dimension universelle. Ils sont représentatifs d'une conception du monde où le progrès va de pair avec la domination de la nature et l'exploitation de l'homme. En cela, ils sont de parfaits témoins de la modernité.

4 Un lieu où l'on peut percevoir la « contemporanéité de l'objet « Goulag », pour reprendre une expression de L. Jurgenson et E. Anstett (Jurgenson – Anstett 2009, p. 15).

5 <https://vk.com/stroika.gulag>. Au 1^{er} juillet 2021, ce groupe comptait 1'977 membres.

6 Voir chapitre 11.

7 Cette remarque est inspirée par les travaux que L. Jurgenson a consacrés aux récits des camps, à leur élaboration et à leur rapport avec l'expérience vécue par les témoins (voir notamment Jurgenson 2003).

8 Voir chapitre 16.

9 Pour un cas exemplaire, révélant l'importance des enjeux autour d'un lieu de mémoire lié à la période stalinienne (à une échelle et à une intensité tout autres qu'à Chtchoutchi), voir Flige 2021.

Bibliographie

Flige 2021 = I. Flige, *Sandormokh : le livre noir d'un lieu de mémoire*, Paris 2021.

Jurgenson 2003 = L. Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Monaco 2003.

Jurgenson – Anstett 2009 = L. Jurgenson – E. Anstett, « Introduction. Héritages et mémoires du Goulag : pour une anthropologie de la trace », in E. Anstett – L. Jurgenson (dir.), *Le Goulag en héritage : pour une anthropologie de la trace*, Paris 2009, p. 11-17.

Werth et al. 2019 = N. Werth – F. Aymé – P. Rotman, *Goulag : une histoire soviétique*, Paris 2019.

GLOSSAIRE

- auto-garde** (*samookhranik*): détenu chargé d'un service de garde à l'intérieur du camp.
- BAM** (*Baïkal-Amour Magistral*): ligne ferroviaire parallèle au Transsibérien, reliant le lac Baïkal au fleuve Amour; en grande partie construite par les détenus du Goulag.
- bania**: bain de vapeur (« sauna »); présent dans la plupart des camps, pour l'hygiène des détenus.
- bat-flanc**: couchette, en général à deux étages, sur laquelle dorment les détenus.
- Belomorkanal**: canal reliant la mer Baltique à la mer Blanche, creusé par les détenus du Goulag.
- cantine** (*lariok*): dans le camp, lieu où les détenus peuvent faire des achats, se procurer quelques denrées pour améliorer l'ordinaire.
- châlit**: voir bat-flanc.
- chienne** (*souka*): truand qui collabore avec l'administration du camp, enfreignant la loi du Milieu; considéré comme un traître par les autres truands.
- chizo** (*chtrafnoï izoliator*): isolateur disciplinaire; le cachot du camp.
- colonne** (*kolonna*): sur les chantiers de routes, canaux et voies ferrées, unité de camp affectée à la construction et comprenant en général plusieurs centaines de détenus.
- décompte** (*zatchioty*): système selon lequel une journée de travail en vaut plusieurs, si la norme est remplie; le décompte permet à un détenu de réduire la durée de sa peine.
- dékoulakisation**: campagne de répression censée viser les *koulaks* (paysans désignés comme « privilégiés »), mais touchant en réalité l'ensemble des paysans réfractaires à la collectivisation.
- dezokamera**: local de désinfection; étuve où les vêtements des détenus sont débarrassés de la vermine.
- GOULAG** (*Glavnoïe Oupravlenie Lagueriï*): Direction générale des camps; administration chargée de la gestion des camps; par extension, ensemble des camps de travaux forcés soviétiques.

ITL (*Ispravitelno-Troudovoï Lagueria*): camp de rééducation par le travail; dans la terminologie administrative, désigne généralement de grands complexes de camps.

invalider (*aktirovat*): supprimer un jour de travail; procédure par laquelle l'administration du camp reconnaît l'impossibilité de travailler à l'extérieur en raison des conditions météorologiques.

isolateur disciplinaire: voir *chizo*.

katorga: travaux forcés à l'époque tsariste; terme repris durant la Seconde Guerre mondiale pour désigner des camps à régime sévère.

KGB (*Komitet Gosoudarstvennoï Bezopasnosti*): Comité de la sécurité d'État; police secrète responsable de la surveillance intérieure et extérieure.

KVTCH (*Koultourno-Vospitatelnaïa Tchast*): section culturelle et éducative dans les camps.

lagpunkt: unité de base d'un complexe de camps; emplacement d'un camp.

NKVD (*Narodny Komissariat Vnoutrennikh Del*): Commissariat du peuple à l'Intérieur; police secrète dans les années 1930 et durant la Seconde Guerre mondiale.

OLJIR (*Ossoby Laguer Jon Izmennikov Rodiny*): camps spéciaux pour les femmes des « traîtres à la patrie ».

PPU (*Peredovoï Pounkt Oupravlenia*): Direction des postes avancés.

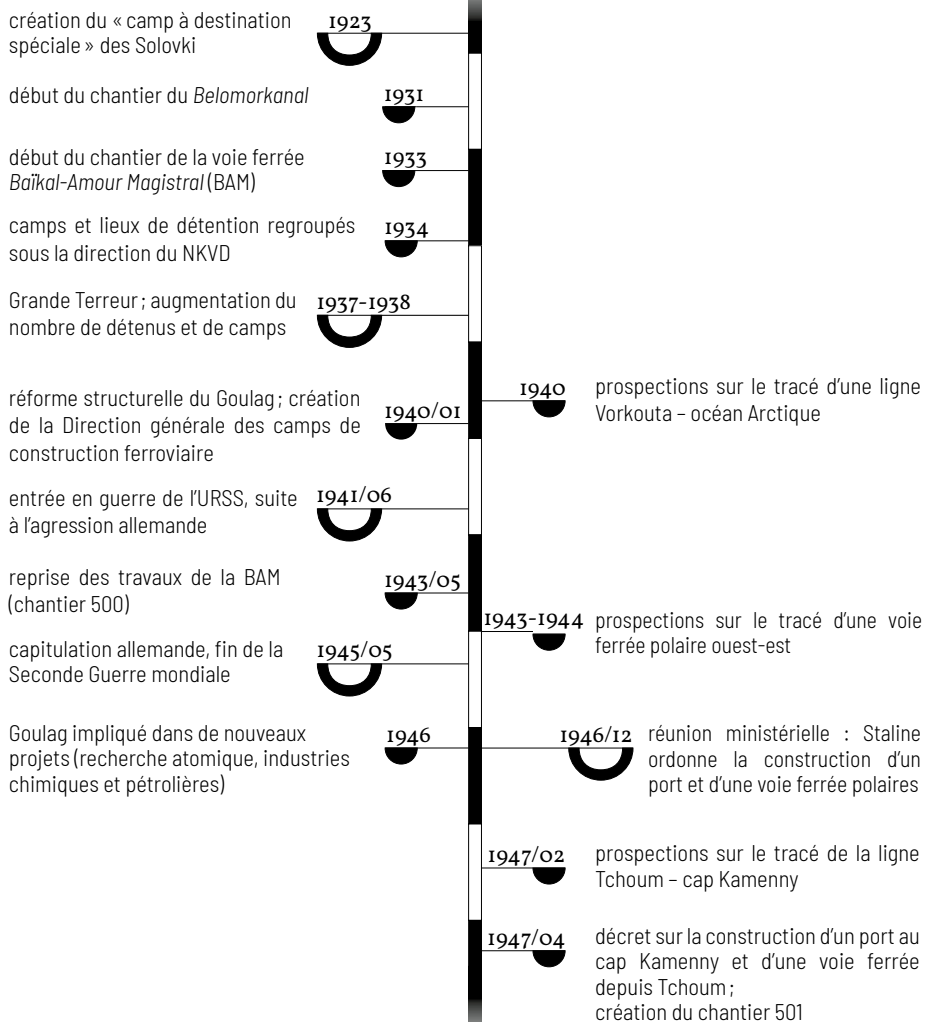
zek: détenu d'un camp du Goulag.

zone (*zona*): enceinte (en général barbelée) délimitant l'espace d'un camp; par extension, le camp lui-même.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

URSS / GOULAG

VOIE POLAIRE



URSS / GOULAG

oukases sur la répression du vol, augmentation des condamnations aux camps de travaux forcés

nouveaux grands chantiers pour le Goulag (canal Volga-Don, barrages)

population du Goulag à son sommet (env. 2,8 millions de détenus)

1947/06

1948

1950

VOIE POLAIRE

1947/05

1948

1948/11

1949/01

1949/04

1950/01

1950/12

1951

1952/07

1952/08

début de la construction de la voie au départ de Tchoum

travaux préparatoire pour la construction du port (chantier 503)

achèvement de la ligne Tchoum - Labytnangui

abandon du projet de port au cap Kamenny, nouveau projet de voie ferrée Salekhard - Igarka

prospection sur le tracé Salekhard - Nadym

haute priorité accordée aux chantiers 501/503

350 km de voies posées entre Salekhard et Iermakovo

ralentissement du rythme de la construction

ordre du Ministère de l'Intérieur de réduire le coût des chantiers 501/503

mise en circulation de trains sur la ligne Salekhard - Nadym

URSS / GOULAG

mort de Staline 1953/03

1953
amnisties ; réorganisation radicale du système des camps ; soulèvements dans des camps spéciaux (Norilsk, Vorkouta)

1954
suppression des camps spéciaux

1956
réorganisation des « camps de travail correctif » en « colonies de travail »

VOIE POLAIRE

1953/03 décret ministériel sur l'arrêt des chantiers 501/503

1953/11 décret ministériel sur la liquidation des chantiers 501/503

1956/04 projet (avorté) de reprise de la construction de la voie ferrée polaire dans le cadre d'une réforme du système carcéral

1957/09 inspection sur la ligne Salekhard - Nadym : nombreux tronçons inutilisables

2005 - 2011 construction de la voie ferrée Obskaïa-Bovanenkovo (Gazprom)

2005 - ... nouveau projet de voie ferrée polaire (Northern Latitudinal Railway)

REMERCIEMENTS

L'équipe éditoriale remercie chaleureusement celles et ceux qui ont contribué à la réalisation de ce projet, en rendant possible la campagne de terrain de 2019 ou en y participant, en permettant l'accès à des archives, en soutenant les travaux de recherche et de publication, en prodiguant des conseils avisés :

L'historien Vadim Gritsenko, sans lequel ce projet n'aurait pas vu le jour ; l'administration de la région du Yamal (YANAO) et son gouverneur Dmitri Artioukhov, ainsi qu'Olya Kholyavko et Alexis Titovskii, grâce auxquels la campagne de terrain a pu se dérouler dans des conditions optimales ; Konstantin Tchernenko et son équipe, qui ont assuré la logistique du séjour à Chtchoutchi ; les étudiants de la campagne de terrain 2019, du côté russe (Ekaterina Baloueva, Daria Teniounina, Kristina Frank, Alexandra Aldokhina, Arina Kalioukina, Iouliana Tarkova) et du côté suisse (Samuel Amos, Chiara Ansermin, Xavier Choitel, Romain Clément, Céline Creffield, Marina Galli, Mathieu Logeais, Lou Marguet, Jonathan Melis, Vincent Simonin).

L'Association Memorial et le Centre Sakharov à Moscou.

Tomasz Kizny.

Béla Kapossy, Isabelle Hügli et Ksenia Tatarchenko du Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

La Section d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne, ainsi que l'École suisse d'archéologie en Grèce et en particulier son secrétaire scientifique en Suisse, Thierry Theurillat ; Alexeï Evstratov, de la section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université de Lausanne.

L'équipe responsable du site web yamal.ch : Yoann Perrin, Victor Taburet, Diego Visani.

Aleksandra Svinina, traductrice.

CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Archives d'État de la Fédération de Russie, Moscou (photo. V. Gritsenko): p. 59.

Archives d'État du district autonome de Iamalo-Nénétsie, Salekhard (photo. V. Gritsenko): p. 64, p. 108, p. 123.

Archives photographiques de Memorial (www.foto-memorial.org), Memorial Krasnoïarsk: p. 118 (photo. V. Pentioukhov).

Fonds d'archives JSC Lenguiprotrans de Saint-Pétersbourg (photo. V. Gritsenko): p. 166 (haut).

Vadim Gritsenko: p. 45, p. 73, p. 122, p. 129, p. 173 (bas), p. 210, p. 211, p. 213.

Tomasz Kizny: p. 117 (T. Kizny Gulag Archives Collection), p. 169 (haut) (photo. T. Kizny).

Anastasia Shevchuk (vk.com/stroika.gulag): p. 196 (droite), p. 199.

Toutes les autres photographies ont été prises par l'équipe du programme « Changing Arctic ».

Les schémas et les cartes du chapitre 7 ont été produits par Samuel Amos.

Les autres dessins, plans et cartes de cet ouvrage ont été réalisés par Jérôme André.







Zones mémoires ouvre la série *Memoria et Historia*, fondée par la Section des langues slaves de l'Université de Lausanne (Suisse) en collaboration avec l'Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek Karpiński (Siedlce, Pologne). Ce recueil a comme point de départ Chtchoutchi, un camp du Goulag perdu dans l'immensité du Grand Nord russe. Au début des années 1950, des détenus y travaillent à la construction d'une voie ferrée polaire, une entreprise démesurée, lancée sur ordre de Staline et abandonnée dès sa mort. Septante ans après, subsistent des ruines et des rails disséminés dans la toundra, le récit de quelques témoins et de précieux documents d'archives. Guidés par ces traces, les auteurs proposent des points de vue variés et originaux sur le camp et son contexte, alliant des approches historiques, archéologiques, techniques, environnementales. Leur attention se porte en particulier sur les restes matériels, ce qu'ils révèlent du Goulag et ce qu'ils deviennent aujourd'hui : va-et-vient entre le passé et le présent, car le camp est à la fois objet de recherche et vivant lieu de mémoire. Tout en partant d'un cas circonscrit, l'ouvrage conduit à une réflexion large sur la place accordée aux vestiges du Goulag dans le monde contemporain.

ISBN 978-83-66597-21-1



9 788366 597211